SECRETS D'HISTOIRE

NOUVEAU !

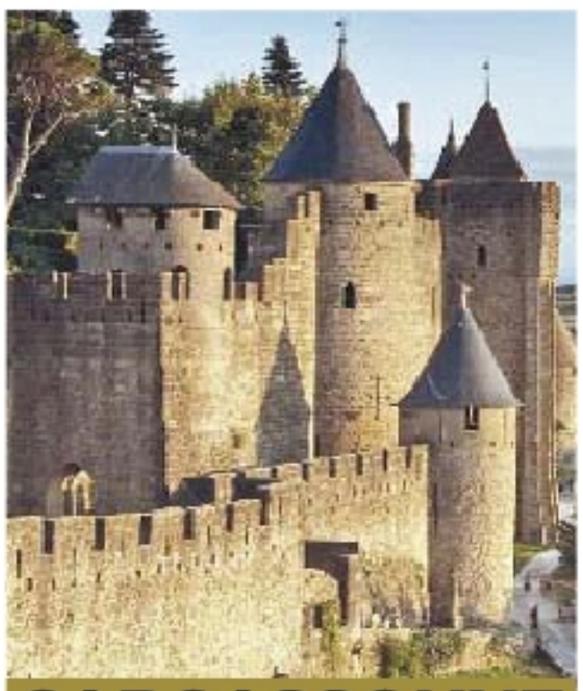
LES MEILLEURS MOMENTS DE L'ÉMISSION TV DE france 2

par STÉPHANE BERN

SECRETS D'HISTOIRE

ROMANOV, LA FIN TRAGIQUE DE LA FAMILLE IMPÉRIALE DE RUSSIE

AUTOMNE 2013 - N° 5



CARCASSONNE
UNE CITÉ QUI DÉFIE LE TEMPS

2000 ANS DE CRIMES EN SÉRIE

Automne 2013 N° 5
7 4,50€
3 264420 703126
Belgique 4,52€ - Luxembourg 4,39€

PASSION - POUVOIR - TRAHISON

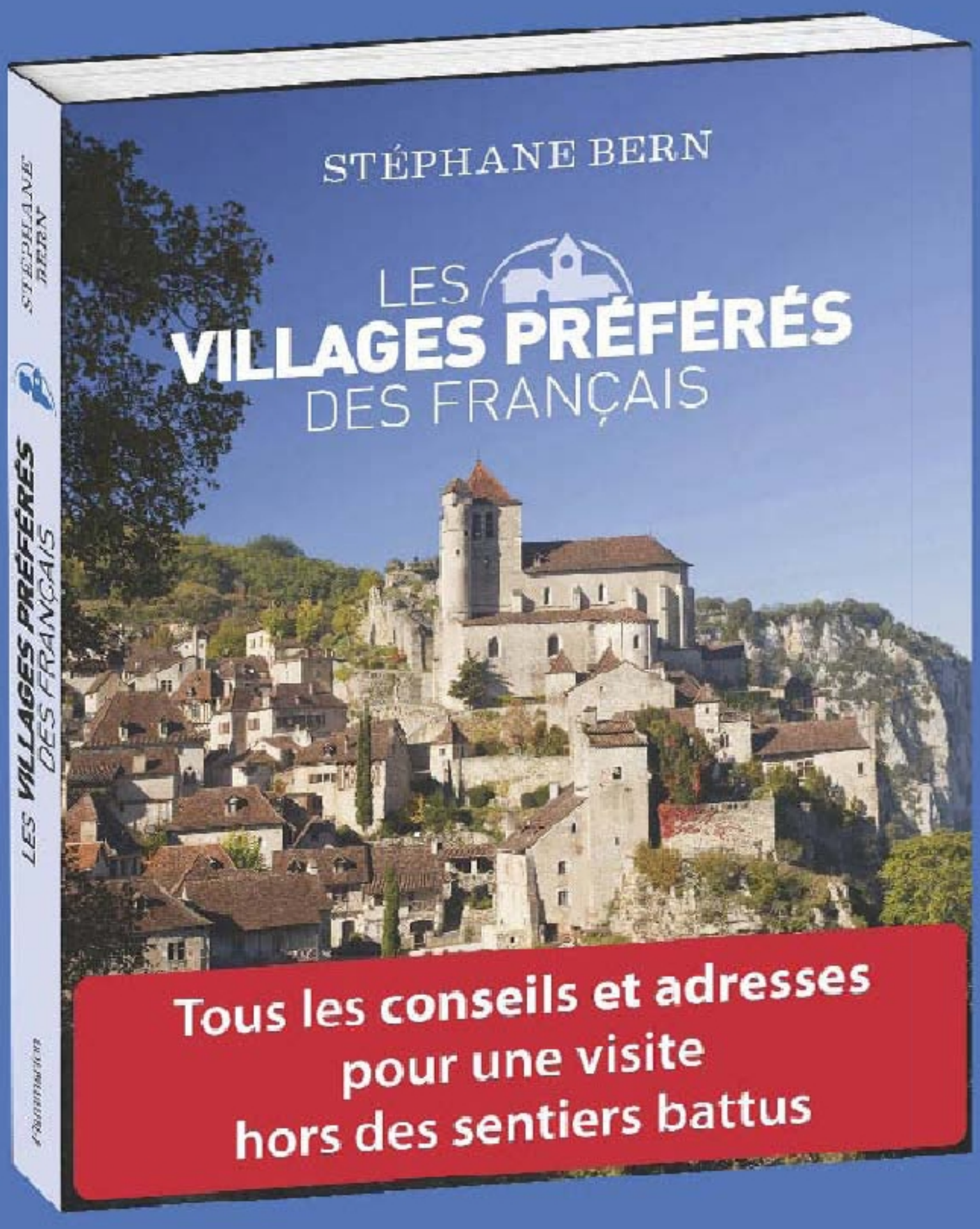
ROMANOV

LA FIN TRAGIQUE DE LA FAMILLE IMPÉRIALE DE RUSSIE

LES VILLAGES PRÉFÉRÉS DES FRANÇAIS

« Je vous présente les plus beaux villages de nos régions »

Stéphane Bern



morgane

Flammarion

2

édito

Chers amis lecteurs,

Plus que jamais, les Français ont envie de retrouver le fil de leur Histoire. Cette année encore, vous avez été plusieurs millions à suivre la nouvelle saison des émissions inédites de « Secrets d'Histoire » sur France 2, et nombre d'entre vous m'ont écrit pour me dire que vous repreniez goût à l'Histoire. Jamais je n'ai prétendu faire œuvre d'historien, ma seule ambition est de transmettre ma gourmandise, de vous raconter l'Histoire telle que je l'aime, charnelle, humaine… Je ne voudrais pas ici raviver la querelle sur l'enseignement de l'Histoire que d'aucuns voudraient aujourd'hui alléger, mais il faut se rendre à l'évidence : depuis longtemps, l'enseignement scolaire fait fi de la chronologie des événements et, à force de s'intéresser aux idées plutôt qu'aux héros et aux personnages illustres, rend l'Histoire rébarbative pour les jeunes générations.

Dans la continuité des émissions de France 2, ce magazine « Secrets d'Histoire » a pour objet de nourrir votre appétence pour les figures emblématiques de notre Histoire française et européenne. Il a pour ambition de vous en offrir une vision renouvelée, ouverte, didactique, variée, mais surtout accessible au plus grand nombre.

Ce cinquième numéro nous entraîne dans la Russie des tsars, à la rencontre de Nicolas II, le dernier empereur, et de sa famille, qui payèrent de leur vie l'incapacité du régime à épouser les profondes mutations industrielles du début du XX^{e} siècle. Certains personnages entrent dans l'Histoire comme sur une scène de théâtre. N'est-ce pas littéralement le cas de la grande Sarah Bernhardt ? Elle est la première star de son temps. Elle collectionne les scandales et les superlatifs. Elle parcourt les cinq continents et fait se pâmer un public de cow-boys. Sarah Bernhardt est sans conteste le premier « monstre sacré », selon Jean Cocteau, que la France ait jamais connu. Elle fascine par ses folies et ses extravagances, et sa supposée jambe de bois la rend encore plus surnaturelle.

Au fil de ces pages, vous découvrirez aussi la fabuleuse histoire des châteaux, qui, en dix siècles, ont quitté leur fonction défensive pour symboliser la puissance et la grâce. Et pourquoi pas, aussi, revivre ensemble les grandes heures de gloire de la forteresse de Carcassonne, classée au Patrimoine mondial de l'Unesco ? D'autres découvertes magiques vous attendent, comme ce voyage dans le temps vers Constantinople à bord de l'Orient-Express, ou encore cette promenade gustative parmi les routes des vins, initiées en Alsace il y a soixante ans, et qui vous mèneront en Val de Loire, à Cahors, en Provence ou en Champagne…

J'espère que vous apprécierez ce cinquième numéro de « Secrets d'Histoire », que nous avons voulu encore plus dense, riche, varié, approfondi et gourmand. Je suis heureux, au nom de toute l'équipe d'historiens et de journalistes qui m'entourent, de vous le présenter, espérant que vous prendrez autant de plaisir à lire ce magazine qu'à suivre mes émissions de télévision. Je suis certain de vous convaincre que l'Histoire, riche d'aventures humaines, est le plus vivant des romans.

Stéphane Bern

SOMMAIRE

16

LE DESTIN TRAGIQUE DU DERNIER TSAR DE RUSSIE

50

SARAH BERNHARDT LA DIVINE SCANDALEUSE

3 L'ÉDITO DE STÉPHANE BERN

6 NEWS ET AGENDA
Collections et collectionneurs, enchères, inédit ou insolite : toute l'actu. Mais aussi des expos à voir, des lieux à découvrir, des événements incontournables.

10 AUX ORIGINES
– Le jour où le Reichstag a brûlé
– Kennedy, la légende demeure
– C'est bientôt Halloween

16 LA FIN DES ROMANOV
Le destin tragique du dernier tsar de Russie
Les Romanov auraient-ils pu survivre ?

34 2 000 ANS DE CRIMES EN SÉRIE

50 SARAH BERNHARDT
LA DIVINE SCANDALEUSE

58 QUIZ : LES CITATIONS CÉLÈBRES

66

10 SIÈCLES D'HISTOIRE DES CHÂTEAUX

100

CARCASSONNE DÉFIE LE TEMPS

66 PORTFOLIO : DES TOURS DE DÉFENSE AUX RÉSIDENCES DE LUXE, 10 SIÈCLES D'HISTOIRE DES CHÂTEAUX

78 VOYAGE DANS LE TEMPS À BORD DE L'ORIENT-EXPRESS

84 MYSTÈRE EN GÉVAUDAN

89 ROUTES DES VINS, ROUTES DE PATRIMOINE

96 L'ÉPOPÉE DES NORMANDS DE SICILE

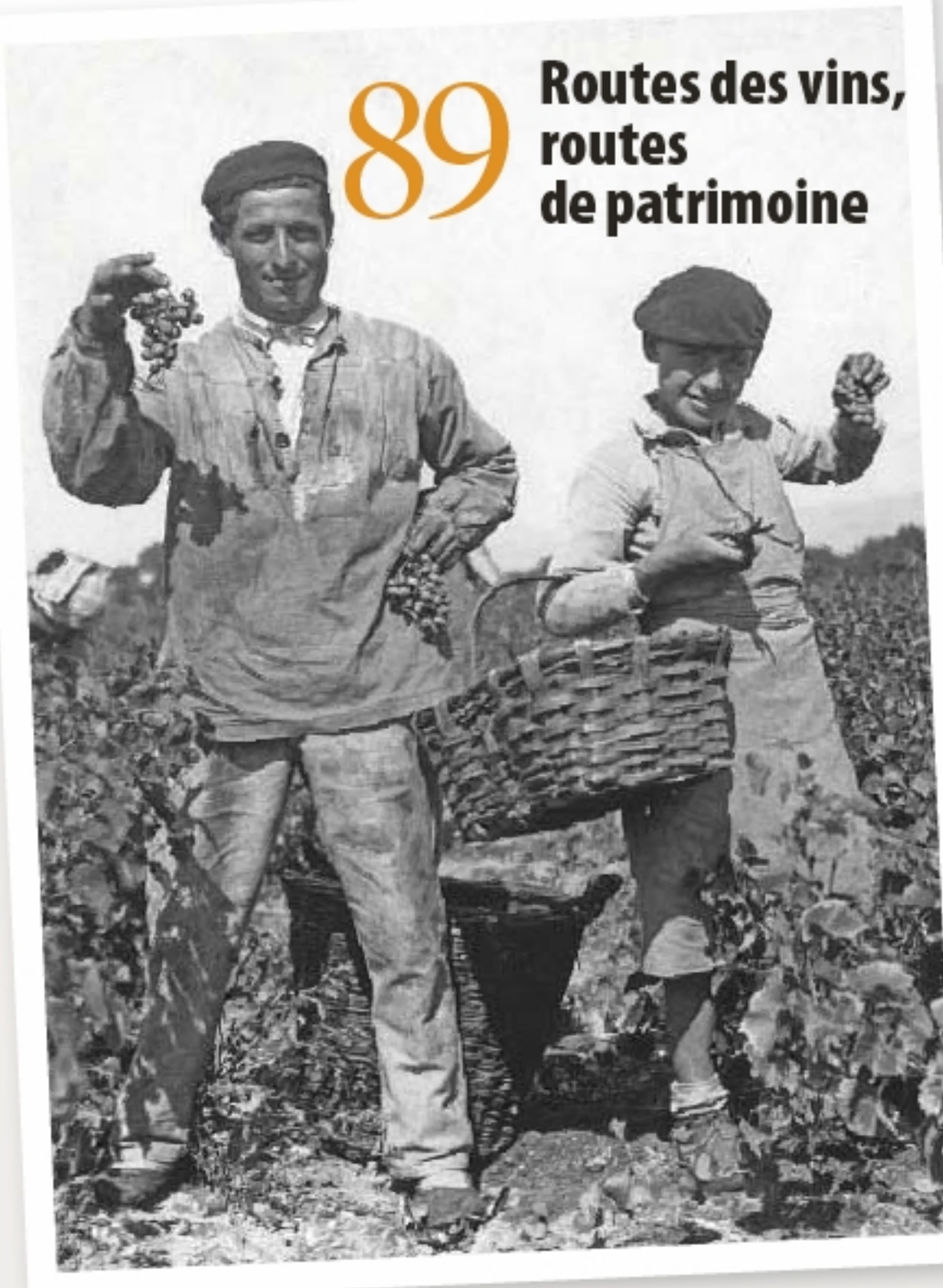
100 CARCASSONNE DÉFIE LE TEMPS

108 LA COMMUNALE DANS LES ANNÉES 50

112 SOLUTIONS DU QUIZ

113 NOTRE SÉLECTION DE LIVRES

114 LE NAUFRAGE DU « TITANIC » À LA UNE



POUR NOUS CONTACTER :
secretsdhistoire@pgp-media.fr

DES MONUMENTS NATIONAUX RESTAURÉS PAR DES PARTICULIERS

Il y a un an, le Centre des monuments nationaux a eu l'idée originale de s'associer à My Major Company pour solliciter le soutien financier du public pour la restauration de quatre trésors du patrimoine : le pont-levis du Mont-Saint-Michel, la statue de Dame Carcas de la cité de Carcassonne, la statue d'Hippomène et Atalante du Domaine nationale de Saint-Cloud et la restauration du Panthéon à Paris. L'opération « Devenez tous mécènes » s'est achevée sur un succès considérable, les Monuments ayant obtenu plus d'argent que nécessaire aux travaux. Par exemple, le Mont-Saint-Michel a récolté 23 755 euros de dons, alors que 5 000 euros étaient demandés. Nul doute que l'opération devrait donc être renouvelée pour d'autres biens en péril.

www.monuments-nationaux.fr

12 MILLIONS

C'est le nombre de visiteurs qui ont profité des 30e Journées du patrimoine, les 14 et 15 septembre dernier… Soit autant que l'an dernier, sur davantage de sites ouverts au public : 16 955 cette année, contre 16 000 en 2012. Le Mucem (Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée), à Marseille, a accueilli à lui seul 34 000 visiteurs.

UN MUSÉE CONSACRÉ AU XVIIIe SIÈCLE

À l'occasion des 300 ans de Denis Diderot, le premier musée consacré au philosophe et aux Lumières ouvre ses portes le 5 octobre à Langres, ville natale du grand homme. Dans une demeure du XVIe siècle, plus de 250 œuvres originales sont ainsi rassemblées : écrits de Diderot, planches de l'Encyclopédie… Le musée a aussi pour ambition de devenir un lieu de partage et de réflexion.

www.maisondeslumieres.org

1 000 ANS D'HISTOIRE AU CHÂTEAU DE SEDAN

Repoussé plusieurs fois pour cause de tempête et… de travaux imprévus, le nouveau circuit de visite du château de Sedan vient enfin d'ouvrir au public. Mieux signalé et plus accessible, il permettra d'accueillir 80 000 visiteurs par an. Outre les aspects pratiques, il propose surtout plusieurs parcours, dont une visite complète de 2 heures, qui permet notamment de plonger dans la vie du château tel qu'il était au Moyen Âge, grâce à des scénographies et du mobilier d'époque.

www.chateau-fort-sedan.fr

Les incroyables péripéties du coffre de Mazarin

En 1658, Mazarin s'offre un superbe coffre laqué en or, argent et nacre, fabriqué au Japon quelques années plus tôt. L'imposant objet reste dans la famille du cardinal jusqu'au début du XIXe siècle. Entre 1882 et 1941, le coffre change plusieurs fois de propriétaire… puis on perd sa trace après la dernière vente publique. C'est un ingénieur français de l'entreprise Shell qui l'a racheté en 1970 à un Anglais, mais personne alors ne le sait, et surtout pas le Victoria & Albert Museum de Londres, qui possède un autre coffre japonais de Mazarin, plus petit, et qui lance plusieurs avis de recherche pour retrouver le grand modèle, en vain. Le 21 janvier 2013, le commissaire-priseur Philippe Rouillac est appelé par des particuliers qui souhaitent vendre la maison de leurs parents en Touraine. Après avoir fait le tour de la maison, le spécialiste remarque le bar du salon : un coffre où sont rangées les bouteilles d'apéritif. Son pressentiment d'avoir repéré un objet exceptionnel est confirmé après plusieurs semaines d'enquête : il s'agit bien du fameux coffre de Mazarin, à peine âbimé. Les propriétaires sont loin de se douter qu'ils détiennent un tel trésor, inestimable. Philippe et Aymeric Rouillac, en charge de la vente, le mettent à prix 200 000 euros aux enchères tenues en juin dernier au château de Cheverny. Le coffre a été adjugé 7,3 millions d'euros pour le Rijksmuseum d'Amsterdam.

PATRIMOINE MONDIAL EN PÉRIL

Le site archéologique de Cyrène, l'une des plus anciennes villes grecques située dans le nord-est de la Libye, est menacé. En août, la population a commencé à raser une partie des vestiges pour installer boutiques et habitations. Cyrène comprend plusieurs temples, ceux d'Apollon, de Déméter et de Zeus, ainsi que l'une des plus grandes nécropoles de l'Antiquité. Inscrit depuis 1982 sur la liste du Patrimoine mondial de l'Unesco, le site a été ainsi sauvé d'une probable destruction souhaitée par le colonel Kadhafi. Mais va-t-il une nouvelle fois résister ?

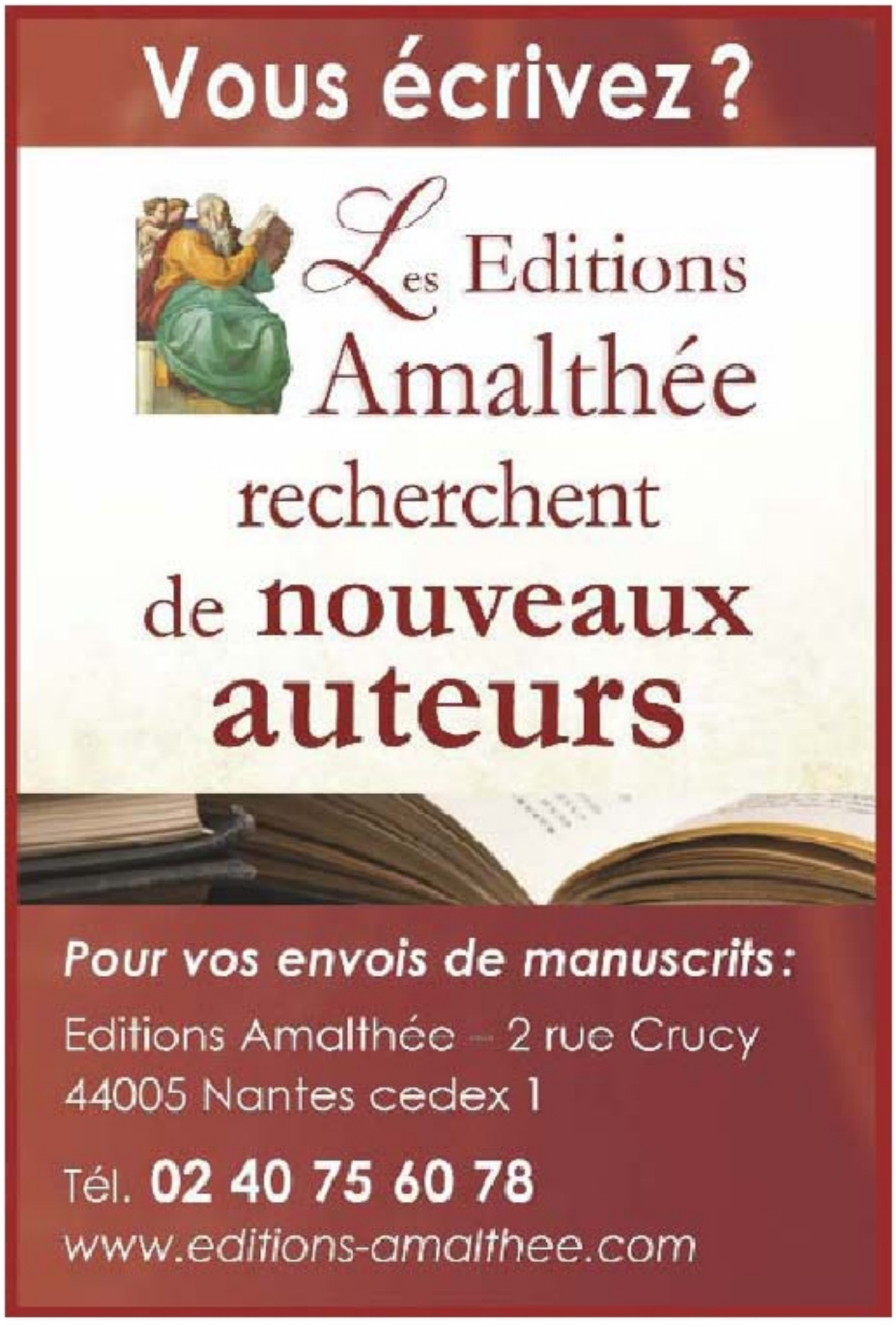
Aux enchères

JAMES BOND FAIT « PLOUF »

L'une des voitures les plus célèbres de l'histoire du cinéma, la Lotus transformée en sous-marin dans « L'Espion qui m'aimait », vient d'être vendue aux enchères. « Wet Nellie », pour les intimes, est en effet le seul modèle transformé en sous-marin pour l'une des scènes d'anthologie de cet opus de James Bond. Elle est partie, en septembre dernier, lors d'une vente organisée par RM Auction, à 650 000 euros. Un beau résultat, mais sans doute un peu décevant, quand on le compare à celui atteint par l'Aston Martin de « Goldfinger », partie à plus de 3 millions d'euros lors d'une vente en 2010…

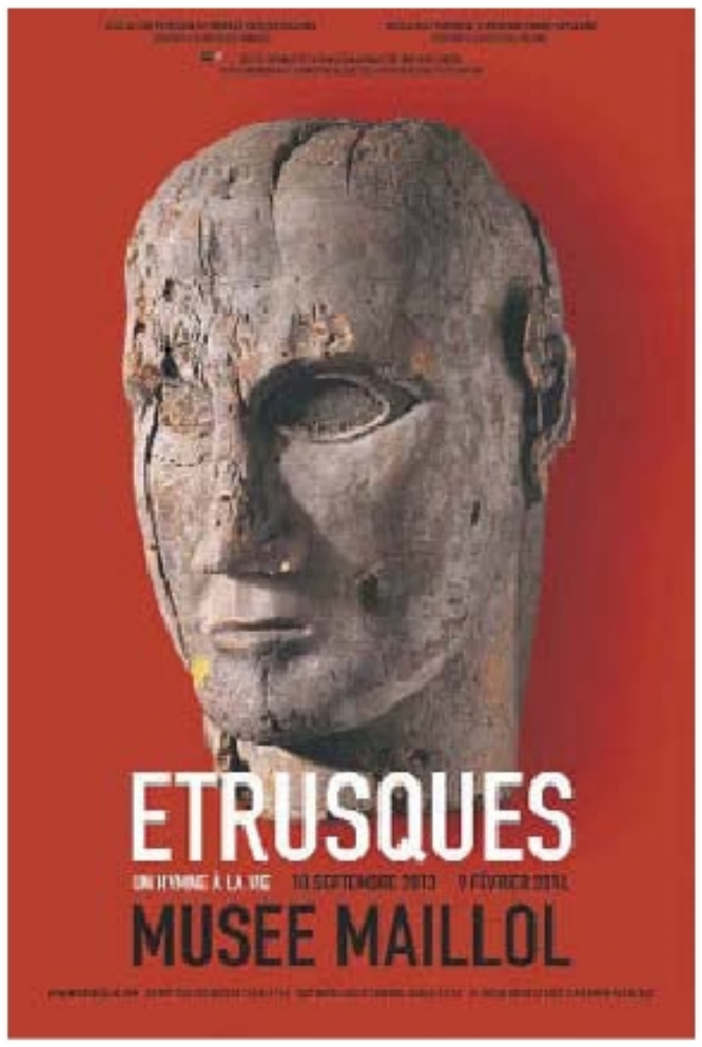
TINTIN A TOUJOURS LA COTE

La vente consacrée à l'univers d'Hergé, tenue en juin dernier sous la houlette de la maison Artcurial, a permis de récolter un total de 1 808 799 euros. Ce sont les planches crayonnées qui ont fait grimper le volume des ventes avec, par exemple, la numéro 32, de « Tintin au Tibet », adjugée 189 500 euros. Avis aux lecteurs ayant conservé leurs vieux albums du petit reporter : les premières éditions en parfait état peuvent atteindre des sommets, en témoigne le résultat de la vente de l'édition originale du « Crabe aux pinces d'or », adjugé 70 600 euros…



AGENDA

Des expos à voir, des lieux à découvrir, des spectacles, des idées de balade…

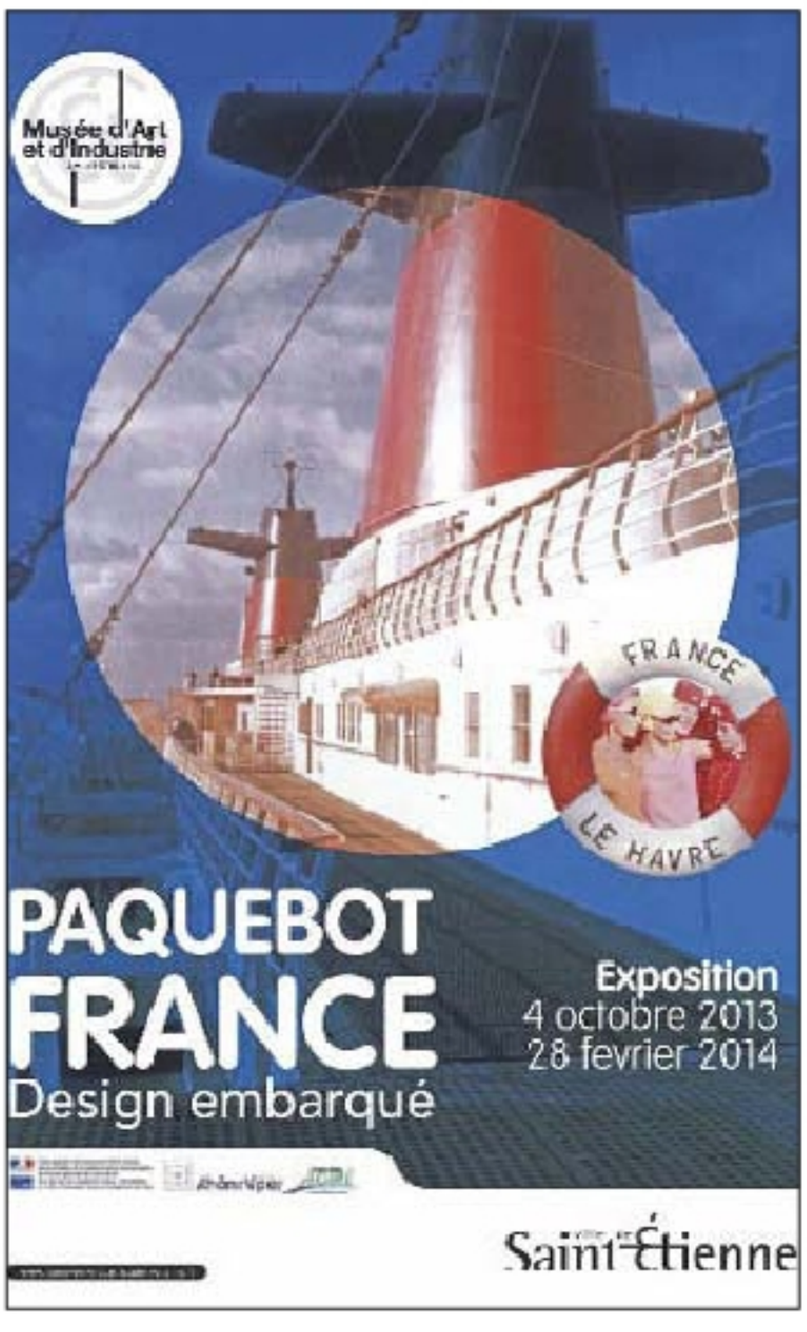


JUSQU'AU 9 FÉVRIER 2014

CIVILISATION PERDUE

Le musée Maillol, à Paris, présente huit siècles d'histoire et de culture étrusque, cette civilisation implantée au centre de la péninsule italienne entre le IXe et le Ier siècle av. J.-C. De leur habitat (cabanes primitives ou maisons de prince) à leur religion, en passant par l'armement, le sport ou l'érotisme, ce sont 250 œuvres qui permettent d'approcher ce peuple et son histoire.

« Étrusques, un hymne à la vie », musée Maillol. www.museemaillol.com

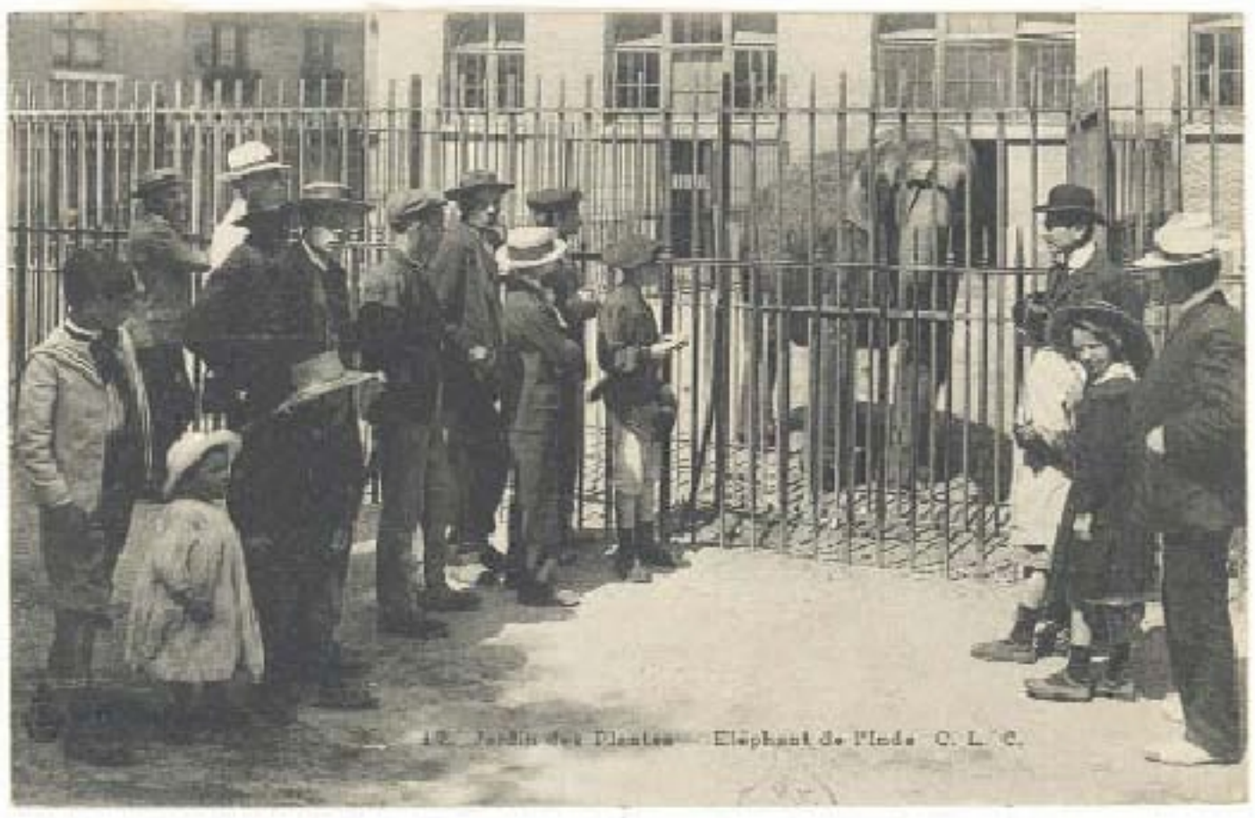


JUSQU'AU 9 FÉVRIER 2014

CONTES DE FÉES AU CHÂTEAU

Après son passage aux châteaux de Pierrefonds, dans l'Oise, et de Fougères-sur-Bièvre, dans le Loir-et-Cher, l'exposition itinérante « Si les châteaux m'étaient contés » se tient à Azay-le-Rideau jusqu'au 24 novembre, avant d'achever son périple au château de Maisons-Laffitte, dans les Yvelines. Des cadres de choix pour une exposition qui dévoile les châteaux imaginaires de l'enfance, ceux des contes de fées, des légendes et des chevaliers.

« Si les châteaux m'étaient contés », château d'Azay-le-Rideau puis château de Maisons-Laffitte. www.monuments-nationaux.fr



JUSQU'AU 13 JANVIER 2014

LE MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE AU XIXe SIÈCLE

À travers des photos, des cartes postales et des estampes, le visiteur peut revivre en images la Belle Époque du Muséum d'histoire naturelle, et admirer en particulier l'œuvre de Pierre Petit (1831-1909), photographe officielle de l'Exposition universelle de 1867.

« Le Muséum d'histoire naturelle à la Belle Époque », cabinet d'histoire du Jardin des plantes, 75005 Paris. www.mnhn.fr

JUSQU'AU 28 FÉVRIER 2014

EMBARQUEMENT À BORD DU « FRANCE »

Une exposition inédite propose en effet aux amateurs de grandes épopées de plonger dans l'univers de ce paquebot mythique, le dernier transatlantique français. Aux côtés de pièces originales du navire et de sa décoration exceptionnelle, avec, notamment des laques de Dunand, le visiteur pourra revivre et savourer les grandes heures du « France », symbole de tout un art de vivre.

« Paquebot "France", Design embarqué », au Musée d'art et d'industrie de Saint-Étienne (Loire). www.musee-art-industrie.saint-etienne.fr

Exposition

16 octobre 2013 - 6 janvier 2014

Musée national du château de Malmaison

Joséphine & Napoléon

l'hôtel de la rue de la Victoire

www.chateau-malmaison.fr

Le jour où le Reichstag a brûlé

Hitler est chancelier depuis moins d'un mois lorsque le palais berlinois de l'Assemblée du Reich est incendié. Attentat ou coup monté ? par Christian Henri

Ce 27 février 1933, il est un peu plus de 21 heures lorsque l'alerte est donnée à Berlin. Le premier témoin est un étudiant qui rentre chez lui en empruntant les rues vidées par la nuit glaciale. Un bruit de verre brisé lui fait lever la tête en direction du Reichstag. Il ne le sait pas encore, mais la chaleur du brasier vient de faire voler en éclats la verrière du parlement allemand. Il hèle un policier, un attroupement se forme. Derrière les vitres, les premiers spectateurs voient des points rougeoyants courir d'un bout à l'autre du bâtiment. Très vite, un homme sort, hagard. Marinus Van der Lubbe est étudiant, néerlandais et communiste. Il avoue être l'incendiaire. À quelques rues de là, Joseph Goebbels préside un dîner. À sa table, le nouveau chancelier du Reich, Adolf Hitler en personne, nommé le 30 janvier. Quand le téléphone sonne, un domestique interrompt le souper. Le responsable de la propagande prend la communication et alerte aussitôt le Führer. Depuis la fenêtre de la résidence, les dirigeants nazis peuvent vérifier que le ciel de Berlin rougeoie : le Reichstag est en feu.

Les communistes dans le collimateur

L'arrestation du principal suspect sur place, presque en flagrant délit, est une aubaine pour la police du Reich. Hitler lui-même se charge de l'accusation. Aux marches du bâtiment encore fumant, le chancelier assène sa vérité : « Ce sont les communistes les coupables ! Nous devons les éliminer ! Tous !»

Le 21 septembre 1933, le fameux hebdomadaire « L'Illustré » fait paraître en une de son magazine une illustration montrant l'audience à Leipzig du Néerlandais Marinus Van der Lubbe, accusé d'être l'auteur de l'incendie du Reichstag.

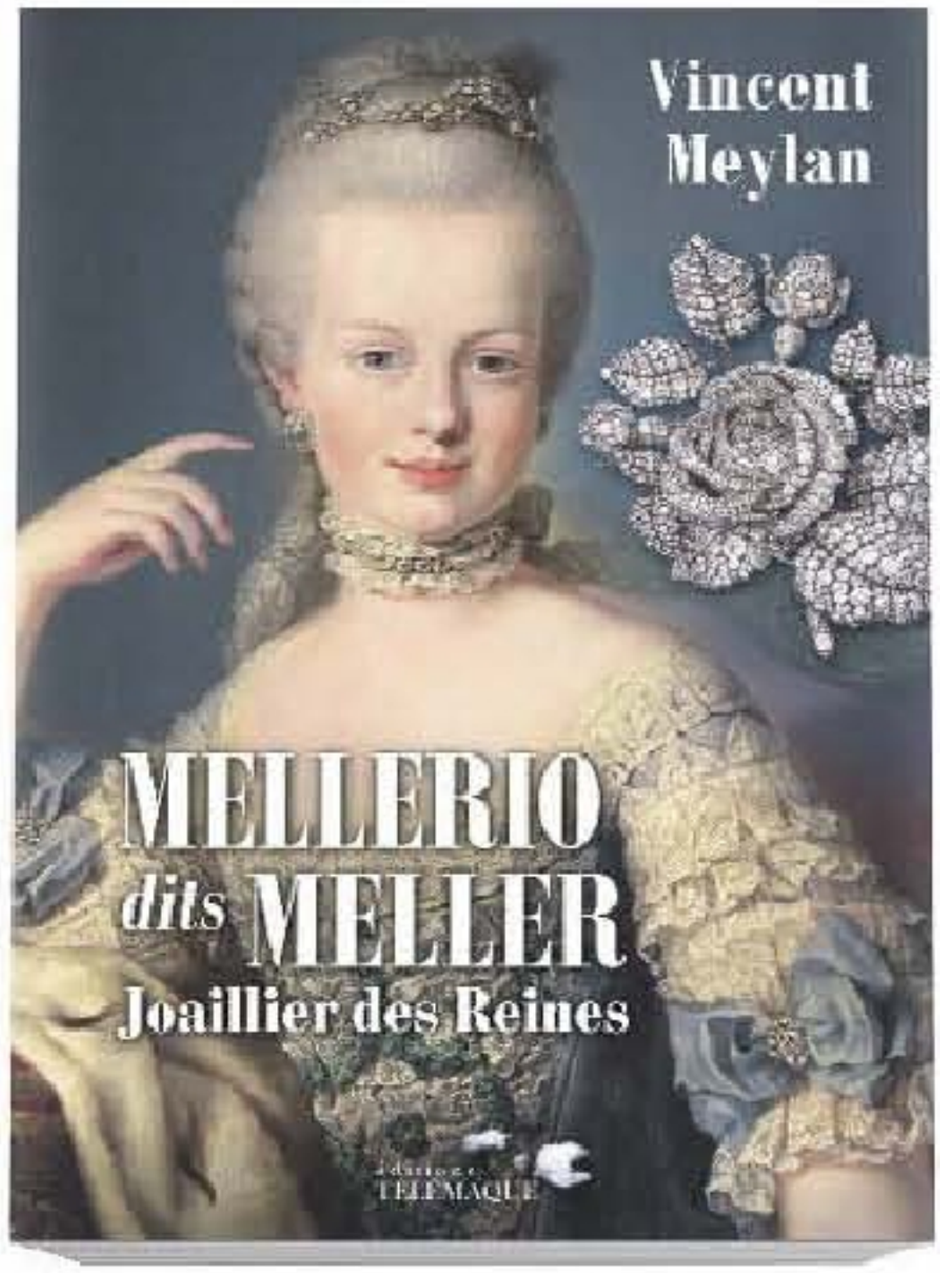
Une gigantesque vague d'arrestations s'ensuit : 4 000 communistes sont interpellés et envoyés en camp de concentration. Le procès a lieu en septembre. Sur le banc des accusés, aux côtés de Van der Lubbe, quatre dirigeants communistes, dont le futur responsable du Kommintern, le bulgare Dimitrov. L'enquête sommaire offre à ce dernier une tribune pour contredire la thèse officielle et imputer au régime la responsabilité de l'incendie. Blanchis par le jeune Néerlandais, les quatre dirigeants communistes seront acquittés, faute de preuves. Le sort de Marinus Van der Lubbe, lui, est scellé : il est condamné à mort et décapité. Dès lors, la controverse prospère : 80 ans plus tard, elle perdure encore.

À qui profite le crime ?

Dès 1933, l'auteur du « Livre brun », Willi Münzenberg, impute le crime aux nazis. L'historien français Pierre Milza, lui, estime que les hommes de Göring ont instrumentalisé Van der Lubbe, le laissant « allumer un petit incendie », « pendant qu'eux-mêmes inondaient les sous-sols d'essence ». En 2001, deux chercheurs, sur la foi de documents déclassifiés de la Gestapo, assurent que l'incendie est l'œuvre des SA agissant sur ordre de Göring. Si la chose reste incertaine, un fait est établi : c'est bien aux nazis que profite le crime. L'incendie du Reichstag sert en effet de prétexte à Hitler pour faire promulguer la Reichstagbrandverordnung, première loi liberticide nazie considérée comme l'acte de naissance du IIIe Reich. Si les nazis n'ont pas mis le feu au Reichstag, Hitler, lui, a soufflé sur les braises. En 2008, la justice allemande a finalement invalidé le verdict du procès de l'incendie du Reichstag, dont Van der Lubbe reste la première victime. ■

LE PLUS ANCIEN JOAILLIER DU MONDE FÊTE SES 400 ANS

1613–2013

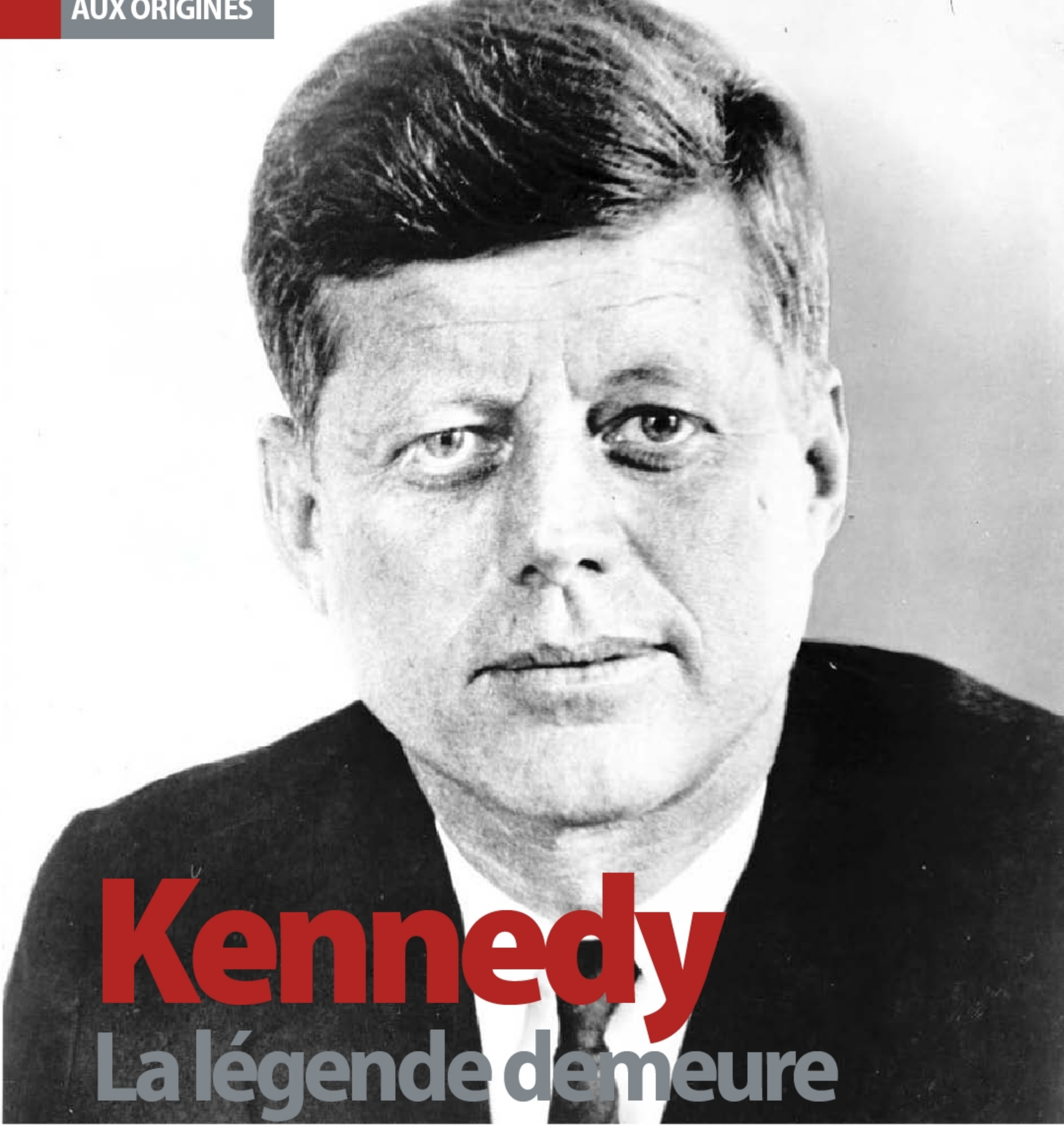


l'agence > libre

Pour la première fois en quatre siècles, cette maison au charme aussi discret que prestigieux a accepté de révéler ses secrets. Vincent Meylan retrace l'incroyable saga d'une famille dont le destin croise sans cesse celui des dynasties d'Europe, dévoilant de prodigieux trésors dont l'origine était jusqu'alors méconnue.

448 pages, plus de 370 illustrations, 27 €

éditions TÉLÉMAQUE
www.editionstelemaque.com



Kennedy
La légende demeure

Un demi-siècle après son assassinat, John Fitzgerald Kennedy occupe toujours une place à part dans le cœur du public. Autopsie d'un mythe qui n'a pas dit son dernier mot. par Karine Touboul

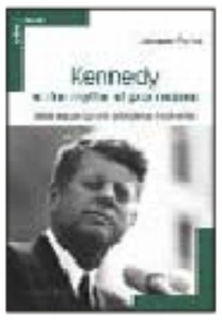
Âgé de 43 ans lorsqu'il accède à la Maison-Blanche, Kennedy est, de toute l'Histoire des États-Unis, le plus jeune président. Avec son teint hâlé et son sourire ravageur, son allure de gentleman et son puissant charisme, il incarne à la fois l'image du prince charmant et celle du gendre idéal. Avec Jackie, ils forment le couple présidentiel le plus glamour de la planète. Issue d'une famille bourgeoise, Jacqueline Bouvier – d'origine française – constitue un modèle de perfection pour les femmes. Intelligente, instruite, cultivée, elle rivalise de charme et d'élégance. Le couple a tout pour être heureux : la jeunesse, la beauté, la richesse, le pouvoir. Avec leurs deux enfants, John-John et Caroline, ils offrent l'apparence d'un bonheur sans faille. Les photos qui s'étalent à la une des journaux n'en sont-elles pas la meilleure preuve ? Tout le monde se souvient des clichés de John-John

Le 27 juin 1953, avant même qu'il ne se marient le 12 septembre suivant, John Fitzgerald Kennedy (encore sénateur du Massachussets) et Jacqueline Bouvier se préparent à une promenade en voilier. Déjà chouchou des médias, le couple le restera bien après l'élection de JFK, le 8 novembre 1960, comme 35e président des États-Unis.

s'amusant sous le bureau ovale, et ceux de Caroline dans les bras de son père, à Hyannis Port. D'un point de vue politique, JFK insuffle à la Nation une énergie nouvelle. Dans un contexte de guerre froide entre les États-Unis et l'URSS, il engage son pays dans la conquête de l'espace, qui aboutira, le 29 juillet 1969, à la victoire des Américains, avec Neil Armstrong et Buzz Aldrin effectuant les premiers pas de l'homme sur la Lune. Kennedy se prononce en outre en faveur des plus pauvres, des pays sous-développés et des droits civiques (notamment contre la ségrégation des noirs américains dans les lieux publics). Il décrète aussi une réduction d'impôts, qui sera mise en œuvre dans la loi de finances de 1964, contribuant ainsi à un essor économique. Son assassinat, le 22 novembre 1963, à Dallas, alors qu'il démarre sa campagne pour un second mandat, provoque une onde de choc aux États-Unis et dans une large partie du monde. Brutale et tragique, cette mort met un terme définitif aux immenses espoirs que tout un peuple avait placés en lui, et laissera à jamais aux Américains une sensation de frustration extrême.

Un personnage aux côtés obscurs

Les recherches historiques menées à partir des années 70 font voler en éclat l'image lisse et policée que Kennedy s'était appliqué à construire. S'il accède à la Maison Blanche, c'est en partie grâce à son père, Joe, qui rêve pour sa progéniture d'un destin auquel lui-même n'a jamais pu prétendre. Le patriarche a amassé une fortune colossale et possède des relations haut placées. Antisémite, il manifeste ouvertement son admiration pour Hitler et le régime nazi. En outre, il entretient avec la mafia des relations très étroites, que John poursuivra tout au long de sa vie. Malgré son allure sémillante et sportive, JFK est un homme malade. Seule la prise de médicaments parvient à occulter ses multiples et graves problèmes de santé. En moins de trois ans d'un mandat écourté, il ne parvient à faire voter que peu de lois aux effets durables. Alors que la guerre du Vietnam est lancée sous sa présidence, il n'envisage aucun retrait des troupes américaines. Par ailleurs, même s'il s'est uni par amour, le couple Kennedy bat de l'aile et n'aurait pas survécu sans les pressions du patriarche du « clan ». Doté d'un appétit sexuel insatiable, John multiplie les conquêtes, de la plus modeste secrétaire à la star de Hollywood, Marilyn Monroe. Il n'empêche ! Ces révélations n'affectent en rien l'enthousiasme populaire. C'est là tout le talent de JFK : avoir écrit une légende qui prend le pas sur la réalité et perdure dans le temps. ■



À LIRE
« Kennedy, entre mythe et promesses », de Jacques Portes, éd. Le Cavalier bleu, 19 €.

Le génie des médias

Premier homme politique à maîtriser parfaitement toutes les ressources de la communication moderne, JFK construit et entretient lui-même sa légende. Conscient de la puissance de l'image, doté d'un sens inné de la formule, il comprend que le paraître l'emporte sur l'être. Ses moindres faits et gestes s'étalent sur écran ou papier glacé. Ses apparitions, qui semblent naturelles et spontanées, répondent en fait à une mise en scène savamment et soigneusement orchestrée.

C'est bientôt Halloween

Chaque 31 octobre, sorcières, diablotins et autres vampires envahissent les rues un peu partout dans le monde. Mais la fête de Halloween, souvent accusée d'être trop commerciale, peine à réellement s'implanter en France. Elle est pourtant l'héritage, en partie, de « nos ancêtres les Gaulois ». Par Coline Bouvart

Halloween puise ses origines dans la fête celte et gauloise de Samain, qui existait il y a plus de 2 500 ans. En Irlande, en Grande-Bretagne et au nord-ouest de la Gaule, l'année était alors divisée en deux périodes : l'été et l'hiver. Samain marquait le changement de saison et l'entrée dans la nouvelle année : le jour de l'an était alors célébré à la fin du mois d'octobre, à la pleine lune. La fête durait une semaine et rendait hommage aux esprits des défunts, autour de sacrifices et de rituels pratiqués par les druides, comme la mise en place du feu nouveau. C'était un moment où les frontières entre l'au-delà et le monde réel se brouillaient, où les morts rendaient visite aux vivants. On retrouve ici l'origine des êtres folkloriques associés aujourd'hui à Halloween. Au fil des conquêtes, romaine notamment, et de la christianisation, Halloween (contraction de « All Hallow's Eve », « La veillée de tous les saints ») comme nombre de fêtes païennes fut réintégrée, réinterprétée par les dogmes dominants. Au IX^{e} siècle, le pape Grégoire VI fixe la date de la Toussaint, qui fête tous les saints et bienheureux, au 1er novembre.

Si, en théorie, la fête des défunts a lieu le 2 novembre, les deux dates ont fini par se confondre, et les gens viennent souvent se recueillir sur les tombes de leurs proches à la Toussaint. La fête de Halloween est traditionnellement célébrée la veille.

« TRICK OR TREAT » : l'aventure américaine

Ce sont les Irlandais, fuyant la famine causée par la maladie de la pomme de terre au XIXe siècle, qui importèrent Halloween aux États-Unis. Elle y remporte un vif succès avec l'apparition de la célèbre chasse aux bonbons : les enfants, parés des déguisements les plus affreux, viennent réclamer des friandises à la porte de leurs voisins, en les menaçant de leur jeter un mauvais sort. C'est le célèbre « Trick ou treat ! » (« une farce ou une douceur »).

Pourquoi une tête de citrouille ?

La tradition de sculpter des visages dans les citrouilles est encore une fois liée à un vieux conte irlandais. Jack, un ivrogne méchant et avare, s'était joué deux fois du diable venu prendre son âme. Alors, lorsqu'il meurt pour de bon, ni le Paradis ni l'Enfer ne l'acceptent, et il est condamné à errer pour l'éternité. Toutefois, le diable lui donne un tison incandescent pour s'éclairer, que Jack place dans un navet creusé pour l'empêcher de s'éteindre. Il prend alors le nom de « Jack à la lanterne ». Les navets creusés en forme de visage ont été peu à peu remplacés par d'autres légumes, puis par la citrouille en Amérique du Nord, plus facile à sculpter.

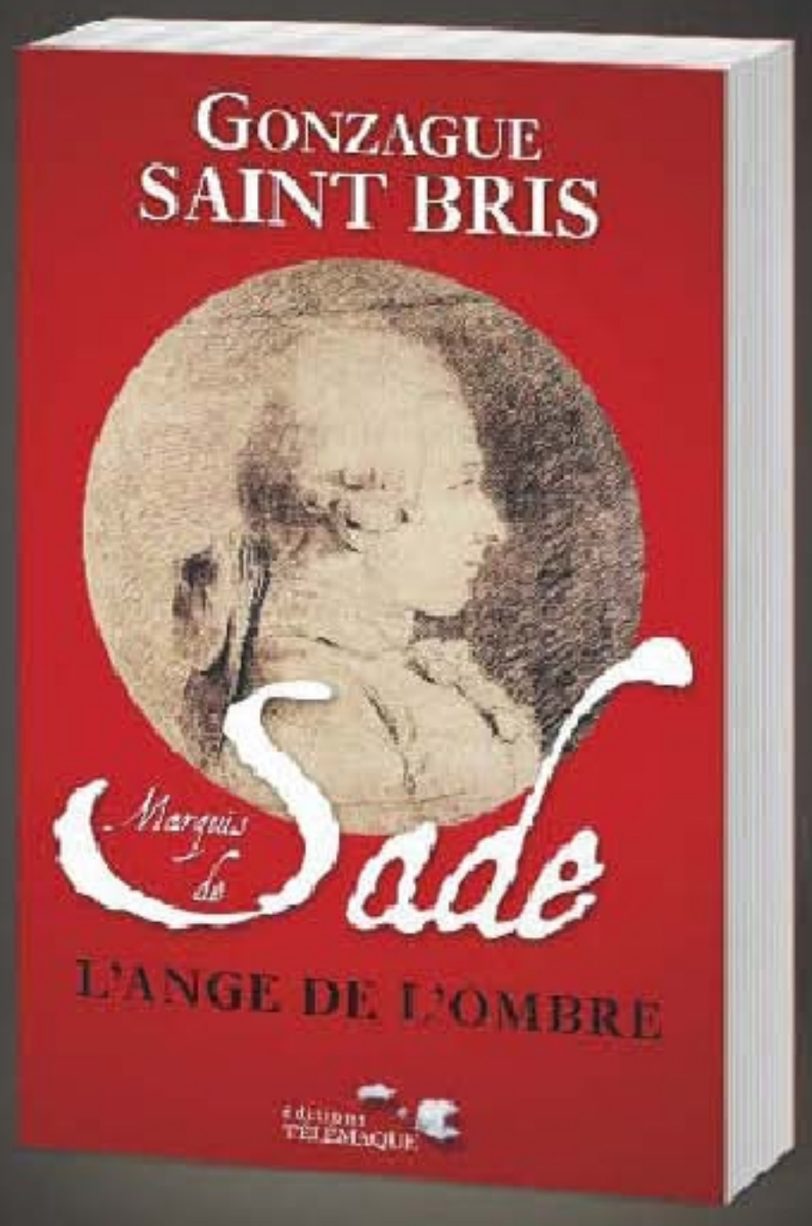
l'agence libre Photo : David Nivière

Marquis de Sade

L'ANGE DE L'OMBRE

L'auteur des *120 journées de Sodome*, éclairé d'un jour nouveau par

GONZAGUE SAINT BRIS



En librairie le 20 novembre

« Juger, c'est de toute évidence ne pas comprendre puisque, si l'on comprenait, on ne pourrait pas juger. »

ANDRÉ MALRAUX

éditions TÉLÉMAQUE
www.editionstelemaque.com

En 1901, la tsarine Alexandra donne naissance à une quatrième fille, Anastasia, après Olga, Tatiana et Maria. Il faut attendre 1904 pour que l'impératrice offre enfin à son époux, et à la Russie, un héritier baptisé Alexis.

Le destin tragique du dernier TSAR DE RUSSIE

Mars 1913, les Russes célèbrent le tricentenaire de l'accession au pouvoir de la dynastie Romanov. La Russie impériale brille alors de ses derniers feux, mais la ferveur que témoigne encore son peuple au monarque ne résistera pas à la Première Guerre mondiale. Déjà largement ébranlé par les mouvements sociaux, la guerre russo-japonaise de 1904-1905 et les maladresses d'un tsar bon mais influençable, le régime cède quatre ans plus tard. Nicolas II abdique et disparaît, avec toute sa famille, sous les balles des révolutionnaires à Iekaterinbourg. Par Coline Bouvart

« Je suis un tsar malchanceux », soupirait Nicolas II. « Ce n'est qu'un enfant », jugeait son père, Alexandre III. Toute la tragédie du dernier tsar se trouve résumée dans ces sentences. Pourtant, lorsque Nicolas II monte sur le trône à 26 ans, la Russie est un pays en voie de modernisation grâce à l'action du grand-père de Nicolas, Alexandre II, le « réformateur ». Ce dernier a aboli le servage et amorcé une réforme du système politique. Son assassinat par un anarchiste en 1881 marque cependant profondément le jeune Nicolas : le souvenir de son grand-père, les jambes arrachées par une bombe, le pousse comme son père avant lui à porter un coup d'arrêt à l'action réformatrice d'Alexandre II et à défendre l'autocratie, c'est-à-dire un pouvoir personnel absolu.

Né en 1868, Nicolas Alexandrovitch Romanov grandit au sein d'une famille heureuse. Son père, un colosse assez bourru, a des goûts austères mais sait lui témoigner tendresse et affection. Sa mère est brillante, élégante et mondaine. Le jeune Nicolas est un élève appliqué, mais dépourvu de curiosité. Il est élevé à l'anglaise : sports, langues vivantes, leçons de maintien et de savoir-vivre… Il raffole de la chasse et adore l'opéra.

Alexandre III ne prépare d'ailleurs pas vraiment son fils à lui succéder : il montre si peu de disposition et de goût pour la politique. Des témoins racontent ainsi avec quel soin le futur Nicolas II se curait le nez en plein exposé sur les questions gouvernementales. Tout cela l'ennuie profondément. Cette inexpérience politique va vite le rattraper, lorsque son père meurt prématurément d'une néphrite en 1894. Nicolas éclate en sanglots : « Je ne suis pas capable d'être tsar », confie-t-il.

Un mariage d'amour sous de funestes auspices

Quelques années auparavant Nicolas rencontrait Alix de Hesse-Darmstadt, fille du grand-duc Louis IV de Hesse (Allemagne) et de la princesse ➤

Pour épouser Nicolas, Alix de Hesse-Darmstadt (ici en costume traditionnel moscovite) se convertit à la religion orthodoxe et prend le nom d'Alexandra Fiodorovna.

► Alice du Royaume-Uni. Les deux jeunes gens s'éprennent l'un de l'autre, mais Alexandre III souhaite une alliance plus royale pour son héritier. Une réserve que renforcent les soupçons d'hémophilie (voir encadré), une maladie qui se transmettrait dans la famille d'Alix. Mais Nicolas tient bon et le tsar, affaibli par la maladie, accepte finalement cette union. Il meurt avant que le mariage n'ait pu être célébré. La fiancée de Nicolas II apparaît ainsi à son futur peuple dans la procession qui suit le cercueil du monarque. Funeste présage qui se renforce dès leur couronnement.

Alix, qui est protestante, se convertit à la religion orthodoxe et prend le nom d'Alexandra Fiodorovna. C'est une belle jeune femme, mais sa timidité et sa réserve la font paraître distante et froide. Petite-fille préférée de la reine Victoria, celle que l'on surnommait« Sunny » (petit soleil) à la cour d'Angleterre, pour sa gaieté et sa joie de vivre, perd sa sœur et sa mère alors qu'elle est toute jeune. Depuis elle est triste et mélancolique.

Elle épouse Nicolas II quelques semaines après l'enterrement d'Alexandre III. C'est un véritable mariage d'amour. Ils s'aiment passionnément, jusqu'au bout, échangeant des centaines de lettres enflammées dès qu'ils sont séparés. À

Le Kremlin (ici la salle du trône) à Moscou. Le couronnement de Nicolas II eut lieu à la cathédrale de l'Assomption, dans l'enceinte du Kremlin. Néanmoins, le tsar vivait à Saint-Petersbourg, alors capitale de la Russie.

la fin, en pleine tourmente, Nicolas écrit : « Je n'ai plus confiance qu'en ma femme. » Une erreur tragique, car Alexandra exerce une influence néfaste sur son tsar de mari, bon mais faible, qui les mène sans le vouloir à leur perte…

Alors qu'elle a du mal à se faire accepter par la famille de son époux, notamment par l'impératrice douairière Marie Fedorovna, pourtant sa marraine, Alexandra s'attire définitivement la méfiance, voire la haine, du peuple russe lors de son couronnement, en mai 1896.

Le tsarévitch Alexis en 1910.

La foule se presse très nombreuse au champ de Khodynka, à Moscou, à l'occasion des festivités. Mais le terrain est en mauvais état, criblé de trous et bordé d'un ravin. Le trop grand nombre de visiteurs entraîne une bousculade, un mouvement de panique. Plus de 1 000 personnes meurent écrasées, piétinées et étouffées, ou tombent dans des puits. La famille impériale, qui voudrait se rendre au chevet des blessés, hésite longtemps. Mais Nicolas II préfère se présenter à une réception de l'ambassadeur de France, par peur de le froisser et de nuire à l'alliance stratégique avec ce pays.

Ce terrible malentendu isole davantage le tsar de son peuple même si, à cette époque, les Russes en veulent plutôt à l'impératrice, cette étrangère, l'« Allemande », qui encore une fois leur « apporte la mort ». Cette méfiance n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle qu'éprouvait le peuple français vis-à-vis de Marie-Antoinette, « l'Autrichienne », accusée elle aussi de trahir son pays et de manipuler un souverain et mari trop amoureux et trop faible. ➤

L'hémophilie, mal du sang bleu

L'hémophilie est une maladie rare et très invalidante qui perturbe la coagulation du sang et entraîne des saignements prolongés, avec des conséquences graves voire mortelles. Elle se transmet de manière héréditaire, par les femmes, et se manifeste chez les hommes, mais ne frappe pas tous les enfants. La reine Victoria d'Angleterre, grand-mère de la tsarine Alexandra, transmit cette maladie à nombre de ses descendants et donc à bien des familles régnantes européennes.

Un drame intime isole le tsar

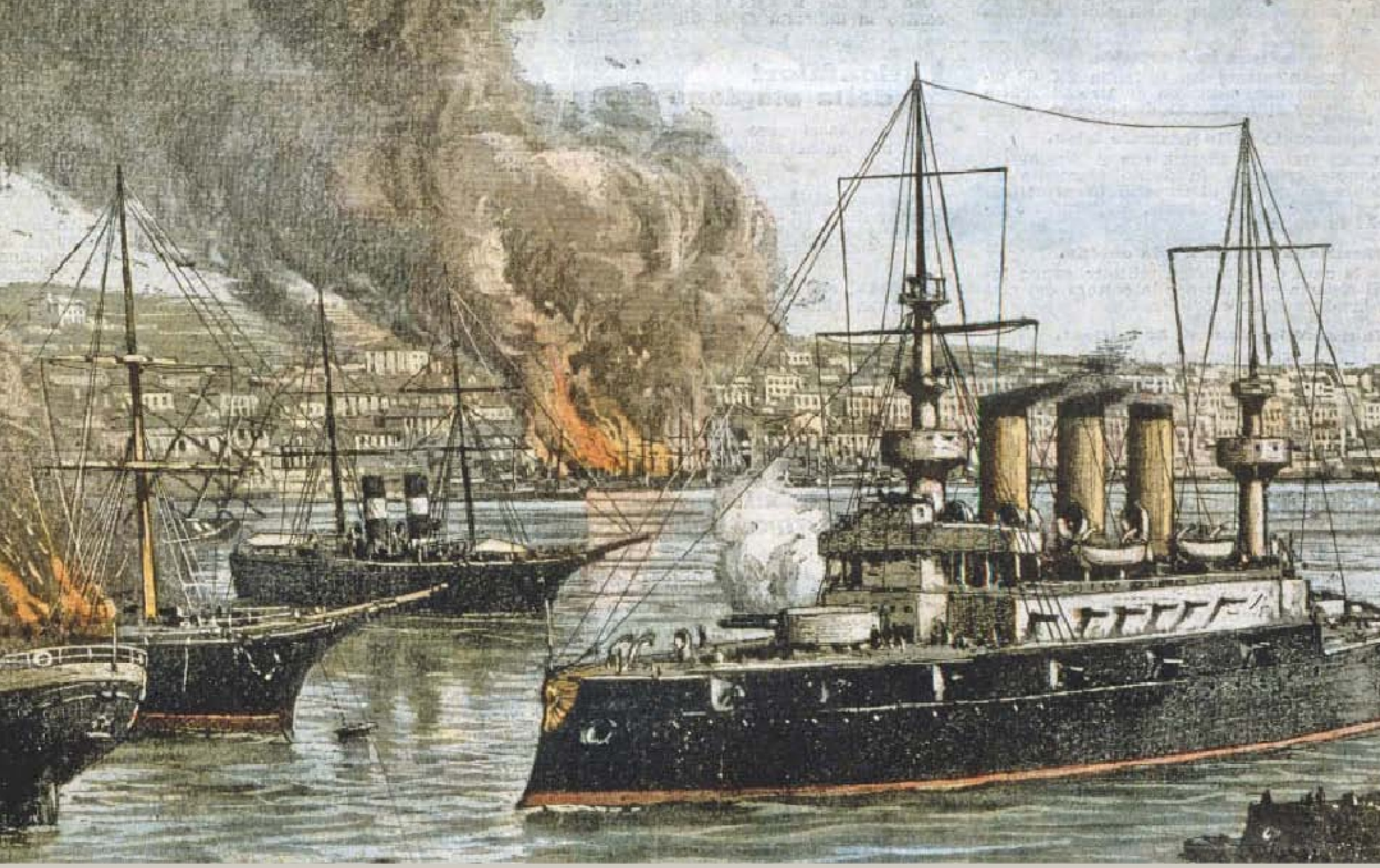
Dès son arrivée au pouvoir, Nicolas II affiche clairement ses intentions. Face aux désirs de réformes qu'exprime une partie de son peuple, il ne cède pas : « Vous avez fait des rêves insensés (…). Tout le monde doit savoir que je maintiendrai le principe de l'autocratie comme le fit mon inoubliable père. » Conseillé par Witte, un ministre de son père qu'il garde auprès de lui, le monarque connaît un début de règne plutôt positif, synonyme d'un développement économique et industriel soutenu. Seule la paysannerie souffre mais Nicolas II, persuadé qu'un lien mystique unit les paysans au tsar, ne fait pas d'effort pour les aider.

> Ce serait un repos pour nous. Tous réunis. Loin de tout. Assez de supplices, assez de craintes.
>
> Nicolas II au sujet de son abdication.

En privé il mène une vie calme et très réglée. L'impératrice lui donne quatre jolies filles, les grandes-duchesses Olga (1895), Tatiana (1897), Maria (1899) et Anastasia (1901). Mais la difficulté de la tsarine à donner un héritier au trône la rend encore plus impopulaire. Désespérée, elle reçoit des charlatans et tombe dans le mysticisme. En 1904, elle donne enfin naissance au tsarévitch tant espéré, Alexis. L'enfant est magnifique : de belles boucles blondes, des yeux gris bleu, des traits fins et un teint frais et rose. Malheureusement, le couple impérial découvre rapidement que l'enfant souffre d'hémophilie, ce mal incurable et redouté du feu tsar qui risque d'emporter le tsarévitch ou de l'empêcher d'assumer son rôle. Cela fragilise la dynastie, et Nicolas II et Alexandra font un secret d'État de la maladie dont souffre l'héritier. Une décision qui aura de terribles conséquences. En effet, pour le préserver, la famille impériale se replie encore plus sur elle. Elle s'installe à Tsarskoïe Selo, la résidence qu'affectionne le tsar. Loin de la cour, ils mènent une vie de petits-bourgeois à la campagne. Le tsar se promène avec les enfants dans le parc et leur fait la lecture le soir : Ivan Tourgueniev, Molière et le « Tartarin de Tarascon » d'Alphonse Daudet. La famille est très unie. Leur vie se construit autour du petit Alexis, objet de tous les soins. La tsarine vit dans une angoisse constante, et la culpabilité d'avoir transmis l'hémophilie à ce fils tant attendu la ronge complètement. Elle est névrosée et vit en recluse.

Cet isolement, loin de la cour, coupe le tsar de son peuple mais également de la noblesse. Or le pays est agité par de nombreux troubles dont Nicolas II ne prend

Lorsqu'il monte sur le trône, Nicolas II fait aménager de nouveaux appartements privés au Palais d'Hiver. Accueillants et confortables, ils étaient le reflet de la personnalité du couple impérial qui s'impliqua considérablement dans leur organisation et leur décoration : Art nouveau, mais aussi réinterprétation du style de périodes historiques particulières à chaque pièce. L'ensemble était de toute beauté mais a malheureusement aujourd'hui presque complètement disparu.



La mutinerie du Potemkine

En juin 1905, l'équipage du cuirassé Potemkine se révolte après qu'un supérieur ait menacé des marins refusant de manger de la viande avariée. Ils tuent les officiers. Le bateau rentre à Odessa et propage la fièvre révolutionnaire à une ville déjà en grève générale. En réponse à une répression sanglante, les mutinés tirent des obus sur la ville. Le cuirassé fait ensuite route vers la Roumanie où son équipage trouve asile. Cet événement marque un tournant pour la révolution et sera immortalisé par le célèbre film d'Eisenstein.

pas réellement la mesure. Aux mouvements de grève, dès 1899, et aux manifestations d'étudiants et d'ouvriers, s'ajoute une montée des tensions à l'extérieur. La Russie a des ambitions d'annexion sur la Corée, mais le Japon la prend de vitesse et attaque sa flotte à Port-Arthur en février 1904, portant le coup de grâce en mai suivant à l'occasion de la bataille de Tsushima. Si Witte réussit à négocier une paix acceptable pour la Russie, la guerre russo-japonaise a révélé la faiblesse militaire et navale de la Russie, et écorné l'image du tsar.

« Nicolas le sanglant »

Au printemps 1903, le tsar, confronté à la contestation, donne quelques signes d'ouverture et allège notamment la censure. Mais, alors qu'il hésite à aller plus loin dans les réformes, il fait finalement marche arrière, persuadé que son autorité suffira à rétablir le calme. Alexandra, autocrate fervente et convaincue, le conforte.

Le licenciement de quatre ouvriers des usines Poutilov (le plus grand centre industriel de Saint-Pétersbourg, en décembre 1904, déclenche un mouvement de manifestation et de grève. Le prêtre orthodoxe Gapone prend la tête du mouvement, convaincu d'avoir une mission : réconcilier le tsar avec son peuple. Il rédige une supplique au tsar, l'exhortant à écouter son peuple et à accepter plusieurs réformes, qu'il lui portera en janvier 1905 au palais d'Hiver, à Saint-Pétersbourg, accompagné par la foule. Mais Nicolas II est à Tsarskoïe Selo. Les manifestants avancent en chantant « Vive le tsar ». L'armée ouvre le feu. On compte des centaines, voire des milliers de victimes. La marche pacifique vire au bain de sang. C'est un tournant : alors que le peuple restait attaché au tsar, blâmant plutôt son entourage et ses conseillers, le Dimanche rouge marque une rupture entre le souverain et ses sujets. Nicolas II, affectueusement appelé « Petit Père », ➤

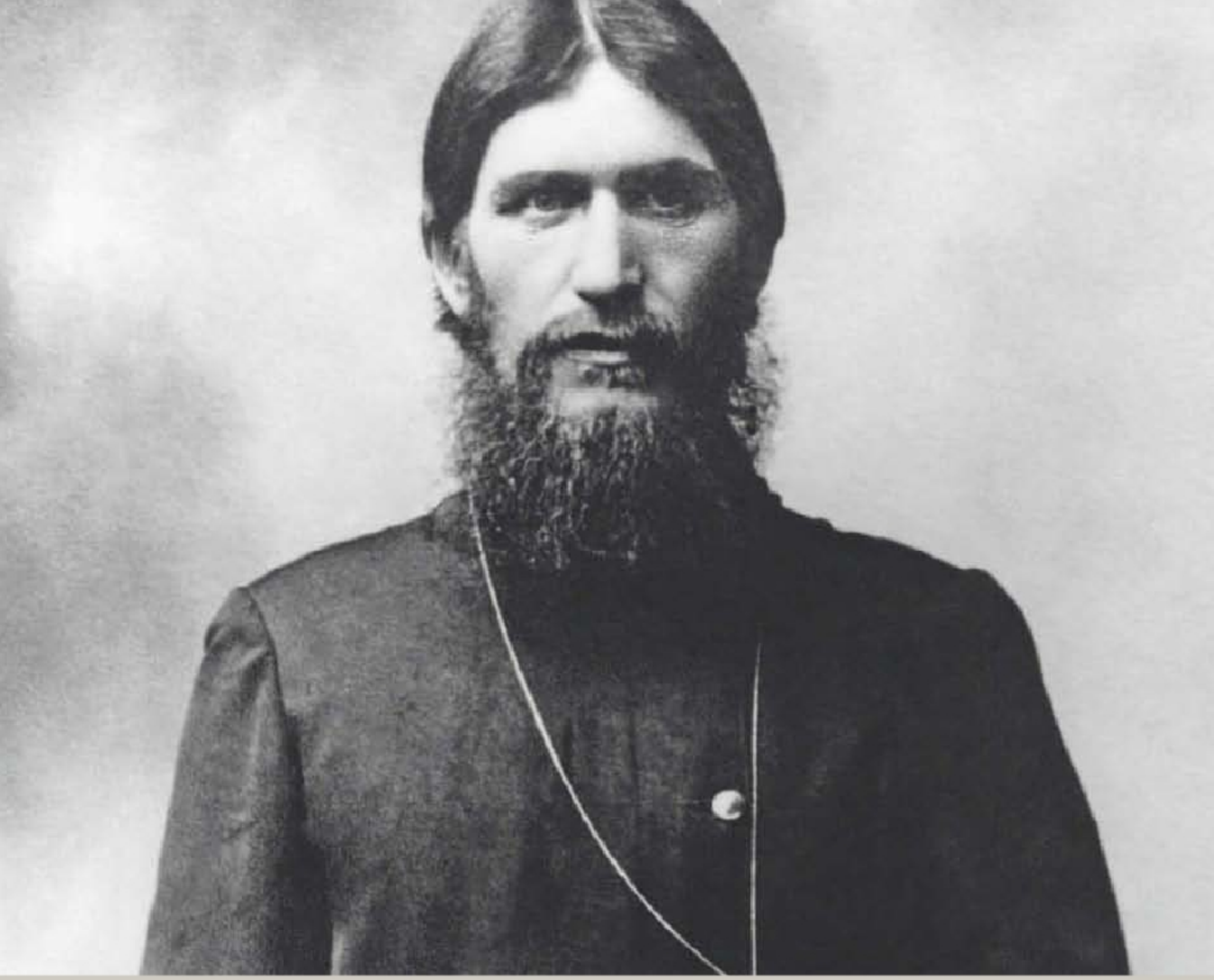
En janvier 1905, une procession pacifique, demandant au tsar des réformes, finit dans un bain de sang : c'est le Dimanche rouge. Peinture anonyme, 1905, Musée d'Histoire politique de la Russie, Saint-Pétersbourg.

➤ devient « Nicolas le Sanglant ». Il est celui qui fait tirer sur son peuple.
Le pays entier se révolte, même les paysans. C'est la révolution de 1905. Nicolas II finit par céder, de plus en plus, surtout après la mutinerie du Potemkine. Il accorde la liberté de réunion, de parole, de culte et instaure une douma, une assemblée élue, qui fait entrer la Russie dans l'ère constitutionnelle. Mais lorsqu'il renvoie Witte, apprécié de la douma, les relations se tendent entre le tsar et l'assemblée. Stolypine, qui le remplace en 1907, commence par rétablir l'ordre, et réussit ensuite à apaiser la situation en accordant l'égalité complète et l'abolition totale du servage aux paysans. Stolypine est assassiné en 1911 et Nicolas II montre à cette occasion la plus parfaite indifférence : son ministre, à force de le pousser à des concessions, le contrariait.

L'influence d'Alexandra et Raspoutine

Depuis 1905, Grigori Raspoutine s'est glissé dans l'intimité de la famille impériale et a su se rendre indispensable en parvenant à soulager le petit tsarévitch lors de ses crises d'hémophilie. Éperdument reconnaissante, Alexandra accorde une confiance aveugle à celui qu'elle considère comme un envoyé de Dieu. Pourtant Rapoustine est un débauché. Ses frasques défraient la chronique et scandalisent le peuple. On l'accuse de manipuler l'impératrice et le tsar, voire de droguer ce dernier pour en faire son pantin.
Mais a priori, nul besoin de drogue : Nicolas II a du mal à résister à sa femme et se montre totalement influençable. Pierre Gilliard, le précepteur suisse des enfants impériaux, écrit dans son journal au sujet de la tsarine : « Orgueil fou, opinion d'elle-même, aimant le pouvoir, entêtement brisant tout, sûre de ne jamais se tromper. Intelligente mais se laissant mettre dedans par les flatteurs. » Il n'est guère plus tendre avec le tsar : « Nicolas II était un modeste et un timide ; il douta ➤

> “Nicolas II était un modeste et un timide ; il douta trop de lui-même, de là toutes ses infortunes.”
> Pierre Gilliard, précepteur des enfants impériaux.



Raspoutine, l'ange noir des Romanov

Grigori Raspoutine est probablement né en 1864 ou 1865, dans une famille de paysans assez aisée. Son frère aîné meurt en le sauvant de la noyade, et cela le change à jamais. Devenu mystique, il développe un don de magnétisme avec les animaux, et prétend deviner passé et avenir. Il part sur les routes à travers un pays déchiré et en pleine guerre russo-japonaise. Sa foi exaltée et les pouvoirs qu'on lui prête le rendent célèbre et lui donnent accès à la haute société. Pourtant c'est un être singulier : de taille moyenne, il porte une barbe hirsute et des cheveux longs et sales. Ses dents sont gâtées. Il sent mauvais. Mais son regard est fascinant. Ses yeux clairs, très enfoncés, semblent transpercer ses interlocuteurs. Il est proprement envoûtant. Raspoutine rencontre le couple impérial par l'intermédiaire des cousines du tsar. Il réussit aussitôt à calmer et soulager les crises d'hémophilie du tsarévitch ;on suppose aujourd'hui qu'il parvenait surtout à ce résultat en supprimant l'aspirine, anticoagulante, que l'on donnait à Alexis. La tsarine, tout à sa douleur de mère et à son hystérie mystique, voit en lui un envoyé de Dieu et le seul être capable de sauver son fils. Il se rend indispensable. L'emprise de « Notre Ami », comme l'appelait le couple impérial, devient immense. Il fait et défait les ministres par l'intermédiaire d'Alexandra. Une influence que la cour voit d'un très mauvais œil. Raspoutine est en effet un débauché qui prône le salut par la pénitence, et donc de céder au péché pour s'en repentir. Nicolas II a beau essayer, poussé par ses conseillers, d'écarter Raspoutine, le « starets » (saint homme) revient toujours. Il survit à plusieurs tentatives d'assassinat. Il se remet d'ailleurs de l'un d'entre eux au moment du déclenchement de la Première Guerre mondiale. Il tente de s'y opposer, de prôner la paix. En vain. Revenu auprès d'Alexandra, alors que Nicolas II est au front, Raspoutine mène ses intrigues de plus belle. On lui reproche son pacifisme, synonyme de trahison. Le prince Joussoupov, marié à l'une des nièces du tsar et homme le plus riche de Russie, organise un complot pour tuer Raspoutine. En décembre 1916, avec plusieurs conjurés, il tente d'empoisonner au cyanure le « starets ». En vain. Ils l'abattent alors de plusieurs balles et jettent le corps dans la Neva. Lorsque l'on repêche son cadavre, l'autopsie détecte de l'eau dans ses poumons. Il serait mort noyé. Il aurait prédit que s'il mourait de la main d'un homme du peuple, alors le tsar lui survivrait mais que, si c'était un membre de la famille du tsar qui attentait à ses jours, alors toute la famille impériale serait exterminée et la monarchie renversée. L'Histoire semble lui donner raison . . .

Lénine souhaite se débarrasser des Romanov qui pouvaient être un symbole auquel se rallieraient les Russes blancs. Mais il laisse officiellement aux bolcheviks de l'Oural la responsabilité de leur exécution, et nie en avoir pris la décision.

► trop de lui-même, de là toutes ses infortunes. Son premier mouvement, le plus souvent, était juste ; le malheur est qu'il y cédait rarement, à cause de cette méfiance qu'il avait de lui-même. Il recherchait les conseils de gens qu'il estimait plus compétents que lui. (…) Il hésitait entre les avis opposés et finissait souvent par se rallier à celui qui était le plus contraire à son propre sentiment. »

La Première Guerre mondiale et l'abdication

Fidèle au système des alliances diplomatiques avec la France et l'Angleterre, et après avoir tout fait pour essayer d'éviter la guerre (Guillaume II, empereur d'Allemagne et roi de Prusse, et George V, roi d'Angleterre, sont ses cousins), Nicolas II se résout à mobiliser. Raspoutine le met en garde : la guerre signera l'écroulement de la Russie et leur mort à tous. Pour une fois, ni Alexandra ni Nicolas ne l'écoutent.

L'heure est à l'union sacrée. Au début du conflit, le peuple est aux côtés de son tsar. Nicolas II renvoie ses ministres les plus conservateurs et engage un travail constructif avec la douma. Harcelé par sa femme, face aux premiers échecs militaires russes, Nicolas II prend la tête des armées. Alexandra assure la régence à Saint-Pétersbourg : « Tu as prouvé, écrit-elle, que tu es l'autocrate sans qui la Russie ne peut exister… Pardonne-moi de t'avoir tant harcelé, d'avoir tant insisté, mais je connais trop ta nature bonne et douce et, cette fois, il fallait la vaincre. » Elle nomme ministres les proches de Raspoutine et cache à Nicolas II la réalité de la situation, assurant tenir le pays d'une main de fer.

En décembre 1916, Raspoutine est assassiné. Alexandra s'effondre. Nicolas II, de retour à Petrograd (Saint-Pétersbourg a été rebaptisé en 1914 à cause de sa

consonance trop allemande), prend la mesure de la catastrophe. Lénine et les révolutionnaires, soutenus en sous-main par l'Allemagne, sapent l'autorité du tsar et relancent les grèves. Entre famines et défaites militaires, le pays est une poudrière. Les émeutes de la faim et le ralliement de la garnison de Petrograd aux insurgés poussent l'état-major à demander à Nicolas II d'abdiquer.

Contre toute attente Nicolas II ne résiste pas. Lorsque les militaires se présentent devant lui en mars 1917, il a déjà rédigé son acte d'abdication. Il est sur le point de le faire en faveur de son fils mais, après avoir demandé à son médecin quel était le réel état de santé du tsarévitch, y renonce pour le protéger : il est plus père que tsar. Il désigne son frère Michel pour héritier. Ce dernier abdiquera à son tour le lendemain.

« Privée de liberté »

La famille impériale est aussitôt arrêtée et « privée de liberté », un euphémisme sur lequel le tsar se plaît à ironiser. Assignée à résidence à Tsarskoïe Selo, elle organise sa nouvelle vie. L'historien Marc Ferro, dans sa biographie de Nicolas II, cite ainsi Anna Vyroubova, la confidente de la tsarine qui a recueilli les propos du tsar sur son abdication et la vie des Romanov après : « Ce serait un repos pour nous. Tous réunis. Loin de tout. Assez de supplices, assez de craintes. » Tsar malgré lui puis démis de ses fonctions, Nicolas II aspire à ce moment-là à retrouver la vie dont il a rêvé, paisible, avec les siens auprès de lui. Il espère que le nouveau gouvernement va leur permettre de s'exiler en Crimée ou en Angleterre.

Une famille très unie et… abandonnée

En attendant, ils ne se plaignent pas et se réconfortent les uns les autres. Les quatre grandes-duchesses ont toujours été très proches. Olga est vive et intelligente. Tatiana est pieuse, plus secrète, élégante et très belle. Maria, la fille préférée de ➤

Plutôt timide en politique, Nicolas II peut faire preuve de bravoure militaire en allant en première ligne, contrairement à bon nombre de souverains lors des conflits.

Le tsar Nicolas II, commandant en chef de l'armée russe, avec son escorte le 27 juillet 1915.

Le palais de Tsarskoïe Selo, résidence préférée de Nicolas II, devient le premier lieu de détention des Romanov. La famille impériale y restera cinq mois avant d'être transférée en Sibérie.

Le tsar déchu et sa femme en 1917 à Tobolsk. L'amour entre Nicolas II et Alexandra reste passionné, jusqu'au bout.

► Nicolas, est câline et très coquette : elle ne rêve que de mariage et de nombreux enfants. Anastasia, enfin, est un vrai garçon manqué : elle est espiègle, farceuse et intrépide. Les filles, très unies, ont pris l'habitude de signer leurs missives de façon conjointe : OTMA, les initiales de chacun de leurs prénoms. Elles sont toutes dévouées à leur frère. C'est un garçon intelligent, un peu moqueur, mais humble. Il a 9 ans. Gilliard le décrit comme un enfant assez grand, aux traits délicats. Il est turbulent et joyeux, sensible et aimant.

Durant leurs cinq mois de captivité à Tsarskoïe Selo, les conditions de leur détention deviennent de plus en plus strictes. Le jeune Alexis rougit parfois devant les affronts que subit son père. Les brimades se multiplient. Alexis possède un petit fusil auquel il tient beaucoup : il lui a été offert par Nicolas II, qui le tenait lui-même de son père Alexandre III. Un jour, alors qu'il joue avec dans le parc, Alexis se le voit confisquer par les soldats. Le précepteur a beau protester, rien n'y fait. Ce n'est que plus tard que le commandant, ayant eu vent de l'incident, le rapporte en cachette et morceau par morceau au tsarévitch, qui ne s'en sert plus désormais que dans sa chambre. N'ayant plus de professeurs sur place, à part Pierre Gilliard qui les a suivis, Nicolas II se charge d'enseigner à Alexis l'histoire et la géographie. L'ex-tsar s'occupe avec les enfants d'un jardin potager, coupe du bois et essaie, autant qu'il le peut, de se tenir au courant de l'évolution de la guerre et de la situation intérieure du pays. Le gouvernement provisoire essaie d'organiser le départ de la

famille impériale en Angleterre. Mais le roi George, pourtant cousin de Nicolas II, refuse de lui accorder l'asile par crainte d'une contagion de la révolution à la Grande-Bretagne. Il redoute la réaction de l'opinion publique britannique : Alexandra est allemande, et la Première

De gauche à droite Nicolas II, les grandes-duchesses Tatiana, Olga, Maria et Anastasia, et le tsarévitch Alexis ; devant le prince Vassily, et à l'arrière-plan les princes Nikita, Rostislav et Dimitry, fils de la sœur du tsar, Xenia. À Tarskoïe Selo, après l'abdication, en mars 1917.

Guerre mondiale fait encore rage. Le Danemark, pays d'origine de l'impératrice douairière, refuse également d'accueillir les Romanov. Mais tout cela Nicolas II et sa famille l'ignorent, et ils espèrent encore…

Tobolsk

Face à l'avancée des troupes allemandes, et officiellement pour protéger la famille impériale des dirigeants bolcheviks qui leur sont beaucoup plus hostiles, le gouvernement provisoire décide de transférer en août 1917 à Tobolsk, en Sibérie, le tsar déchu et sa famille. Il s'agit surtout de les éloigner pour éviter, en réalité, que les monarchistes ne tentent de les libérer. Ils sont devenus un enjeu autant que des otages.

La famille impériale est logée dans la maison du gouverneur et leur suite, dont Pierre Gilliard et le médecin personnel du tsar le Dr Botkine, dans une villa en face. Au début, les conditions de détention ne sont guère différentes de Tsarskoïe Selo mais elles vont rapidement se durcir. À leur arrivée, on les photographie et on leur attribue un matricule. Ils ont à peine le droit de sortir, leurs vêtements sont rapiécés, on oblige le tsar à retirer ses épaulettes. On réduit leur budget : la famille exclut alors le café et le ➤

La villa Ipatiev où a été massacrée la famille Romanov fut détruite en 1977. Ci-dessous, l'église Sur-le-Sang-Versé, bâtie à son emplacement, est devenue un véritable lieu de pèlerinage.

► beurre de la table, car ils sont devenus des produits de luxe, et renvoie une bonne partie des domestiques. On les prive d'offices religieux, une décision douloureuse pour les Romanov qui trouvaient dans la prière un précieux réconfort. La famille essaie néanmoins de se changer les idées. Avec leur précepteur, les filles montent des pièces de théâtre auxquelles participe de bonne grâce Nicolas II.

À la fin d'avril 1918, on annonce aux Romanov qu'on les transfère vers une autre ville. Le tsarévitch Alexis se remet d'une crise d'hémophilie qui lui a paralysé les deux jambes : il n'est pas transportable. Contrainte et forcée, la famille décide de se séparer : Alexandra accompagne Nicolas avec Maria. Les autres filles restent avec Alexis et Pierre Gilliard à Tobolsk, en attendant de rejoindre l'empereur. Les adieux sont déchirants. C'est la première fois que la famille est séparée.

La maison « à destination spéciale »

Le convoi du tsar est arrêté à Iekaterinbourg par les bolcheviks locaux, qui ne veulent pas que la famille impériale leur échappe. Nicolas II, sa femme et Maria sont conduits à la villa Ipatiev. Entourée de très hautes palissades, la résidence a été transformée en véritable forteresse : ses fenêtres sont condamnées et des mitrailleuses sont postées sur le toit. Quelques semaines plus tard, le reste de la famille les rejoint. Pierre Gilliard est alors séparé d'eux. Ne subsiste de cette dernière période de détention que les journaux du tsar et de l'impératrice. Ces derniers mois sont marqués par l'ennui et l'angoisse. Humiliés, maltraités, les Romanov trouvent du réconfort dans le fait d'être ensemble.

Dehors la Russie est en plein chaos. L'avancée des troupes des Russes blancs (monarchistes) inquiète Lénine. Que faire des Romanov ? Lors des négociations de paix avec l'Allemagne, Guillaume II a clairement dit qu'attenter à la vie de la tsarine ou des enfants constituerait un casus belli. Et Lénine ne veut pas d'un procès des Romanov, comme il y en eut un pour Louis XVI, car cela risquerait de retourner l'opinion. Sans compter qu'un procès ne mènerait certainement pas à une exécution de toute la famille : les enfants seraient épargnés. Or les bolcheviks veulent éradiquer toute possibilité de restauration, et donc supprimer tous les Romanov.

Le massacre

En juin 1918, le grand-duc Michel, en faveur duquel Nicolas II a abdiqué, est exécuté à Perm. Tous les membres de la

famille impériale qui n'ont pas encore fui à l'étranger sont traqués et assassinés. Les Russes blancs encerclent Iekaterinbourg. Les bolcheviks décident de liquider Nicolas II et sa famille.

Le 16 juillet 1918, avant de se coucher, Alexandra note dans son journal : « Au lit à 10 h 30. 15 degrés. » La date du jour suivant est déjà écrite. Rien ne viendra remplir la page. Vers minuit le commandant en chef de la villa Ipatiev, Iourovski, réveille la famille impériale et leurs suivants : le médecin de la famille Botkine, la femme de chambre Anna Demidova, le valet Alekseï Trupp, et le cuisinier Ivan Kharitonov. Il demande à tous de se réfugier au sous-sol sous prétexte de défendre la maison. Nicolas II prend Alexis dans ses bras pour le porter, car l'hémophilie l'empêche toujours de marcher. Dehors on fait tourner le moteur d'un camion pour couvrir le vacarme qui va suivre. Arrivés dans la salle où on les mène, on leur apporte des sièges. Alexandra, Nicolas et Alexis s'assoient.

Iourovski prononce alors la condamnation à mort de la famille et ordonne de faire feu. C'est un véritable massacre. Les filles du tsar ont à peine le temps d'esquisser un signe de croix. Quand la fumée se dissipe, les geôliers se rendent compte qu'Alexis, plusieurs de ses sœurs et la femme de chambre ne sont pas encore morts. Les joyaux que les femmes cachaient dans la doublure de leurs vêtements ou dans des coussins ont agi comme des gilets pare-balles… Ils les achèvent à coups de baïonnette ou de crosse de fusil.

Selon la version généralement admise, les hommes de Iourovski ont chargé les corps dans un camion avant d'aller les jeter dans un puits de mine dans la forêt d'Iekaterinbourg, après les avoir dépouillés de leurs vêtements et bijoux. Mais le bruit de l'exécution du tsar s'étant répandu en ville, Iourovski envoie dès le lendemain un autre commando pour déplacer et enterrer les corps après avoir essayé de les faire disparaître en les brûlant, puis en les aspergeant d'acide sulfurique. Très vite, cette version est remise en cause… ■

LE PETIT JOURNAL
ILLUSTRÉ
HEBDOMADAIRE - 37e Année
61, rue Lafayette, Paris
25 Juillet 1926 - N° 1917
PRIX : 40 CENTIMES
LE FILS DU TSAR N'EST PAS MORT

L'autre massacre

La sœur de la tsarine Élisabeth (veuve du grand-duc Serge Alexandrovitch, oncle du tsar, assassiné en 1905), le grand-duc Serge Mikhaïlovitch (cousin de l'empereur), les princes Jean, Constantin et Igor (fils du grand-duc Constantin) et le prince Paley (fils du grand-duc Paul) sont arrêtés début 1918 et emprisonnés à Alapaïevsk, dans l'Oural. Une nonne, Varvara Yakovleva, accompagne Élisabeth et le secrétaire du grand-duc Serge, Feodor Remez. Vingt-quatre heures après le massacre d'Iekaterinbourg, on les emmène tous en forêt et on les assomme avant de les précipiter dans un puits de mine et d'y jeter des grenades. Leurs corps sont retrouvés au mois d'octobre suivant.

Les Romanov auraient-ils pu survivre ?

Dès le 17 juillet 1918, la rumeur de l'exécution du tsar se répand. Mais seul Nicolas II aurait été tué. On murmure alors que sa femme et ses filles auraient survécu avant d'être mises à l'abri. Pendant de longues années, l'absence de corps laissera le champ libre à toutes les suppositions.

Dans un premier temps, les bolcheviks n'admettent avoir tué que le tsar, certainement par crainte des représailles allemandes (comme vu précédemment, Guillaume II, lors du traité de paix avec la Russie, aurait ainsi exigé qu'on laisse la vie sauve à l'impératrice et aux enfants). C'est seulement un an plus tard, une fois Guillaume II écarté du jeu par la défaite allemande, qu'ils annoncent avoir exécuté toute la famille.

En parallèle, les Russes blancs qui ont repris Iekaterinbourg quelques jours après le drame lancent une enquête. Le magistrat russe Nicolas Sokolov, après avoir réuni nombre de témoignages et de preuves, conclut à la mort de toute la famille Romanov et de leurs suivants. Il a notamment retrouvé des indices près du puits de mine des Quatre-Frères : baleines de corset, dentier du Dr Botkine, bouclon du ceinturon de l'empereur, boucles d'oreilles préférées de l'impératrice, petit cadre portatif contenant le portrait – disparu – de l'impératrice que l'empereur portait toujours sur lui, etc. Mais toujours pas de corps. Une faille dans laquelle vont s'engouffrer de faux Alexis ou Anastasia dont, parmi eux, la plus célèbre prétendante : Anna Anderson (lire ci-contre).

En 1976, Anthony Summers et Tom Mangold, deux journalistes de la BBC, relancent l'enquête. Dans leur ouvrage « Le Dossier Romanov », ils mettent en cause l'impartialité du juge Sokolov en démontrant qu'il a dissimulé les neuf dixièmes des éléments qu'il a rassemblés ; notamment toutes les preuves qui vont dans le sens d'une survie d'une partie de la famille impériale. Les auteurs rappellent que, avant Sokolov, deux autres magistrats ont déjà enquêté à la demande des Russes blancs et conclu, tous deux, à la mort du tsar mais à la fuite du reste de la famille impériale. Ils ont été renvoyés et sont morts peu après, chacun dans des circonstances fort suspectes.

> « Illitch [Lénine] croyait que nous ne devions pas laisser aux Blancs une bannière pour se rallier. »
>
> Iakov Sverdlov, qui donna l'ordre d'exécution, cité par Léon Trotski.

Des corps retrouvés

À la même époque, grâce à ses relations, le réalisateur soviétique Gueli Riabov accède à des photos du dossier Sokolov. Intrigué, il se met en relation avec le géologue Alexander Avdonine, afin d'essayer de retrouver les corps du tsar et de sa famille. Il tombe ainsi sur un document exceptionnel : une note de Iourovski destinée au comité central qui raconte l'exécution et l'enterrement des victimes. Les indications leur ➤

Le trésor des Romanov, une légende ?

Au début du XXe siècle, les Romanov sont à la tête d'une immense fortune (plus de 55 milliards d'euros actuels) constituée de joyaux, lingots d'or et œuvres d'art. Leur collection de bijoux en or, platine, diamants et pierres précieuses éclipse celles de tous les souverains européens. À l'occasion du tricentenaire de la dynastie, en 1913, des cadeaux venus des quatre coins du monde viennent encore l'enrichir. Des témoins racontent que la tsarine avait des placards entiers remplis de joaillerie, classés par type de pierre : rubis et émeraudes, saphirs, diamants, etc. Autres pièces maîtresses, les œufs de Fabergé (ci-contre) : Alexandre III puis Nicolas II avaient l'habitude d'offrir à Pâques, à leurs épouses, ces chefs-d'œuvre d'orfèvrerie du joaillier russe qui recelaient toujours une surprise. Lors de la révolution russe, une grande partie de ces bijoux est vendue (notamment aux enchères à l'étranger) par les bolcheviks ou les Russes blancs. Les bijoux emportés par la famille impériale et retrouvés sur eux après leur exécution, cousus dans leurs vêtements, sont renvoyés au Kremlin. Une partie de l'or russe est certainement versée à l'Allemagne après le traité de paix de Brest-Litovsk. Une légende raconte aussi qu'un train chargé de tonnes d'or aurait été envoyé vers Vladivostok, mais aurait disparu. De nombreuses recherches ont tenté de retrouver sa trace, sans succès.

Le 17 juillet 1997, 80 ans jour pour jour après leur exécution, les restes de Nicolas II et des siens sont inhumés dans la cathédrale Pierre-et-Paul de Saint-Pétersbourg où reposent tous les tsars de Russie depuis Pierre le Grand.

► permettent d'identifier l'endroit où seraient enterrés les corps. Ils creusent et découvrent plusieurs crânes. Émus mais terrifiés, ils décident de garder secrète leur trouvaille car le contexte politique n'est pas propice à une telle révélation.

Au début des années 1990, Boris Eltsine devenu président lance une commission d'enquête. Neuf corps sont exhumés dans la clairière déjà retrouvée par Riabov et Avdonine. Boris Eltsine fait procéder à une analyse ADN qui permet d'identifier le tsar, sa femme, trois des filles, le Dr Botkine, et leurs domestiques Anna Demidova, Alekseï Trupp et Ivan Kharitonov. Deux corps manquent, celui du tsarévitch et celui d'une des grandes-duchesses, Maria. Ils sont retrouvés en 2007 et identifiés grâce à l'ADN. Toute la famille est désormais enterrée dans la cathédrale Pierre-et-Paul à Saint-Pétersbourg, avec leurs serviteurs morts avec eux dans le sous-sol de la maison Ipatiev.

Les prétendantes

Est-ce que ces expertises ADN ont suffi à dissiper tous les doutes ? Non. Tout d'abord parce que des historiens remettent en question le matériel – les restes – qui a servi à ces analyses. Mais aussi parce que selon d'autres, comme l'historien français Marc Ferro, le passionné d'intrigue Michel Wartelle ou la journaliste américaine Marie Stravlo, plusieurs témoins ont certifié avoir vu l'impératrice et ses filles à Perm après la date du massacre supposé. On aurait ainsi retrouvé la piste des grandes-duchesses, en Italie notamment. Elles auraient vécu sous les noms de Marga Boodts (Olga), Cécile Czapska (Maria), Anna Anderson (Anastasia), Marguerite Lindsay (Tatiana). L'impératrice Alexandra se serait retirée dans un couvent de Florence, en Italie, et y serait morte en 1942. Le petit tsarévitch, quant à lui, serait bien mort avec son père à Iekaterinbourg. Des informations à prendre avec précaution, mais ces questions révèlent combien, encore aujourd'hui, les mystères entourant les derniers Romanov sont l'objet de débats passionnés. ■

Le cas Anna Anderson

Berlin, février 1920. Un policier repêche dans le Landwehrkanal une jeune femme qui a tenté de se suicider. Elle n'a pas de papiers sur elle. On la transfère à l'hôpital puis, comme elle ne parle toujours pas, à l'asile d'aliénés de Dalldorf. L'une de ses compagnes de chambre, une couturière qui a travaillé en Russie, croit la reconnaître : pour elle, il s'agit de l'une des filles du tsar. Elle essaie d'avertir la communauté russe. Plusieurs témoins défilent et ressortent plus ou moins convaincus. L'histoire fait grand bruit et, à mesure qu'elle prend de l'ampleur, la jeune inconnue se met à parler. Elle semble confirmer les soupçons, affirmant être la grande-duchesse Anastasia. Elle aurait été sauvée par un soldat qui l'aurait emmenée, violée puis épousée. Elle aurait eu un enfant de lui, avant qu'il ne soit tué, et aurait abandonné ce fils. Malgré ses allégations, la plupart des membres de la famille Romanov ne reconnaissent pas la prétendue Anastasia. Elle ne parle pas russe mais allemand, une langue qu'Anastasia avait toujours refusé d'apprendre. Ils embauchent même un détective privé pour mettre un terme à cette supercherie. Ce dernier l'identifie : il s'agit de Franziska Schwanzdowska, une ouvrière polonaise. D'autres contemporains certifient qu'il s'agit bien de la benjamine des filles Romanov. Fait troublant, la jeune femme détient des informations que seul quelqu'un qui aurait vécu dans l'intimité de la famille impériale pourrait connaître. Elle révèle ainsi qu'un de ses oncles allemands, Ernst de Hesse, le frère de la tsarine, serait venu à la fin 1916. Un scandale puisque, en pleine guerre, cette visite serait synonyme de trahison ! Elle porte également des blessures, qui pourraient ressembler à des coups de baïonnette. Toute sa vie, la prétendue Anastasia est reçue par certains membres des familles royales européennes, et même entretenue. Mais elle perd son procès en reconnaissance. Elle émigre et meurt aux États-Unis en 1984. Depuis, son ADN recueilli grâce à un petit morceau de colon retiré lors d'une opération, a été comparé à celui du prince Philip, mari de la reine Élisabeth II et descendant de la même famille que la tsarine Alexandra. Le test est négatif, dissipant (définitivement ?) tous les doutes sur la prétendue identité d'Anna Anderson.

POUR ALLER PLUS LOIN

- « Les Romanov. Une dynastie sous le règne du sang », d'Hélène Carrère d'Encausse, éd. Fayard, 2013.
- « La vérité sur la tragédie des Romanov », de Marc Ferro, éd. Tallandier, 2012.
- « Nicolas II », de Marc Ferro, coll. « Petite bibliothèque », éd. Payot, 2011.
- « Treize années à la cour de Russie », de Pierre Gilliard, éd. Payot, 2011 (réédition).

2000 ans de CRIMES EN SÉRIE

La France les a découverts dans les années 1980, à travers le personnage de fiction Hannibal Lecter dans le film « Le Silence des agneaux ». Jusqu'aux affaires de Thierry Paulin, Francis Heaulme et – surtout – Guy Georges, les tueurs en série étaient, dans l'Hexagone, un phénomène purement américain. Autre idée reçue, ces criminels d'un genre nouveau sont le produit des sociétés modernes. Des clichés qu'il faut nous résoudre à oublier… Car, de tout temps, sans doute depuis l'aube de l'humanité, ces tueurs ont sévi aux quatre coins du monde. Ils ont inspiré les ogres des contes pour enfants, qui terrifient et captivent à la fois. Mais les serial killer, eux, sont des méchants bien réels et, contrairement aux affreux personnages de fiction, ils n'ont pas une apparence monstrueuse. En outre, ils sont souvent surdoués pour dissimuler leur perversion sous un comportement et un mode de vie d'une extrême banalité. Leurs motivations échappent totalement à notre compréhension et ils forment un groupe de meurtriers singulièrement différent de celui des assassins « ordinaires ». Cela explique la relation très ambiguë, entre dégoût et fascination, que le public entretient avec ces criminels. Voici l'histoire de quelques-uns de ces hommes qui constituent la part la plus sombre de l'humanité. ■

Par Françoise de La Forest

ANTIQUITÉ : AUX SOURCES DU MAL

L'archéologie a ses limites. Les fouilles ne pourront certainement jamais nous révéler si des tueurs en série ont sévi durant la Préhistoire. Mais dès l'Antiquité, leur existence fait peu de doute.

« Néron et Locuste testant un poison sur un esclave », par Jules Vignon, musée départemental Georges-de-La-Tour à Vic-sur-Seille (Moselle).
Ci-dessous : buste de Julia Agrippina, dite Agrippine la Jeune (15-59), mère de Néron. Sculpture en marbre, Museo Archeologico Nazionale, Naples (Italie).

En ce temps-là, les grands meurtriers ne sont pas de sombres anonymes mais de fameux tyrans débauchés et cruels. Toutefois, il est ardu de démêler le vrai du fantasmé. Les luttes de pouvoir, faisant rage à l'époque, jettent un voile de suspicion sur les récits d'orgies sanglantes rapportés par des témoins sous influence. Les atrocités commises par le dément Caligula, le sadique Néron, mais aussi Claude ou Commode, sont sans doute amplement exagérées. Cependant, on ne peut ignorer que la Rome antique, aussi barbare que raffinée, et la concentration des pouvoirs dans les mains d'un seul homme ont donné lieu à tous les excès. Dans ce climat propice aux débordements, tortures et crimes ne semblent plus avoir pour seul but d'éliminer ennemis et rivaux, mais bien d'assouvir un plaisir pervers. Une motivation commune à la majorité des tueurs en série d'hier et d'aujourd'hui.

Profession : empoisonneuse

Dans l'Antiquité (mais pas seulement !), on pratique le crime en série dans les hautes sphères grâce à une méthode d'élimination discrète et sûre : l'empoisonnement. Cette spécialité semble être l'apanage des femmes, bien que de nombreux hommes aient aussi usé du procédé. L'une des plus célèbres spécialistes des cocktails meurtriers est Locuste. À la demande d'Agrippine, mère de Néron, elle concocte une potion qui terrasse l'empereur Claude, puis son fils Britannicus. Néron se retrouve ainsi à la tête de l'influent empire. Sous sa protection, Locuste exercera ses talents encore une quinzaine d'années. Dans les écrits de l'historien Tacite (env. 58-117 ap. J.-C.), on découvre qu'elle disposait de son propre laboratoire sur le mont Palatin (l'une des sept collines de Rome), comptait nombre d'élèves, procédait à des expérimentations sur des animaux et même des esclaves, à en croire le savant Suétone (env. 60-130 ap. J.-C.). Elle teste sur ses cobayes les effets de ses décoctions et de leurs antidotes. On ignore le nombre de ses victimes, éliminées sur commande de l'empereur, mais sa propre mère en fait partie. La chute et le suicide de Néron provoqueront la perte de cette empoisonneuse dont le talent lui avait assuré le plein-emploi de nombreuses années. Elle sera exécutée en janvier 69 ap. J.-C.

LES TUEURS EN (GRANDE) SÉRIE DU MOYEN ÂGE

S'il est un point commun aux serial killers de l'époque médiévale, c'est le nombre effrayant de victimes. Impunité pour les « grands » et inefficacité des forces de l'ordre, en particulier dans les campagnes, furent à la source d'incroyables carnages.

Gilles de Rais, de la Cour au gibet (1404 – 1440)

Une longue série de crimes gratuits a fait de ce Barbe-Bleue du XVe siècle, considéré comme le premier psychopathe de l'Histoire, le pire tueur en série du Moyen Âge. Et le plus fascinant.

Entré tout jeune au service du roi Charles VII, le Vendéen Gilles de Montmorençy-Laval, baron de Rais, épouse sa cousine fortunée Catherine de Thouars le 30 novembre 1420. Il devient l'une des plus grosses fortunes du royaume. Le soldat s'illustre au cours de grandes batailles et devient un proche de Jeanne d'Arc. Nommé maréchal de France à seulement 25 ans, il assiste impuissant à la chute et à la condamnation de son héroïne. Ce drame marquera le point de départ de sa déchéance.

Le maréchal change de visage

De retour sur ses terres, il dépense sans compter, engloutissant notamment 80 000 écus (environ 1,3 million d'euros) dans une reconstitution de la bataille d'Orléans. L'homme se détourne de Dieu. Dans ses châteaux, on raconte qu'il a fait construire des « chambres de volupté » où se déroulent de sanglantes cérémonies sataniques. L'argent manque. Gilles de Rais le dilapide dans d'improbables expériences pour fabriquer cet or qui lui fait défaut.

La curée

Le 2 juillet 1435, Charles VII interdit au seigneur de vendre le reste de ses possessions, mais le roi sera amené à sévir plus radicalement. Le chevalier commet en effet l'irréparable le 15 mai 1440, en pénétrant dans une église en armes le jour de la Pentecôte. Il prétend reprendre la châtellenie de Saint-Étienne-de-Mermorte, qu'il a pourtant légalement vendue à Jean le Ferron. Il est arrêté.

Une condamnation qui fait débat

S'ensuivent des dénonciations, et plus de cent dépositions, dont celles de ses valets Poitou et Henriet, qui provoquent l'effroi général. Messes noires, supplices, viols, sacrifices humains, les témoins racontent avec force détails douteux que le héros de la guerre de Cent Ans torture, décapite, éventre, viole les dépouilles ou embrasse les têtes coupées… Des témoignages sensiblement identiques ont été recueillis contre les Templiers, et l'on peut s'interroger sur la véracité des faits. De plus, si la rumeur fait état de centaines d'ossements découverts dans la cour et les latrines des châteaux du seigneur, aucune preuve matérielle n'est produite au cours des procès (ecclésiastique et civil). On s'en tient aux témoignages, et aux aveux. Car, craignant l'enfer et sans doute sous la torture, Gilles de Rais confesse ses crimes pour obtenir le pardon de l'église qui l'a excommunié. Le tribunal religieux lui attribue 140 meurtres, la justice civile, 200. Le glorieux soldat est condamné à être étranglé (« pendu » à l'époque) puis brûlé, pour « meurtres d'enfants, sodomie, évocations des démons, offenses à la majesté divine et hérésie »*. Il est exécuté le 26 octobre 1440.

** L'ensemble des audiences a été retranscrit sur des manuscrits qui sont conservés aux archives du château de Nantes.*

Les racines de la décadence

À son procès, Gilles de Rais porte un regard étonnamment moderne sur sa déchéance : « La cause en est à la mauvaise direction que j'ai reçue dans ma jeunesse. J'allais, les rênes sur le cou au gré de tous mes désirs […] Ô vous, pères et mères, je vous en prie, instruisez vos enfants dans les bonnes doctrines dès leur enfance et leur jeunesse et menez-les avec soin dans le sentier de la vertu. »

La « comtesse sanglante », riche, influente… et sadique

Les crimes d'Élisabeth (Erzsébet en hongrois) Bathory (1560-1614), aristocrate hongroise de sang royal, ramènent les écrits de Sade au rang de contes pour enfants. Elle aurait torturé et assassiné 650 jeunes filles. Enfermées dans les sombres sous-sols des châteaux de la comtesse, les victimes étaient battues, mordues au cou (Brame Stoker se serait inspiré de l'affaire pour son roman « Dracula »), transpercées dans une cage de fer cloutée, affamées ou engraissées selon leur sort final, voire transformées en saucisses selon l'un des témoins de la seconde enquête ordonnée par le roi ! Comme si cela ne suffisait pas, les amoureux du romantisme le plus noir ont enrichi les détails de l'affaire au fil des siècles. Comme les bains de sang frais qu'aurait pris l'aristocrate pour préserver sa beauté, ou encore les corps suppliciés soi-disant retrouvés dans son château.

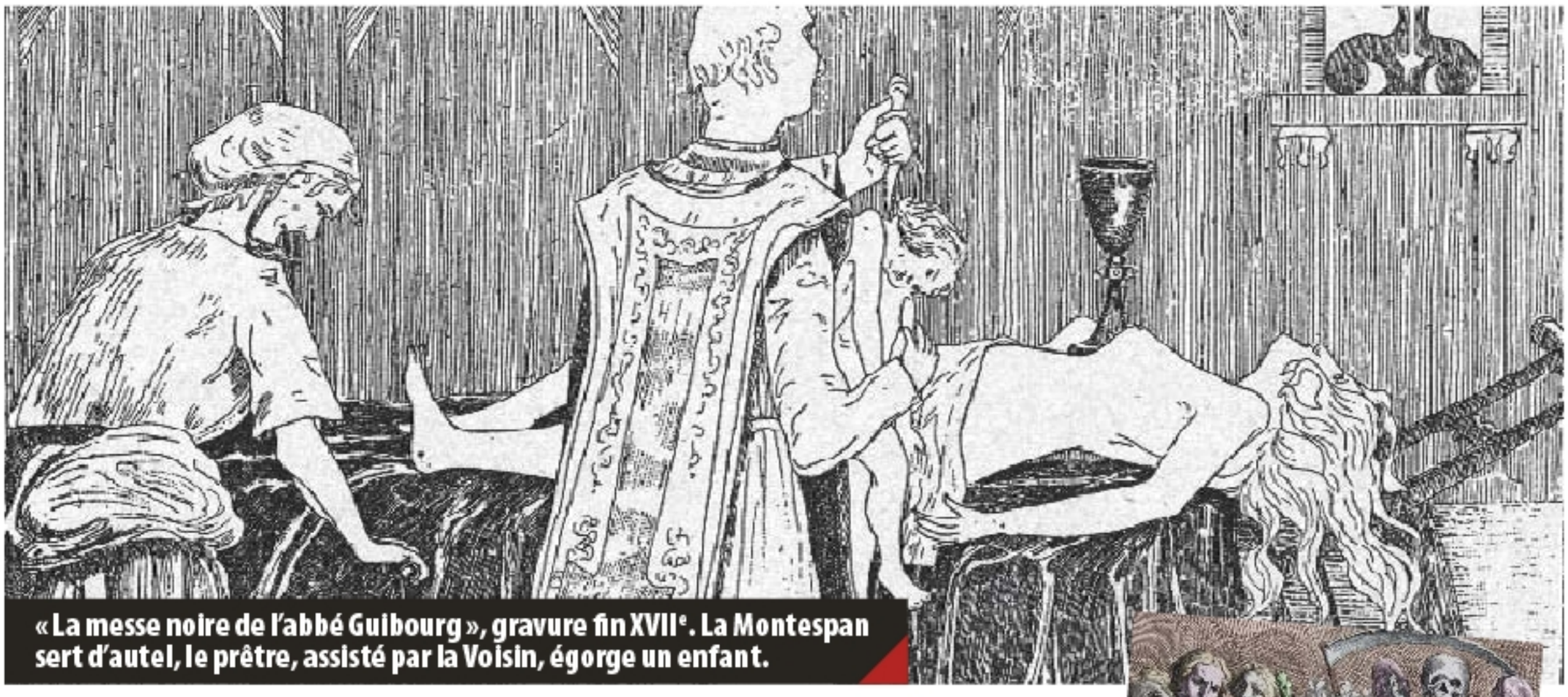
Adepte de Satan

En réalité, le premier récit retraçant l'affaire (« La tragica historia », de Laszlo Turoczi, 1729) dresse un portrait plus nuancé d'Élizabeth. Dépravée oui, elle multipliait amants et maîtresses. Cruelle et sadique, certainement, elle frappait ses servantes jusqu'au sang ou leur infligeait de douloureuses brûlures pour les punir. Adepte des rituels sataniques, probablement. Le fait n'était pas rare à cette époque empreinte de superstition. Criminelle, peut-être. Mais l'ensemble des témoignages recueillis à ce propos l'ont été sous d'effroyables tortures et sont donc sujets à caution.

Une femme à abattre

La comtesse était surtout une notable très pourvue en or et en pouvoir. Ne dit-on pas que sa condamnation débarrassait le roi de Hongrie de l'influence grandissante de la dame sur la région, et d'une énorme dette qu'il avait contractée envers elle ? La fortune convoitée d'Élizabeth et son affranchissement à toute forme de domination masculine en ont peut-être fait une victime de son époque. Celle où une femme libre et ambitieuse était jugée subversive par l'État et hérétique par l'Église. Élisabeth meurt en août 1614 dans son château, où elle vivait recluse (et non emmurée dans une pièce, comme on l'a dit).

Les messes noires, hauts lieux du crime en série



« La messe noire de l'abbé Guibourg », gravure fin XVII[e]. La Montespan sert d'autel, le prêtre, assisté par la Voisin, égorge un enfant.

Très en vogue pendant des siècles, en particulier parmi la gent féminine, le poison n'est pas la seule arme des femmes, qu'elles soient nobles ou roturières… Pour maîtriser le destin, on s'en remet aussi volontiers aux forces occultes. La sorcellerie connaît, à l'époque médiévale, des années fastes. On conclut des pactes, on jette des sorts et on fomente des complots diaboliques au cours de rites érotico-sataniques pour s'octroyer un pouvoir maléfique. Les finalités sont multiples. On implore l'aide du prince de l'enfer pour se débarrasser d'un ennemi, d'une rivale, gagner l'amour d'un homme, s'assurer la réussite.

Scandale à la Cour

Les messes noires n'apparaissent qu'au cours du Moyen Âge et ne sont pas l'apanage des sorcières. Bien plus ancien, le sabbat que celles-ci pratiquent décline des rites de magie ou de sorcellerie, implore d'anciens dieux ou appelle les démons. Les messes noires, elles, ont pour socle des parodies blasphématoires des rituels chrétiens où l'on renie le pouvoir de Dieu. Elles se seraient développées sur l'opposition de certains prêtres à la messe catholique romaine. On y sacrifie volontiers bébés, enfants et jeunes vierges dans des réjouissances qui relèvent du sadisme. Des cérémonies traditionnellement orchestrées par un prêtre défroqué, tel l'abbé Guibourg dans la plus fameuse affaire de messe noire de l'histoire. La marquise Athénaïs de Montespan (née en 1640), maîtresse de Louis XIV, sera éclaboussée au sens propre et figuré par le sang des nouveau-nés qu'elle aurait fait égorger sur son corps dénudé, au cours de trois messes noires menées par l'abbé Guibourg. La belle Athénaïs retrouve temporairement les faveurs du roi après l'une de ces cérémonies occultes, un retour en grâce qui la convainc des bénéfices de ces rites. Doit-on accorder foi à ces faits, révélés par l'abbé Guibourg lors d'aveux chargés de contradictions sur les dates et les circonstances ? Sachant que le visage de la marquise n'est à aucun moment visible ? En tout cas, ni sa participation à ces cérémonies sanglantes, ni sa compromission dans l'Affaire des poisons (un scandale qui confondit de nombreux hauts personnages de la noblesse) n'entraînent la disgrâce de la marquise. Écartée de sa couche par un Louis XIV fort peu enclin à la fidélité, Françoise Athénaïs, marquise de Montespan, quitte volontairement la cour en 1691, et meurt le 26 mai 1707.

Pour sa participation active dans l'Affaire des poisons, Catherine Deshayes, épouse Monvoisin et surnommée La Voisin (1640-1680), sera brûlée en place de Grève. Gravure de Coypel.

Tueur en série ou loup-garou ?

Au Moyen Âge, lycanthropie (autrement dit la mutation de l'homme en loup) et vampirisme sont des croyances très ancrées dans les campagnes. Dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, en France et en Allemagne, cinq assassins sont condamnés en tant que loups-garous*, dont Peter Stumpp, fermier allemand exécuté en 1589 qui a avoué avoir tué et dévoré des victimes pendant vingt-cinq ans.

* *www.tueursenserie.org*

« LA BELLE ÉPOQUE », UN JOLI NOM POUR UNE PÉRIODE TROUBLE

Si elles sont synonymes de progrès – révolution industrielle, instauration d'une République moderne, évolution des libertés –, les années qui précèdent la Première Guerre mondiale ne sont pas une belle époque pour tous.

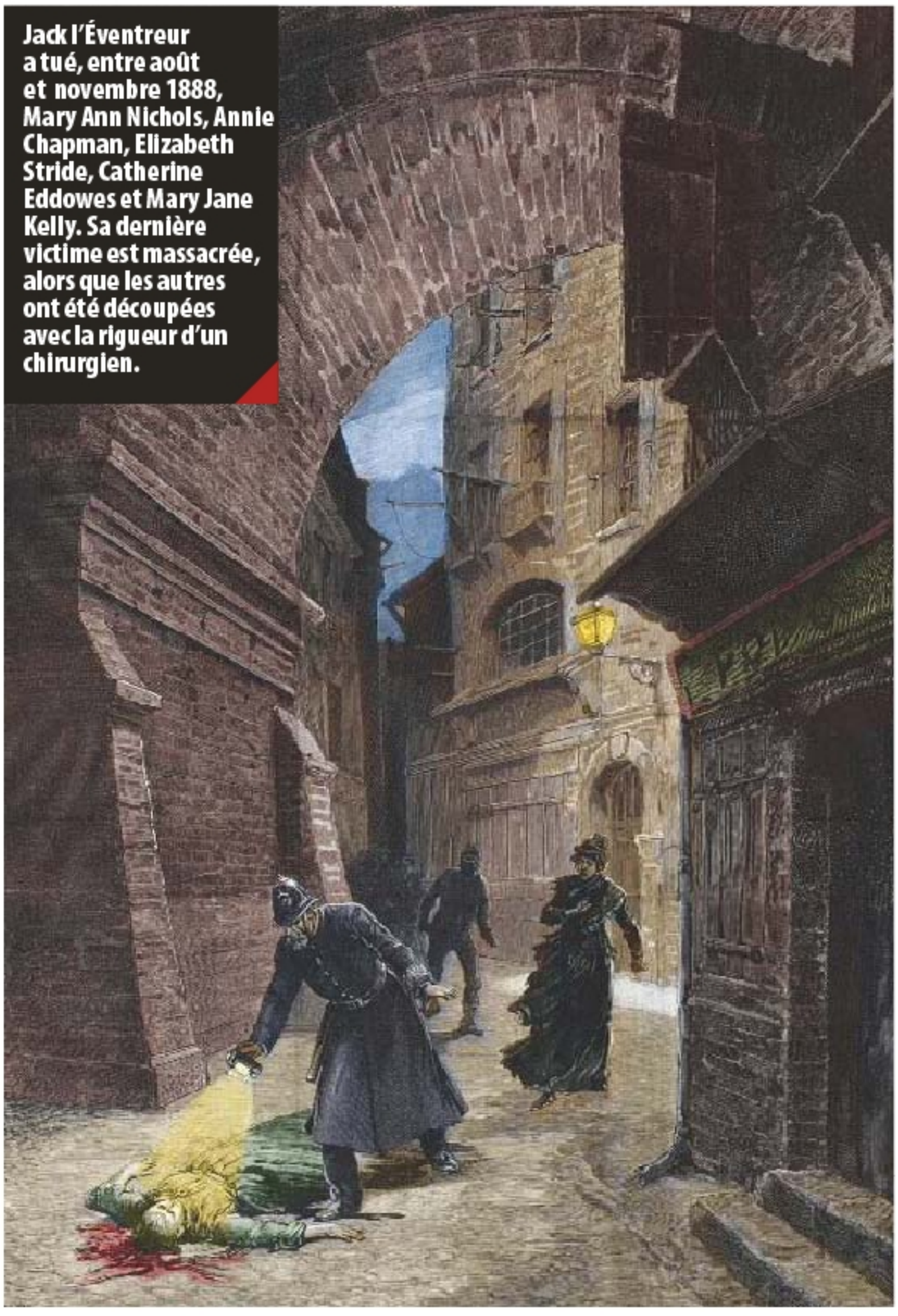
Une nounou étouffante

Une époque agitée. De profonds mouvements politiques agitent la France (le président de la République Sadi Carnot est assassiné par les anarchistes en juin 1894), et les généreuses dorures de l'Art nouveau masquent mal l'extrême indigence de la majeure partie de la population. Une vague de migration de la pauvreté déferle sur les villes. Des vagabonds déracinés partent en quête d'un travail, ou simplement de nourriture. Leur nombre est estimé à près de 400 000 à la fin du XIX[e] siècle*. Marginalisés, ils deviennent les coupables désignés d'une criminalité en forte hausse, ou, en tout cas, de plus en plus affichée, les journaux multipliant leurs unes sur les crimes et leurs auteurs.

C'est dans ce contexte qu'intervient l'affaire Jeanne Weber, du nom de celle qui deviendra la nounou la plus tristement célèbre nounou. Elle est inscrite dans la mémoire collective du quartier de la Goutte-d'Or, à Paris, là où elle a commis ses forfaits. Entre 1905 et 1908, elle aurait étouffé au moins dix enfants, dont les siens. La mortalité infantile élevée en ce début de siècle (150 pour 1 000, contre 5 pour 1 000 aujourd'hui) provoque une bataille d'experts : décès naturels ou meurtres ? Face au doute, Jeanne s'en sort à deux reprises, mais elle est enfin confondue après la mort d'un dernier enfant de 12 ans. « L'ogresse de la Goutte-d'Or » est définitivement écartée de la société en 1908. Devenue folle, elle sera internée et mourra dix ans plus tard.

* *« Les Minorités ethniques en Europe », d'André-Louis Sanguin, éd. L'Harmattan.*

Indétrônable Jack l'Éventreur



Jack l'Éventreur a tué, entre août et novembre 1888, Mary Ann Nichols, Annie Chapman, Elizabeth Stride, Catherine Eddowes et Mary Jane Kelly. Sa dernière victime est massacrée, alors que les autres ont été découpées avec la rigueur d'un chirurgien.

La plupart des tueurs en série ont, outre l'assouvissement de leurs fantasmes, deux grands rêves : ne pas se faire arrêter et accéder à la célébrité. Jack « the Rippeur » a réussi l'un et l'autre. Et dans le domaine de la notoriété, il écrase tous ses rivaux. L'Éventreur occupe la place de numéro un au classement des tueurs en série les plus célèbres depuis… 1888. Comment expliquer un tel succès ? Il ne le doit pas au nombre de ses victimes, somme toute modeste, ni à son mode opératoire, pourtant abject. La raison de sa popularité à travers les siècles tient au mystère qui l'entoure. De même que le plus contemporain « Tueur du zodiaque » (dans les années 60 et 70), qui reste un cas fascinant pour les passionnés, la renommée de l'Éventreur est étroitement liée au fait que son identité soit restée inconnue. Le cadre de ses crimes n'y est pas étranger non plus : les bas-fonds londoniens noyés de brouillard, des rues étroites et malodorantes, des victimes déjà martyres de la pauvreté, une presse qui en a copieusement rajouté dans le morbide… Le criminel est aussi le premier meurtrier à manipuler la police (déjà confrontée aux critiques de la reine Victoria), se gaussant de ses égarements. Avec le concours actif des journalistes. Car il ne fait guère de doute aujourd'hui que deux d'entre eux sont les auteurs de certaines des lettres attribuées au tueur. Enfin, l'affaire a rapidement pris une envergure internationale. Elle n'a depuis jamais cessé d'être d'actualité, obsédant les criminologues. Il ne se passe pas une décennie sans qu'un nouvel expert n'annonce, à grands renforts de preuves réunies dans un ouvrage (toujours lucratif), le nom du coupable des crimes de Whitechapel. Tout le monde y est passé : membre de la royauté, barbier, avocat, médecin, chirurgien, policier, artiste peintre, acteur… La vérité ne sera sans doute jamais connue. Et personne n'y a intérêt. Car le mythe – et toute l'économie qu'il génère (tourisme local, livres, films) – s'effondrerait. Pour une satisfaction somme toute fugace.

La France bat l'Angleterre

Pourtant, à la fin du XIX[e] siècle, c'est bien dans l'Hexagone que se déroule une série de meurtres abominables, largement plus que ceux du fameux tueur anglais. Mais qui se souvient de Martin Dumollard (1810-1862) ? Certes, son patronyme ne favorise pas la notoriété, pourtant ce « tueur de bonnes », maladroit, sévissant dans l'Ain, fait preuve d'une extrême violence. Ses victimes sont assommées, violées puis enterrées vivantes. C'est ce qui le perdra d'ailleurs. Car l'une de ces jeunes filles parviendra à s'extraire de son tombeau boueux et son témoignage, parmi les 71 égrenés au tribunal, conduira le criminel à l'échafaud. La guillotine est dressée à Montluel, village de l'Ain pas très loin de Lyon. Le couperet tombe à 7 heures, le 7 mars.

Joseph Vacher, l'éventreur français

On se souvient peu de Joseph Vacher. Pourtant, la sauvagerie des meurtres de celui qu'on nommera le Tueur de bergers, et leur nombre (plus d'une vingtaine), sont sans commune mesure avec le « modeste » palmarès de Jack l'Éventreur.

Nous sommes le 31 août 1895, à Bénonces, dans l'Ain. Ce jour-là, on retrouve le corps atrocement mutilé de Victor Pontarlier, un berger âgé de 16 ans. Égorgé, le jeune garçon a le ventre ouvert et les viscères arrachés. Cette découverte embarrasse les autorités, car d'autres crimes similaires ont été signalés dans la région… Mais il faudra attendre que le tueur soit arrêté, deux ans plus tard, après une agression manquée, pour connaître toute l'étendue de cette affaire. Ce 4 août 1897, en Ardèche, une femme, Madame Plantier, est agressée au couteau mais son mari intervient, immobilise l'agresseur et le livre aux gendarmes. Il s'agit de Joseph Vacher.

Huit pages : CINQ centimes

Le Petit Parisien

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

DIRECTION : 18, rue d'Enghien, PARIS

LE TUEUR DE BERGERS

Une destinée toute tracée

Transféré à Belley (Ain) pour y être interrogé, l'homme alors âgé de 28 ans se lance dans de longs aveux, avec une grande générosité de détails sordides (certains tueurs réactivent leur plaisir par la narration de leurs crimes). Son premier meurtre remonte à 1894. Joseph Vacher sort alors à peine de l'asile psychiatrique. Il y a été interné après son renvoi de l'armée pour « troubles psychiques caractérisés ». Vacher avait déjà tenté de tuer, avec une arme à feu, une jeune fille qui refusait de l'épouser, et avait même essayé de se suicider dans la foulée. De cet épisode, il gardait un visage déformé et une balle logée dans sa tête qui altérait un peu plus ses facultés intellectuelles. Ce 20 mai 1894, en Isère, il égorge Eugénie Delhomme, 21 ans. Il la viole et mutile le corps. Six mois plus tard jour pour jour, il agresse Louise Marcel, 13 ans, retrouvée éventrée, puis Augustine Mortureux, le 12 mai 1895, à côté de Lyon. Au cours de ces trois ans d'errance, Vacher, qui se déplace beaucoup à travers la France, et principalement en Rhône-Alpes, va vivre de petits boulots et de mendicité. Sur sa route, il laisse des cadavres de jeunes femmes, d'adolescents ou de veuves. Au total, il avoue une vingtaine de meurtres. Son mode opératoire varie peu, mais les mutilations augmentent en intensité. Des crimes souvent perpétrés, explique-t-il au juge qui l'interroge, dans des excès de rage. Le périple sanglant du Tueur de bergers prend fin le 4 août 1897 avec l'intervention de Monsieur Plantier, qui sauve sa femme des griffes de Vacher.

Un procès spectacle

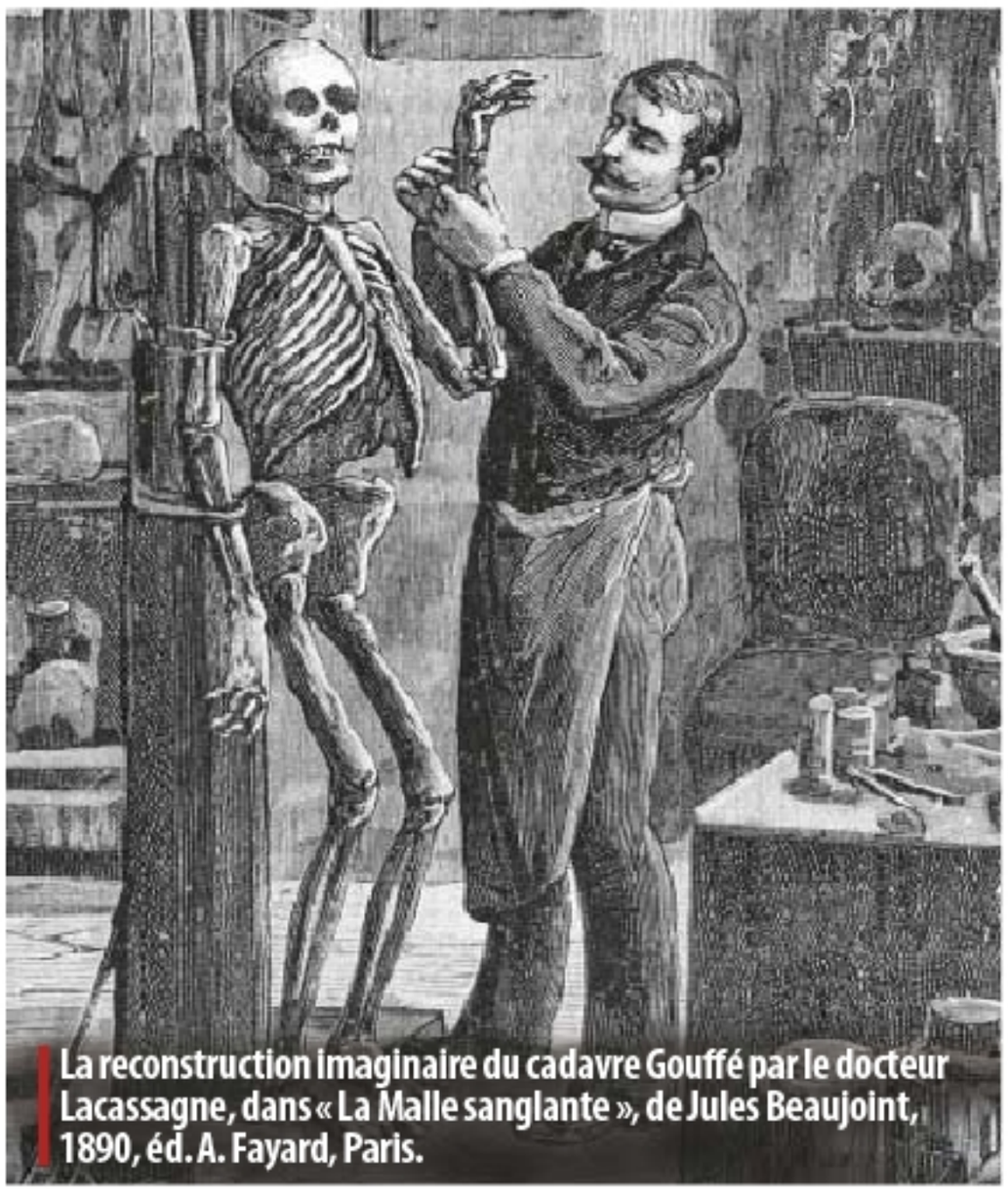
En octobre de l'année suivant son arrestation s'ouvre le procès devant les assises de l'Ain. Ponctuées d'incidents et d'interventions délirantes du tueur – qui sera, fait rarissime, ponctuellement interné au cours du procès –, les audiences alimentent les pages d'une presse fortement représentée. La justice ne perdra pas de temps à prouver sa responsabilité dans les nombreux crimes avoués par Vacher. Reconnu coupable du seul assassinat avec préméditation de Victor Pontarlier, le jeune berger de Bénonces, il est guillotiné le 31 décembre 1898.

LES AVANT-GARDISTES DE LA SCIENCE CRIMINELLE

Traquer les assassins, en particulier les tueurs en série, n'a jamais été mission facile. Deux hommes ont marqué le début du XXe siècle en élaborant de nouveaux outils précurseurs des méthodes actuelles.

Le docteur Lacassagne, le premier « expert »

Jusqu'à ce que le Vatican autorise les autopsies, au XVIe siècle, on ne procédait qu'à de vagues inspections externes des corps des victimes de meurtres. Tout juste écartait-on les chairs des plaies pour observation. C'est à la fin du XVIIIe siècle que la médecine légale et la police scientifique prennent leur essor. François Emmanuel Foderé (1764-1835) en est un précurseur, mais c'est Alexandre Lacassagne (1843-1924) qui lui donne ses lettres de noblesse. Il s'impose comme le fondateur (avec Lombroso) de l'anthropologie criminelle. Son expertise pèsera lourd lors de procès célèbres (comme celui de Caserio, l'assassin du président Sadi Carnot). Ce Gil Grissom (héros de la série « Les Experts ») avant l'heure instaure également une procédure standard pour les analyses post-mortem, et s'intéresse au processus de décomposition du corps et à l'analyse de la scène de crime. Dénonçant les dérives de la thèse du « criminel né », élaborée par l'italien Cesare Lombroso, mais défendant en parallèle des théories tout aussi contestables, Lacassagne met en lumière les facteurs psychosociaux dans l'étiologie de la dérive criminelle.



La reconstruction imaginaire du cadavre Gouffé par le docteur Lacassagne, dans « La Malle sanglante », de Jules Beaujoint, 1890, éd. A. Fayard, Paris.

Émile Fourquet, « profiler » avant l'heure

Facultés de déduction au-dessus de la moyenne ? Deux juges d'instructions se relaieront sur les dossiers concernant Joseph Vacher (voir page précédente) en faisant preuve d'une remarquable inspiration. Mais c'est le travail du second qui restera dans les annales. Dès le début de l'affaire, le juge Émile Fourquet lance un appel aux magistrats locaux leur demandant de signaler les meurtres qui pourraient être analogues. Il consigne ensuite les crimes au mode opératoire similaire. Un procédé assez comparable a celui instauré par le Vicap (Violent Criminal Apprehension Program) du FBI pour appréhender les tueurs en série aux États-Unis dans les années 1970. Le juge élabore des tableaux, étudie les lieux, les spécificités des crimes (description de la victime, blessures infligées) et en tire la conclusion que de nombreux crimes ont un auteur commun…

Le fait divers s'octroie la une

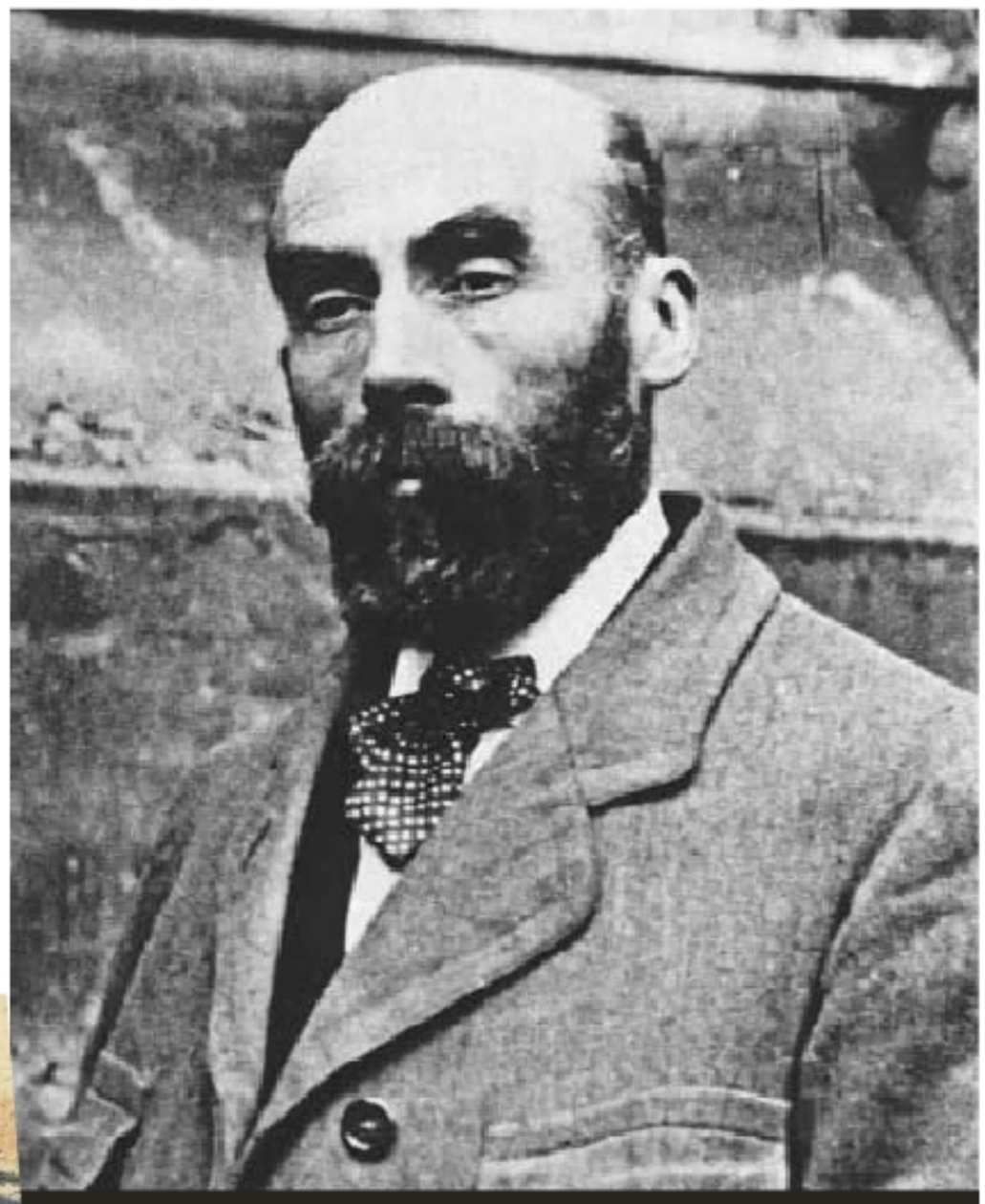
Les premières chroniques de crimes sont très anciennes. Sous le règne de Charlemagne, il est de tradition de rapporter les crimes oralement. Cela pour valoriser l'obéissance et l'ordre en stigmatisant ceux qui le perturbent. Au Moyen Âge, des « feuilles volantes » (journaux édités pour l'occasion) relatent les crimes les plus marquants. Mais c'est à l'aube du XXe siècle que la presse du fait divers « moderne » prend son envol. Si d'aucuns accusent les journaux actuels d'obscénité dans le traitement des affaires criminelles, que dire de la Belle Époque ! Tout y est décrit dans le moindre détail sur un mode narratif qui plonge le lecteur au cœur du drame. On épouvante un public qui en redemande. Les récits sont accompagnés des photos des cadavres et d'illustrations hyper réalistes du déroulement du meurtre. Cette presse acquiert ses lettres de noblesse lorsque Gaston Gallimard et les frères Kessel créent « Détective », en 1928. Ce magazine se vend toujours aujourd'hui à 300 000 exemplaires chaque semaine.

LES GUERRES, THÉÂTRES D'OPÉRATION POUR LES MEURTRIERS

Ils sont nombreux à avoir sévi pendant et entre les deux conflits mondiaux. À la fois opportunistes et démoniaques, les tueurs de la première moitié du XXe siècle ne manquent pas d'imagination. Retour sur trois affaires célèbres, en France et en Allemagne.

Les mortelles petites annonces de Landru

Par appât du gain, ce petit escroc passe de l'arnaque sans envergure au meurtre. Et pas dans la demi-mesure. Henri-Désiré Landru, né le 12 avril 1869, est inculpé de onze crimes, commis en moins de quatre ans. Sa carrière de tueur en série démarre en février 1915. L'époque est alors idéale pour le mode opératoire qu'il va choisir. Se faisant passer pour un homme à la recherche d'une épouse, le « Barbe-bleue de Gambais » passe des petites annonces, repère les bonnes proies – des veuves de guerre ou des célibataires aisées – puis les séduit par une cour habile. Sous de faux noms, il leur offre le mariage mais les assassine avant les noces. Il s'approprie les biens financiers, mobiliers et immobiliers de chacune de ses victimes avec des documents contrefaits. 223 femmes auraient succombé à ses charmes malgré un physique ingrat, et 11 au moins seront tuées, tandis que leurs mains, têtes et pieds sont confiés au four de la cuisinière pour déjouer l'identification… L'appareil fera, tout comme son propriétaire, l'objet d'un culte pervers. Elle est adjugée à 4 200 francs de l'époque (3 500 euros) lors d'une vente aux enchères ! Condamné à mort, Landru sera guillotiné le 25 février 1922.



Landru est arrêté le 11 avril 1918 dans son appartement parisien. Il est père de 4 enfants.

Au procès du tueur, on croise Raimu, l'écrivain Henri Béraud, Mistinguett ou encore Colette, qui chronique la première audience pour le quotidien « Le Matin ». Sa conclusion ? « Je crois que nous ne comprendrons jamais rien à Landru. »

De bons partis pour les groupies

Outre d'innombrables fan-clubs et collectionneurs de « souvenirs », les tueurs en série ont presque tous leurs « killer's groupies ». Des femmes sous le charme des plus terribles criminels, au point de les demander en mariage, voire de concevoir un enfant. Comme Carol Ann Boone, indifférente à l'atavisme, qui aura une petite fille avec Ted Bundy (30 meurtres) qu'elle n'a connu qu'en prison. La dernière conquête de Landru, avant qu'il ne soit arrêté, s'est suicidée cinquante ans après son exécution. Dans sa chambre, on retrouvera une photo de sa mère et une autre de Landru ! La tombe d'Ed Gein, le criminel nécrophile qui a inspiré les personnages des films « Psychose » et « Massacre à la tronçonneuse », puis le fameux Hannibal Lecter du « Silence des agneaux », a été fleurie et garnie de lettres d'admiration pendant des années. Guy Georges (7 meurtres et 10 agressions) a reçu plusieurs propositions de mariage, Patrice Allègre (5 viols et 6 meurtres) entretient une relation étroite avec l'une de ses anciennes amies qui veut l'épouser. Francis Heaulme a longtemps été soutenu, financièrement au moins, par une milliardaire, Jean Eland.

Le Boucher de Hanovre est finalement arrêté, car on a retrouvé de nombreux ossements de ses victimes. Malgré l'étonnante créativité des tueurs en série (ils découpent, brûlent, enterrent, dissolvent, mangent eux-mêmes ou alimentent des porcs, à l'instar du Canadien Robert Pickton), il se font souvent piéger car ils ne peuvent se débarrasser totalement des corps.

Fritz Haarmann, un boucher très spécialisé

C'est au lendemain de la Grande Guerre, dans une Allemagne exsangue, que se déroule cette affaire qui a glacé le sang des habitants d'un quartier de Hanovre. Fritz Haarmann est un homosexuel notoire menant une vie dissolue, connu pour de petits trafics, protégé par la police car il est également un indic. Ses voisins tolèrent les nombreuses allées et venues de jeunes hommes chez lui parce que « l'oncle Fritz », comme on l'appelle, offre pour un prix dérisoire viande et charcuterie. Les familiers réalisent toutefois que ses fréquentations montent un escalier qu'elles redescendent rarement… L'homme est arrêté en 1922, après que l'on eut dragué la rivière et découvert des centaines d'ossements humains. D'une intelligence à la limite de la débilité, Haarmann est toutefois déclaré responsable. Il ne sait plus combien de victimes il a fait, « quelque part entre 50 et 70 », estime-t-il. Déclaré coupable pour « seulement » 24 meurtres, Fritz est guillotiné le 15 avril 1925 dans la cour de la prison de Hanovre. Son mode opératoire est cruel et rodé. Il étrangle en mordant la gorge de ses victimes (on l'accuse de vampirisme) puis il les achève et découpe les corps avant de s'en débarrasser. C'est ce dernier point qui donnera à l'affaire un énorme retentissement. Le tueur aurait transformé ses victimes en steaks et autres pâtés, et alimenté le quartier avec ses préparations. Haarmann était négociant de vêtements et de viandes au marché noir. Il est prouvé que les premières marchandises provenaient de ses victimes ; on en déduisit que les secondes aussi ! Si les autorités ont vite jeté le voile sur ces rumeurs, et on les comprend, cela n'a pas empêché les habitants de la ville d'être nauséeux pendant quelques mois…

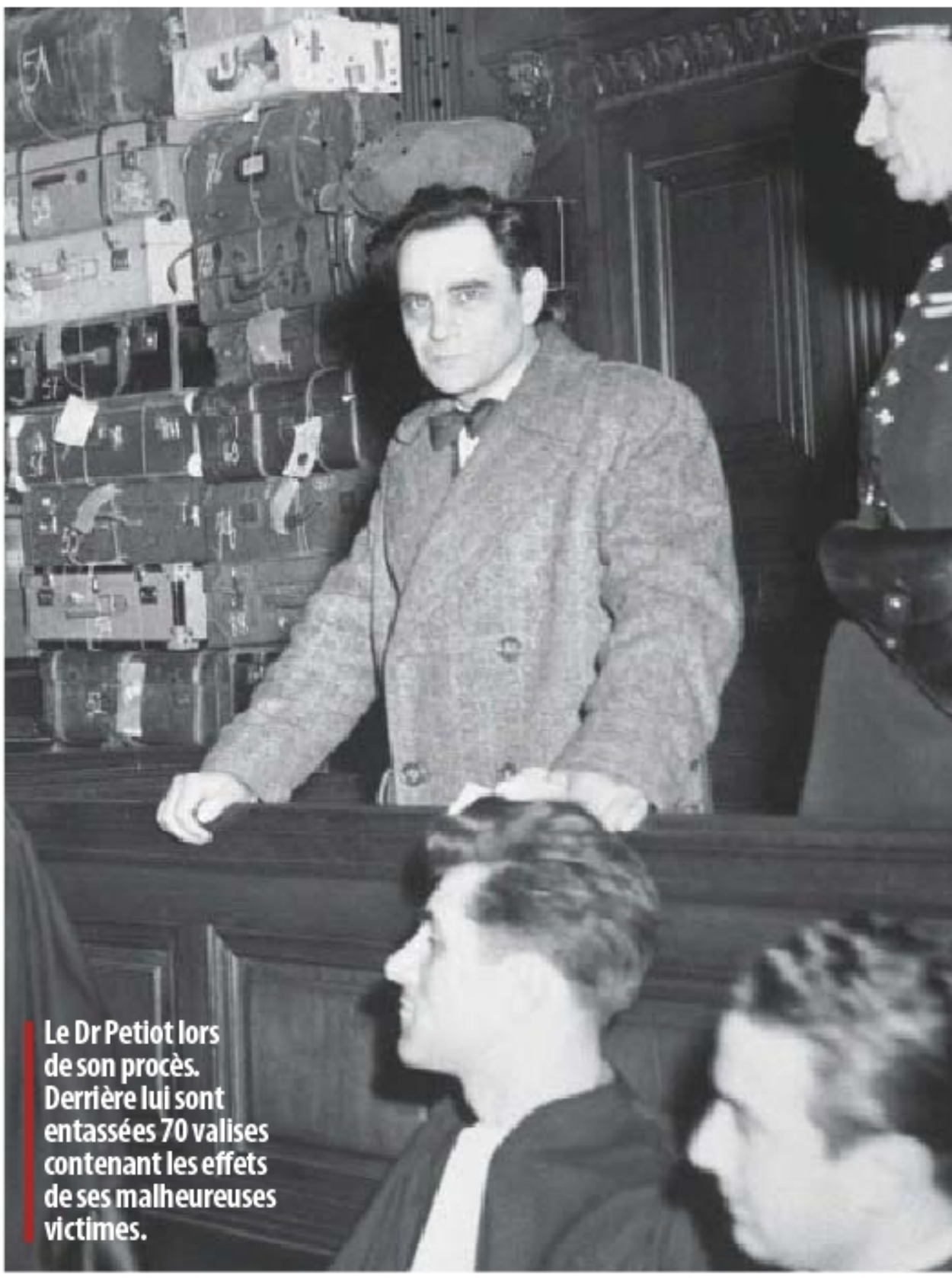
Croque-mitaine

En Allemagne, on a longtemps chanté aux enfants turbulents cette petite comptine :
« Attends, ton jour viendra
Herr Haarmann va t'attraper
Avec sa hache il te découpera
Et fera de toi du petit salé ».

Marcel Petiot, Docteur sadique et Mister profit

Lors de la Seconde Guerre mondiale, c'est un autre tueur qui profitera d'autres proies faciles, les Juifs, enfin les plus aisés d'entre eux. Car le docteur Petiot veut avant tout gagner de l'argent. Cherchant à fuir la France, 27 personnes au moins cèdent à la proposition du médecin, qu'ils rétribuent à prix d'or – signant parfois même une procuration sur leur fortune –, pour un départ vers l'Amérique du Sud. En réalité, leur sauveteur les empoisonne, les découpe et les brûle dans le fourneau de l'arrière-salle de son cabinet. Mais les fumées malodorantes finissent par incommoder le quartier. La police est prévenue et l'arrête en mars 1944. Petiot, arrogant et fier, revendiquera 63 meurtres, ajoutant qu'ils s'agissaient de collaborateurs du régime nazi et qu'il était en réalité un activiste de la Résistance… Avec ce mensonge, il est d'abord relâché à la Libération, mais il est vite démasqué et retourne derrière les barreaux. Accusé de 27 assassinats, il est condamné à mort en avril 1946. Le couperet de la guillotine tombe à l'aube du 25 mai 1946. Au pied de l'échafaud, alors qu'on lui demande s'il a une dernière déclaration, le tueur murmure, énigmatique : « Je suis un voyageur qui emporte ses bagages. » Un autre mystère demeure : estimé à plusieurs millions de nos euros actuels, l'argent a disparu.

Lors d'une reconstitution sur les lieux du crime, Petiot explique la façon dont il élimine ses victimes dans son fourneau, avec un détachement qui glace le sang.



Le Dr Petiot lors de son procès. Derrière lui sont entassées 70 valises contenant les effets de ses malheureuses victimes.

Le triste sort d'Eugène Weidmann

Ce 17 juin 1939, la foule se presse vers l'échafaud dressé devant la prison de Versailles. On se bouscule pour apercevoir le condamné, Eugène Weidmann, auteur de 6 meurtres. Le « Tueur au regard de velours » va avoir la tête tranchée. Mais l'affaire tarde…
Le couperet tombe avec une heure de retard et un soleil qui pointe. La clarté inédite qui enrobe la scène permet aux photographes, et à un caméraman installé dans un appartement alentour, d'offrir au public des images de l'exécution d'une netteté inégalée. Elles secouent les consciences jusqu'au plus haut niveau de l'État. Le 24 juin, le président du Conseil, Édouard Daladier, abolit les exécutions publiques. Avec la mort du tueur en série s'éteint l'affaire singulière d'un homme qui a séduit jusqu'à son avocate, reçoit fleurs et cadeaux en prison, malgré les meurtres qu'il a commis. Grand, élégant et charmeur, Eugène Weidmann n'en est pas moins un criminel sadique. Deux ans plus tôt, il a profité de l'Exposition universelle pour kidnapper plusieurs personnes. Il ne s'encombre pas d'otages et achève brutalement ses victimes avant de les dépouiller. Le profit est dérisoire, mais la sanction capitale.

ANNÉES 70, LES TUEURS S'INVITENT À DOMICILE

Jusqu'au milieu du XXe siècle, la plupart des tueurs en série écument les quartiers mal famés, sillonnent les nationales ou patrouillent sur les autoroutes en quête de proies. Si certains continuent avec ce mode opératoire, d'autres décident de traquer leurs victimes jusque dans leur foyer. Deux affaires emblématiques, en France et en Amérique, illustrent ce fait nouveau, qui plonge la population dans la terreur.

Les serial killers, lorsqu'ils ne sont pas exécutés, font rarement de vieux os en prison. Albert deSalvo est tué de 16 coups de couteau.

Albert DeSalvo, le bon père de famille

L'Étrangleur de Boston, alias Albert DeSalvo (1931-1973), a sévi deux ans seulement, mais aurait à son actif treize victimes. Le tueur a déjà passé onze mois en prison pour agressions sexuelles. Il franchit un cap à la sortie. Prétextant une urgence, ce manutentionnaire en plomberie s'introduit chez des femmes seules, les viole et les étrangle. Le profil disparate des victimes et un mode opératoire fluctuant évoquent la possibilité de plusieurs tueurs. De récentes analyses effectuées sur des prélèvements de sa dernière victime confortent cette théorie. Aucune des deux traces ADN découvertes ne lui appartient. DeSalvo a pourtant avoué les treize meurtres et n'en dira jamais plus, puisqu'il a été assassiné en prison le 25 novembre 1973. Pour l'anecdote, on raconte que, dans sa cellule, il fredonnait souvent une version revisitée du succès de Franck Sinatra : « Strangler in the night ».

Un tueur en série, c'est quoi au fait ?

Selon la définition américaine, il a tué au moins trois personnes à des intervalles différents et sans mobile apparent. Il s'oppose au tueur de masse, qui a tué au moins quatre personnes en un temps bref (le Français Richard Durn, en 2002), ou au tueur à la chaîne (spree killer), qui tue plusieurs personnes dans des lieux différents mais en un cours laps de temps (le Norvégien Anders Behring Breivik, en 2011 ; ou le Français Éric Borel, en 1995).

Marcel Barbeault, le « tueur de l'ombre »

Quand il apparaît dans le box des accusés, cet ouvrier né en 1941, marié et père de deux enfants, clame son innocence. Les preuves contre celui que l'on surnomme aussi « Le Passager de la pluie » ne laissent pourtant guère place au doute. On a retrouvé dans sa cave une collection d'objets provenant de domiciles de crimes et, après son arrestation le 14 décembre 1976, la police met la main sur une carabine 22 long rifle, l'une des armes utilisée, et un imperméable mentionné par des témoins. Il est également identifié par une rescapée. Dans un premier temps, Barbeault se postait près du domicile de ses victimes, ciblait et tirait. Gagnant en assurance, il s'introduit dans les maisons et s'attaque à des femmes qu'il assomme et tue d'une balle dans la tempe. Un jeune couple qui flirtait dans une voiture s'ajoutera à la liste des crimes. S'il laisse souvent ses victimes à demi-nues, le tueur ne commet aucun viol. Sa motivation restera à jamais un mystère, pour la police, pour sa femme et même pour lui, semble-t-il. Barbeault est condamné à la réclusion criminelle à perpétuité le 10 juin 1981 pour deux meurtres (condamnation confirmée en cassation en 1983). C'est aujourd'hui l'un des plus anciens détenus de France. Il a toujours nié les faits.

ANNÉES 80, L'AMÉRIQUE SE RÉVEILLE

La prise de conscience du fléau que constituent les tueurs en série semble tardive… C'est aux États-Unis qu'elle débute, alors ébranlés par plusieurs affaires sanglantes. Quantico deviendra dès lors le centre névralgique de la lutte contre ces criminels. Et les mesures prises par le FBI seront adoptées dans d'autres pays.

« Le Silence des agneaux », « Psychose », « Dexter ».

Dès les années 70, l'agent de formation du FBI, Robert Ressler (décédé en mai dernier), se met à étudier et à rencontrer de nombreux tueurs en série. Avec l'agent John Douglas, il parvient à convaincre sa hiérarchie d'ouvrir un département spécial. En 1984, le National Center for the Analysis of Violent Crim, (NCAVC) est créé. Il s'agit au départ d'un laborieux recensement informatisé des affaires de crimes sériels signalés sur le territoire américain, sous le nom de Vicap (Violent Criminal Apprehension Program). Le département s'est depuis enrichi de plusieurs unités spécialisées, toutes destinées à traquer les serial killers grâce à une expertise pointue, dont le fameux profiling. Plusieurs pays, dont le Canada et la France, ont créé des systèmes sur le modèle du programme américain.

Un filon pour le cinéma

Sur les écrans aussi les tueurs en série deviennent des vedettes au cours des années 80. Et les stars se bousculent pour interpréter ces tueurs sanguinaires. Ce qui n'est en fait pas si nouveau. Antony Hopkins n'est pas le premier à avoir endossé la peau d'un serial killer dans « Le Silence des agneaux ». Le personnage inquiétant de « M le Maudit » (1931) est inspiré de Peter Kurten, un tueur allemand. En 1962, Charles Denner interprète le sinistre Landru. Tony Curtis se glisse dans la peau de « L'Étrangleur de Boston », Albert DeSalvo, six ans plus tard. En 1976, Michel Galabru campe un terrifiant Joseph Vacher dans « Le juge et l'assassin ». Michel Serrault enfilera les vêtements du Dr Petiot en 1990. En 2003, Charlize Theron se métamorphose en la tueuse Aileen Wuornos dans l'excellent « Monster ». Julie Delpy, dans un film qu'elle réalise également, sera une émouvante Elisabeth Bathory, dans « La Comtesse » en 2010.
« Psychose » (1960), « Massacre à la tronçonneuse » (1974), « Copycat » (1995) avec Sigourney Weaver, « L'Échange », (2008) de et avec Clint Eastwood, « Zodiac » (2007) ont tous été en partie fondés sur des faits réels. Sans oublier Jack l'Éventreur. Des dizaines de films de plus ou moins bonne facture retracent sa sanglante équipée. Avec des têtes d'affiche pour les rôles ! Dont Johnny Depp dans « From Hell » (2001), Klaus Kinski dans « Jack l'Éventreur » (1976), Malcom McDowell dans « C'était demain » (1979), James Mason dans « Meurtre par décret » (1978)… La télé n'est pas en reste, avec la multiplication de séries. « Les Experts » (première diffusion en 2001 sur TF1) ont été précédés par « Profiler » (1997), au succès mitigé. Suivent « La Fureur dans le sang » (2003 sur Canal +), « Esprits Criminels » (2006), « Dexter » (2007), « Millenium » (2010). La France tente de s'emparer du phénomène avec « Crimes en série » (1998), « RIS Police scientifique » (2006), « Section de recherches » (2006) ou « Profilage » (2009), avec plus ou moins de succès.

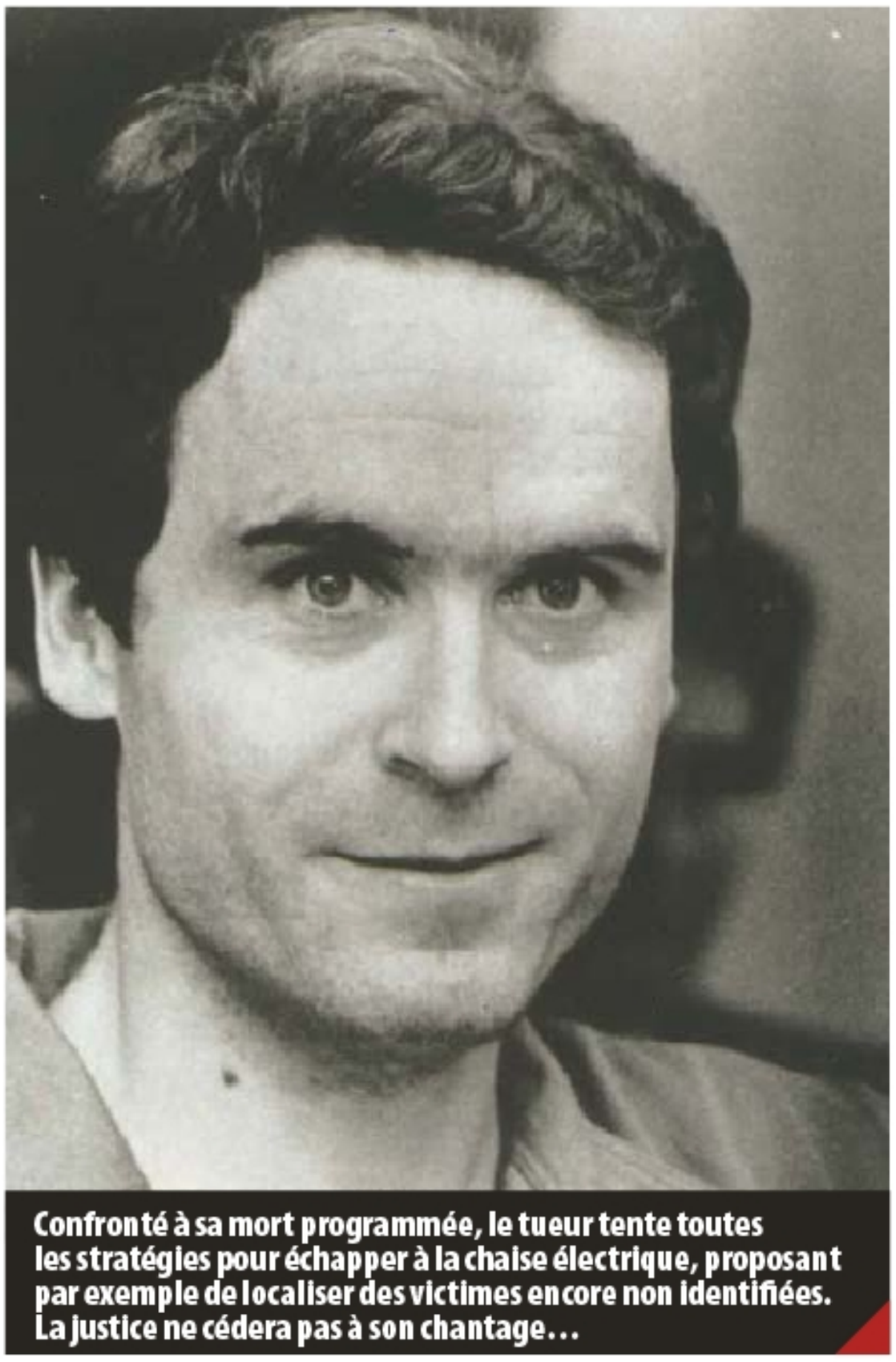
Le profiler, héros de fiction

Il n'y a aucune corrélation entre le rôle des spécialistes en profilage de nos séries favorites et la réalité. Les services de police dans leur ensemble disent aujourd'hui que les progrès de la police scientifique sont plus déterminants que les expertises des profilers. En résumé, les experts l'emportent largement sur les esprits criminels.

Ted Bundy, le « Lady killer »

Ce psychopathe est à l'origine du stéréotype du tueur en série supérieurement intelligent, glacialement sadique et capable de déjouer tous les pièges policiers… Voici son histoire.

Séduisant, ambitieux, Bundy adulte n'a rien à voir avec Ted enfant. Ce dernier était chétif, timide et solitaire. Né le 24 novembre 1946, Ted développe très jeune un sentiment de dégoût face à la modeste situation de sa famille. Il rêve de luxe et de parents cultivés, et se met à voler, habitude qui perdurera. Les études le transforment. Plus sûr de lui, c'est un grand jeune homme au sourire craquant qui retient l'attention de Stéphanie Brooks, jeune étudiante issue d'une famille aisée. Immature et mythomane, il ne l'éblouira pas longtemps. La rupture marque un tournant décisif dans le comportement de Ted. Le jeune homme cumule les échecs et ne se distingue que par ses performances au ski.



Confronté à sa mort programmée, le tueur tente toutes les stratégies pour échapper à la chaise électrique, proposant par exemple de localiser des victimes encore non identifiées. La justice ne cédera pas à son chantage…

Au moins 36 meurtres

De 1974 à 1978, Ted Bundy, en parallèle d'une vie apparemment normale – sa compagne officielle témoignera tout de même d'habitudes étranges –, mène une tout autre carrière. Il kidnappe, viole et tue de belles étudiantes aux cheveux longs, dont le physique rappelle celui de Stéphanie Brooks. Carol DaRonch, enlevée en novembre 1974, parviendra à s'échapper. Son témoignage sera accablant lors du procès, quatre ans plus tard. Entre-temps, Bundy fait un carnage dans une résidence étudiante en Floride, la nuit du 14 janvier 1978. Deux jeunes filles sont massacrées, trois autres garderont de graves séquelles. Trois semaines plus tard, il viole et tue Kimberly Leach, 12 ans, avant d'être arrêté.

Un procès spectaculaire

Ultime provocation, Ted Bundy décidera de se défendre lui-même. Devant un jury et un public sidéré, il tente de démonter les preuves avec un aplomb incroyable. Imagine-t-on Guy Georges se prêtant au même exercice ? Mais les témoignages des rescapées et la trace d'une morsure expertisée comme étant celle de sa mâchoire l'envoient sur la chaise électrique. Le juge déclare : « C'est une tragédie pour cette cour d'assister à un tel gâchis. Vous êtes un jeune homme brillant, vous auriez pu faire un bon avocat et j'aurais eu plaisir à vous voir exercer dans ce tribunal devant moi. Mais vous avez choisi un autre chemin, mon vieux. Prenez soin de vous […]. » Bundy est exécuté le 24 janvier 1989, à 43 ans, après avoir épuisé tous les recours. Il laisse l'image d'un tueur d'un sadisme insoutenable (les détails de ses meurtres provoqueront des malaises dans l'assistance au cours de ses procès), doté des traits du gendre idéal… On le pense responsable de bien plus que les 36 meurtres qu'il a finalement avoués. Son profil ADN a été inclus dans le fichier national afin d'élucider d'éventuels autres crimes qu'il aurait commis avant 1974.

Un mode opératoire judicieux

Pour attirer ses futures victimes, Ted a longtemps usé du même stratagème : se plâtrer un bras puis demander de l'aide pour les attirer dans sa voiture. Le tueur du « Silence des agneaux », alias Buffalo Bill, est une savante combinaison de Ted Bundy (pour le bras dans le plâtre), de Gary Heidnick (qui gardait jusqu'à cinq femmes dans son sous-sol équipé d'une fosse de 4 mètres de profondeur) et d'Ed Gein (pour les vêtements et multiples objets fabriqués avec la peau de ses victimes).

INTERVIEW

« LA POLICE OBTIENT DE BONS RÉSULTATS MAIS ÇA NE SUFFIT PAS »

Aucun pays au monde n'échappe aux tueurs en série… Stéphane Bourgoin, spécialiste mondial de ces grands criminels et libraire[1], nous en apporte la preuve avec « 999 ans de serial killers »[2], son dernier ouvrage. Un incroyable répertoire de tueurs des quatre coins du globe. Les forces de police ont-elles les moyens de résister ?

Le nombre de tueurs en série progresse-t-il ?

Stéphane Bourgoin : Avant 1980, il n'y avait aucune statistique sur les agissements de ces criminels. Les médias ne s'y intéressaient pas non plus. Il est donc difficile d'avoir des points de comparaison. Mais pour la seule France, depuis 1999, 130 tueurs en série ont été identifiés, arrêtés et mis en examen ou jugés. Ça donne une idée du nombre de tueurs dans la nature…

Les États-Unis ont un programme élaboré. Qu'en est-il en France ?

Sachez qu'il n'y a, aux États-Unis, ni loi ni mention particulière dans l'équivalent du Code pénal à propos des serial killers, sauf au Texas. Idem en France. Il n'existe pas de catégorie « tueurs en série ». Ils sont classifiés comme des criminels ordinaires, et ils n'en sont pas ! En revanche, la police dispose aujourd'hui d'outils performants : le Fichier national d'empreintes génétiques (Fnaeg) et le Fichier judiciaire automatisé des auteurs d'infractions sexuelles (Fijais). Depuis 2003, la police judiciaire dispose aussi du Système d'analyse des liens de la violence associée aux crimes (Salvac), l'équivalent du Vicap mis en place aux États-Unis dans les années 80. La gendarmerie française a développé une unité spécialisée depuis 2009, le département des sciences du comportement (DSC). Douze analystes comportementaux y gèrent 70 affaires par an. La police obtient de bons résultats, mais cela ne suffit pas.

Quels seraient les points à développer ?

La coopération européenne et internationale. Grâce aux accords de Schengen, il y a déjà de nombreux systèmes d'échanges d'information – qui ont d'ailleurs facilité l'arrestation de Michel Fourniret –, mais cela reste insuffisant. Il faut savoir que 40 % des tueurs en série européens ont tué au moins dans un autre pays. La coopération doit être totale et efficace. Autre point à développer : spécialiser les équipes et les processus d'enquête. Un tueur en série peut agir à deux ou trois ans d'intervalle. C'est très long pour une enquête classique. On doit aussi veiller à bien conserver les scellés. Là, on a un vrai problème. Savez-vous que, dans l'affaire Patrick Dills, des scellés ont été détruits ou égarés, comme la pierre qui a servi à tuer les enfants ? C'est inadmissible.

Stéphane Bourgoin (à droite) a interrogé les tueurs en série les plus dangereux au monde, comme Edmund Kemper, Jeffrey Dahmer, Gérard Schaeffer ou encore Henry Lee Lucas. Ici, il rencontre Donald Harvey, auteur d'au moins 57 assassinats.

La justice est-elle à la hauteur des enjeux ?

C'est tout le problème, et cela renvoie au fait que ces criminels ne font pas l'objet d'une classification particulière. Dans l'affaire des disparus de Mourmelon (affaire Pierre Chanal) par exemple, l'association dont je suis l'un des membres fondateurs, Victimes en série[3], a obtenu une condamnation de l'État pour faute lourde. Il y a eu des dysfonctionnements d'un bout à l'autre de cette affaire, ce qui a considérablement ajouté à la détresse des familles.

Les progrès de la police scientifique semblent rapides. Que peut-on en attendre à l'avenir ?

Les analyses ADN sont si performantes qu'on pourrait quasiment élaborer le portrait-robot d'un tueur à partir d'un seul prélèvement sur une scène de crime. Mais les pouvoirs publics sont frileux en raison des problèmes d'éthique que ces analyses peuvent poser. Car on identifie tout, la race ou encore les maladies… Personnellement, j'y suis favorable, je considère que ce serait un atout majeur pour accélérer l'identification (et l'arrestation) des tueurs en série.

(1) Au troisième œil, Paris IXe (www.au-troisieme-œil.com)
(2) Éditions Ring, 22 €. (3) www.premiumwanadoo.com/vies

Sarah Bernhardt

la divine scandaleuse

« Voix d'or » selon Hugo, « amoureuse éphémère » selon ses amants, « monstre sacré » selon Cocteau… Les qualificatifs ne manquent pas pour évoquer le destin furieusement moderne et atypique de cette femme hors norme. Par Morgane Leclercq

Lundi 26 mars 1923. Le réveil est brutal. La France est en deuil. Un symbole vient de rendre l'âme. Sarah Bernhardt, 79 ans, s'est éteinte dans les bras de son fils Maurice. La septuagénaire a vécu, jusqu'au bout, à un rythme effréné en suivant sa célèbre devise : « Quand même ! » Amputée d'une jambe depuis 1915, un brin plus fatiguée, elle continue néanmoins de jouer dans un film. Plus de 300 visiteurs, amis proches et moins proches se rendent au chevet de la défunte, dans son hôtel particulier du boulevard Pereire dans le XVII[e] arrondissement, à Paris. Deux jours plus tard, des milliers d'anonymes accompagnent jusqu'à sa dernière demeure celle qui repose dans un cercueil de bois de rose. Le cortège s'avance au milieu d'immenses gerbes de fleurs. La foule s'amasse, pleure et sort les mouchoirs pour saluer une dernière fois celle que l'on surnommait « La Divine ». Ses frasques ne rythmeront plus la vie mondaine parisienne et sa voix cristalline ne se fera plus entendre. Véritable ambassadrice de la langue de Molière, mais aussi de Racine, d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, d'Edmond Rostand, elle a déclamé leurs plus célèbres vers dans le monde entier. Elle était la Parisienne, la star, l'actrice par excellence. À maintes reprises, elle a exprimé le souhait d'être enterrée à Belle-Île, sur les falaises au bord de l'océan, mais elle sera finalement inhumée au cimetière du Père-Lachaise, dernière scène de bien des artistes. Sa vie reste un grand mystère aux yeux de ses admirateurs comme de ➤

Henriette Rosine Bernard, dite Sarah Bernhardt (1844-1923), dans le rôle de « La Dame aux Camélias », d'Alexandre Dumas fils.

Ce portrait de Sarah Bernhardt, réalisé par Félix Nadar en 1864, a contribué à forger son aura.

« C'est en se dépensant soi-même que l'on devient riche. »
Sarah Bernhardt

► ses détracteurs. Jouant sur les quiproquos et les rumeurs, Sarah n'a eu de cesse de mettre sa vie en scène. Mythomane par jeu et par envie, elle est un tourbillon permanent. Sagan place ces mots dans la bouche de la comédienne (dans la biographie « Le Rire incassable », éd. Robert Laffont, 1987) : « Je suis une femme de théâtre [...] ainsi faite que la vérité pour moi réside dans le vraisemblable et, en certains cas, dans le véritable. »

Une enfance déjà chahutée

La petite enfance de Sarah se passe loin du tumulte de la ville et loin de sa mère, Julie von Hardt. Lâchement abandonnée par l'homme qui la convainc de s'installer à Paris, Julie comprend vite que le métier de lingère est trop peu rentable. Les salons galants ne manquent pas. Elle décide alors d'ajouter son nom à la longue liste des courtisanes mondaines et mise sur son allure ; une vie inconciliable avec un enfant en bas âge dont le père, un notable du Havre, est retourné dans sa famille après une parenthèse charnelle. Sarah est donc envoyée dans le Finistère, en pleine campagne. Entourée de vaches, nourrie au lait, parlant seulement le breton, la petite passe une enfance paisible. Mais, cinq ans plus tard, la nourrice part vivre à Paris : elle ne peut plus s'occuper de Sarah. Sa mère l'envoie prestement dans un pensionnat. Elle y découvre la vie en société et les rivalités entre filles. Déjà son caractère tumultueux se révèle. Bagarreuse et hargneuse, elle ne s'en laisse pas conter. Et lorsqu'elle joue sa toute première pièce pour l'archevêque de Paris, dans laquelle elle interprète l'ange Raphaël, son interprétation fait sourire ses camarades. À 15 ans, c'est la libération : Sarah

Sarah Bernhardt en costume de Cordélia, dans « Le Roi Lear » de Shakespeare, joué au théâtre de l'Odéon le 6 avril 1868. Photographie d'André Disderi (1819-1889), 1868. Paris, musée d'Orsay.

retrouve enfin le cocon familial. Elle déchante vite. L'appartement du boulevard Haussmann est cossu. Elle y a sa propre chambre mais sa mère reste fidèle à elle-même : une courtisane centrée sur ses affaires. Sarah découvre ses sœurs. L'une d'elles, Jeanne, a la préférence de la mère ; au grand dam de Sarah qui lui voue une haine féroce. Deux hommes sont aussi très présents, le duc de Morny – demi-frère de Napoléon III – qui jouera un grand rôle dans sa vie, et M. de Lancray, le favori de sa tante Rosine, un homme à la triste mine. La tempête couve. Elle ne supporte pas cette ambiance faite d'apparats permanents, de fanfreluches et de meubles en bois de pitchpin. Sagan l'évoque ainsi : « J'avais je ne sais quelle violence dans le sang qui transformait mes désirs en obligation, mes regrets en désespoir et mes soucis en cataclysme. J'étais une furie de la nature. » Heureusement pour sa destinée, deux femmes bienveillantes veillent au grain. La première, M^lle^ de Brabender, est embauchée par la mère pour parfaire l'éducation de la jeune femme. La seconde, M^me^ Girard, veuve, est la voisine du dessus que Sarah surnomme affectueusement « mon petit dame ». L'une veut son bien et sa réussite, l'autre son bonheur. Elles canalisent l'énergie extravagante de l'adolescente qui laisse présager de la personnalité de feu qui couve en elle.

Le temps des cocottes

Les courtisanes étaient familièrement appelées « cocottes ». Pour un homme riche et mondain, il était de bon ton d'avoir « sa » cocotte qui paradait à son bras. Pour ladite cocotte, c'est un moyen de fréquenter du beau monde et de gagner en indépendance financière. Sarah elle-même, à ses débuts, sera une cocotte.

Le Conservatoire plutôt que le couvent

Très vite se pose l'épineuse question de l'avenir de Sarah. Sa mère ne sait pas vraiment quoi faire de cette fille au physique atypique. Loin de correspondre ➤

Buste en marbre polychrome de Sarah Bernhardt par Jean-Léon Gérôme (1824-1904). Paris, musée d'Orsay.

► aux standards de l'époque avec sa taille trop fine – à cette époque, une femme belle est bien en chair –, sa chevelure de lionne et son teint extrêmement pâle, Sarah a conscience de détonner au sein de l'entourage familial. Elle est incapable de s'imaginer en épouse-garde-malade d'un vieillard dans l'attente de son héritage comme le font bon nombre des jeunes femmes de son âge. Que faire alors ? Sa mère organise une réunion placée sous l'égide du duc de Morny pour lui demander conseil. Lui, l'homme mondain par excellence, saura. Par pure provocation ou par vrai mysticisme, Sarah déclare qu'elle veut suivre la voie religieuse. Il ne peut y avoir pire insulte pour sa tante Rosine et sa mère Julie qui ne jurent que par l'ascension sociale, les hommes et l'argent. Face à ce tempérament survolté, Morny a eu une intuition : le Conservatoire. La mère ne contredit pas.

Dès le lendemain, Sarah fonce à la Comédie-Française. Elle y découvre « Britannicus » de Racine. Et là, dans l'ombre de la scène, en regardant les acteurs engoncés dans leurs costumes, Sarah voit son destin, implacable, posé devant elle. Oui, elle sera actrice. Il ne saurait en être autrement. Elle écrit dans ses mémoires : « Quand le rideau se leva, je crus que j'allais m'évanouir. C'était en effet le rideau de ma vie qui se levait. » L'adolescente se fixe pour premier objectif d'intégrer le Conservatoire. Elle répète inlassablement avec M^lle^ de Brabender la prononciation ouverte des « o » et la vibration des « r ». Elle s'essaie aussi à la lecture des classiques. Mais rien ne vient détrôner son amour pour les « Fables » de La Fontaine. Le jour de l'audition arrive. Sarah est entourée de ses deux anges gardiennes. Au moment de s'inscrire, on lui demande ce qu'elle compte jouer et qui sera son partenaire pour sa scène. Sarah a totalement occulté ce détail. Elle refuse de jouer avec quelqu'un qu'elle ne connaît pas. Elle annonce qu'elle récitera la fable des « Deux Pigeons ». L'homme sourit de ce choix ridicule. Et pourtant… Une lecture plus tard, le timbre de sa voix fait mouche : Sarah est prise ! Elle entre le 4 septembre 1859 au Conservatoire qu'elle quitte trois ans plus tard, un second prix de comédie en poche. Son orgueil en prend un coup, mais l'impétueuse s'accroche. Avec le soutien de Camille Doucet, directeur général de l'administration des théâtres, Sarah est aussitôt engagée à la Comédie-Française. Elle a 18 ans. Son destin est en route… Mais l'aventure est décevante : les lois de l'institution ne s'adaptent guère à son caractère. Sarah n'est définitivement pas faite pour faire partie du troupeau. Elle se fâche avec la plus ancienne sociétaire, haïe mais crainte de tous. Elle ira jusqu'à la gifler. Le directeur ne peut pas faire

Son Maurice adoré

Sarah Bernhardt accouche de son unique enfant, Maurice, en 1864. S'il la surnomme « petite mère oiseau » – elle s'envolait plus que de coutume du nid –, il connaît tout de même une enfance dorée, digne d'un prince. Rien n'est trop beau pour son petit génie ! Il ne travaillera jamais, s'endettera au jeu jusqu'au cou et pourtant, jusqu'à sa mort, Sarah essuiera ses dettes sans rien dire.

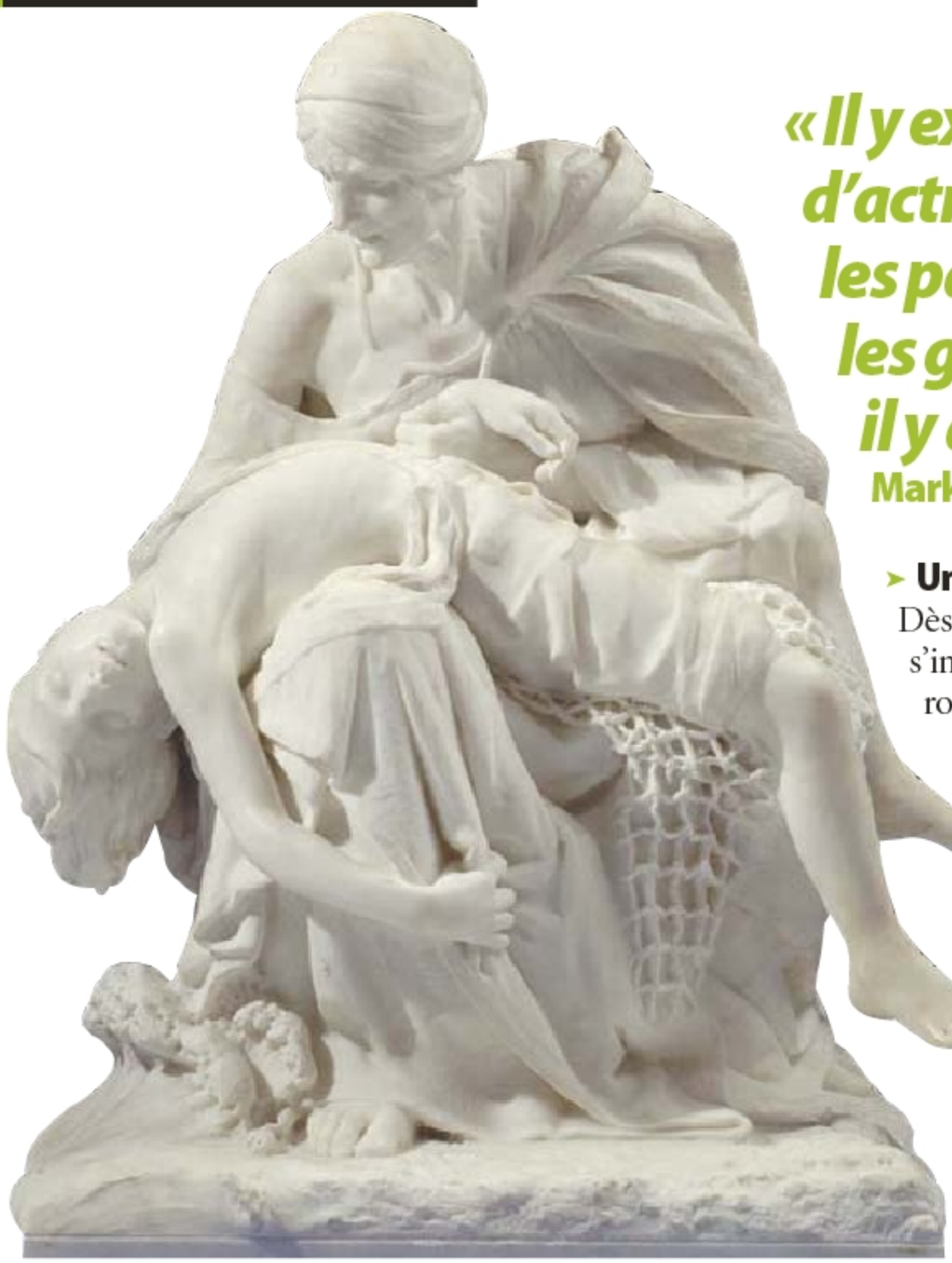
l'impasse. L'actrice se sent de toute façon oppressée d'être soumise à la concurrence et aux ordres. Un jour, à un directeur qui souhaite garder un bel éclairage de Lune seulement pour l'actrice principale (qui n'était donc pas Sarah), elle a d'ailleurs cette phrase : « Pardon, mais vous n'avez pas le droit de m'enlever ma Lune. Je ne jouerai que si j'ai ma Lune. »

Reine du chaos et du triomphe

Pleine d'orgueil, elle ne regrette à aucun moment ce départ tonitruant de la Maison de Molière. C'est au cours de cette période qu'elle devient une cocotte. Il faut savoir que les comédiennes payaient leurs robes et leurs coiffures elles-mêmes. Les contrats avec les théâtres étaient très durs. Elles devaient être disponibles en permanence, connaître tous les rôles… Bref, des esclaves en toilette fine ! Sarah entend dire que l'Odéon cherche des comédiens. Elle rencontre son directeur, Félix Duquesnel, qui la décrira ainsi : « Elle n'était pas jolie, elle était pire. » Si sa vie nocturne commence à faire parler d'elle dans le sérail du Paris festif, son premier succès théâtral n'arrive qu'en 1869, à la fin de l'Empire, avec « Le Passant » de François Coppée. Sarah y interprète un troubadour. La pièce est jouée plus de 100 fois. Durant cette période, La Divine s'éprend de Charles Haas, un très célèbre mondain. Hélas, comme tout noctambule, il ne s'attache guère aux fleurs qu'il butine. Mais il reste dans le cercle amical. Car c'est l'une des particularités de la belle : elle est toujours restée en bons termes avec ses anciens amants. En 1870, la Commune ensanglante Paris. Amoureuse de sa patrie, elle transforme l'Odéon en dispensaire. Cette souffrance et le chaos qui règnent dans la capitale la marqueront toute sa vie. En 1871, les théâtres retrouvent leur vocation première : celle de divertir. Félix souhaite jouer « Ruy Blas », de Victor Hugo, à l'Odéon. Le célèbre auteur est d'accord pour une rencontre dans sa demeure de la place des Vosges. Sarah est courroucée de devoir se déplacer ! Heureusement pour l'Histoire – et les spectateurs –, elle accepte de s'y rendre. La première a lieu le 16 janvier 1872. La comédienne devient, ce soir-là, la reine du public. Elle subjugue avec sa voix pure et ses grands gestes. Tout en elle respire le tragique et incarne à merveille le destin malheureux de la reine d'Espagne, héroïne du romantisme noir. Fort de ce succès, elle rompt son contrat avec l'Odéon et revient triomphante à la Comédie-Française qui la rappelle. ➤

« Elle n'était pas jolie, elle était pire. » **Félix Duquesnel**

Excellant dans la tragédie, l'actrice a été immortalisée par bien des photographies. Ici, incarnant le personnage principal d'« Izeyl », un drame d'Armand Sylvestre et Eugène Morand, ou celui de « L'Aiglon » (à droite) dans la pièce d'Edmond Rostand.



« Après la tempête », une sculpture réalisée vers 1876 par l'actrice elle-même qui vénérait tous les arts, au-delà du seul théâtre.

« Il y existe cinq types d'actrices : les mauvaises, les passables, les bonnes, les grandes et puis… il y a Sarah Bernhardt. »

Mark Twain

Un théâtre pour royaume

Dès son retour à la Maison de Molière, elle s'impose dans les grands rôles du répertoire romantique et classique. Elle entame aussi une liaison tapageuse avec son partenaire Mounet-Sully, grande vedette de l'époque, un peu benêt mais au si beau physique. Si Sarah s'impose définitivement dans « Hernani » en 1877, elle incarne en 1874 le personnage tragique absolu, Phèdre, qu'elle joue pendant plus de 40 ans aux quatre coins de la planète. Quelques pièces plus tard, au succès parfois mitigé, et après des tensions avec le directeur, Sarah décide cependant de claquer la porte de l'institution. Elle doit payer une forte somme pour « rupture de contrat ». Qu'importe ! La liberté n'a pas de prix. Fidèle à sa devise, elle décide de monter son propre théâtre : le théâtre Sarah-Bernhard qu'elle financera grâce à l'argent rapporté des tournées. Car la comédienne a rencontré Edward Jareth, son premier impresario, qui l'embarque pour les États-Unis. Elle retourne outre-Atlantique 17 fois et sillonne le pays dans un train devenu célèbre, extravagant par son luxe avec sa literie et ses 52 malles. Là-bas elle n'interprète que des pièces où elle meurt à la fin, empoisonnée ou poignardée. Femme de défi, elle joue devant des cow-boys et ne récite ses vers qu'en français. Eux qui n'en comprennent pas un mot sont en adoration ! Le charme opère au-delà des mots. « Reine de l'attitude, princesse des gestes », dira Edmond Rostand. Elle se rend également en Amérique du Sud, en Australie et en Russie, où le tsar aurait eu cette phrase : « Non,

C'est de la bouche du peintre Georges Clairin (ci-contre) que Sarah Bernhardt apprendra l'entrée en guerre de la France en 1914, dans sa propriété de Belle-Île.

Belle-Île, trente ans d'amour

Sarah Bernhardt découvre cette île du Morbihan sauvage et isolée, grâce à son amant, ami et confident, le peintre Georges Clairin. Elle y retournera 27 fois. Elle achète le fort de la pointe des Poulains et y aménage trois demeures. Chaque été, elle y convie son cercle d'intimes. Elle y mène une vie à l'opposé de celle qu'elle vit à Paris. Les habitants de l'île la surnomment « La bonne dame de Penhoët ».

Madame, c'est à moi de m'incliner. » Sarah est en pleine gloire. Elle rencontre un dieu grec, Jacques Damala. Il a 10 ans de moins qu'elle et elle en tombe éperdument amoureuse. Elle décide qu'il sera son partenaire de scène. Elle est moquée par le Tout-Paris, qui ne comprend pas cette passion pour ce gigolo qui joue fort mal. Elle finit même par l'épouser ! Opiomane, il se fiche comme d'une guigne de Sarah. Elle restera pourtant son épouse jusqu'à ce qu'il décède d'une overdose. Elle rencontre alors le dramaturge Victorien Sardou et monte deux de ses pièces, « Fédora », et « Théodora » ; deux réussites. Toujours en quête de coup d'éclat, elle reprend « Lorenzaccio » d'Alfred de Musset, pour la première fois interprété par une femme. En 1900, un autre immense succès l'attend, « L'Aiglon » d'Edmond Rostand. Là encore, elle incarne un jeune homme dans un costume blanc d'officier resté fameux. Elle fascine. Dans son théâtre, elle s'entoure de Lucien Guitry (père de Sacha) et du comédien Édouard de Max. Ils font les quatre cents coups.

Vitrail représentant Sarah Bernhardt en troubadour, provenant de son hôtel particulier du boulevard Pereire. Musée de la Citadelle Vauban.

L'amour jusqu'au dernier souffle

À plus de 60 ans, elle fait les gros titres des gazettes en s'entichant d'un jeunot, mi-aventurier mi-acteur : Lou Tellegen. À Mirabeau, qui lui demande à quel âge elle pense renoncer à l'amour, elle répond : « J'aimerais jusqu'à mon dernier souffle. Je vivrai comme j'ai toujours vécu. » Elle se fiche du qu'en-dira-t-on. L'histoire dure quatre ans.

Lors de l'entrée en guerre, en 1914, la tragédienne est à Belle-Île. Elle apprend la terrible nouvelle de la bouche du peintre Georges Clairin. Elle ne reverra Paris qu'à l'issue du conflit. Malgré son amputation de la jambe en 1915, conséquence de graves douleurs au genou droit, Sarah décide de se rendre au front. Elle fait partie du théâtre aux armées. Elle a beau avoir 70 ans, sa venue galvanise les troupes. En 1917, elle part même faire une dernière tournée aux États-Unis, pour inciter le pays à participer à l'effort de guerre. Elle rentre adulée et triomphante. Son engagement pour la patrie n'a pas de limite. Peu importe sa jambe en moins, la chaise à porteurs et la fatigue !

La guerre est finie à présent. Les années défilent. En 1923, quasi octogénaire, elle accepte par amitié pour Sacha Guitry de tourner dans le film « La Voyante ». Jusqu'au bout, épuisée par une insuffisance rénale, elle tente de faire bonne figure. La Faucheuse l'emporte sept jours après le début du tournage…

Le 29 mars 1923, les funérailles de l'actrice sont dignes d'un chef d'État. Plusieurs milliers de personnes accompagnent le convoi, ici entre la place de la Madeleine et celle de la Concorde à Paris.

QUIZ

Par Victor de Coster

Les citations célèbres

Être ou ne pas être : telle est la question

Qui a la même vision du monde à 20 ans qu'à 50 a perdu 30 ans de sa vie

La femme a le droit de monter à l'échafaud, elle doit avoir également le droit de monter à la tribune

Il faut rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu

Votre temps est limité, ne le gâchez pas en menant une existence qui n'est pas la vôtre

Si voter changeait quelque chose, il y a longtemps que ça serait interdit

Soldats, je suis content de vous !

Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine

Tout vient à point à qui sait attendre

On dit que le temps change les choses, mais en fait le temps ne fait que passer et nous devons changer les choses nous-mêmes

Le bonheur, c'est de continuer à désirer ce que l'on possède

Je pense donc je suis

La garde meurt mais ne se rend pas !

Qui m'aime me suive

Je connais mes limites. C'est pourquoi je vais au-delà

On ne naît pas femme, on le devient

Paris vaut bien une messe

L'éternité c'est long, surtout vers la fin

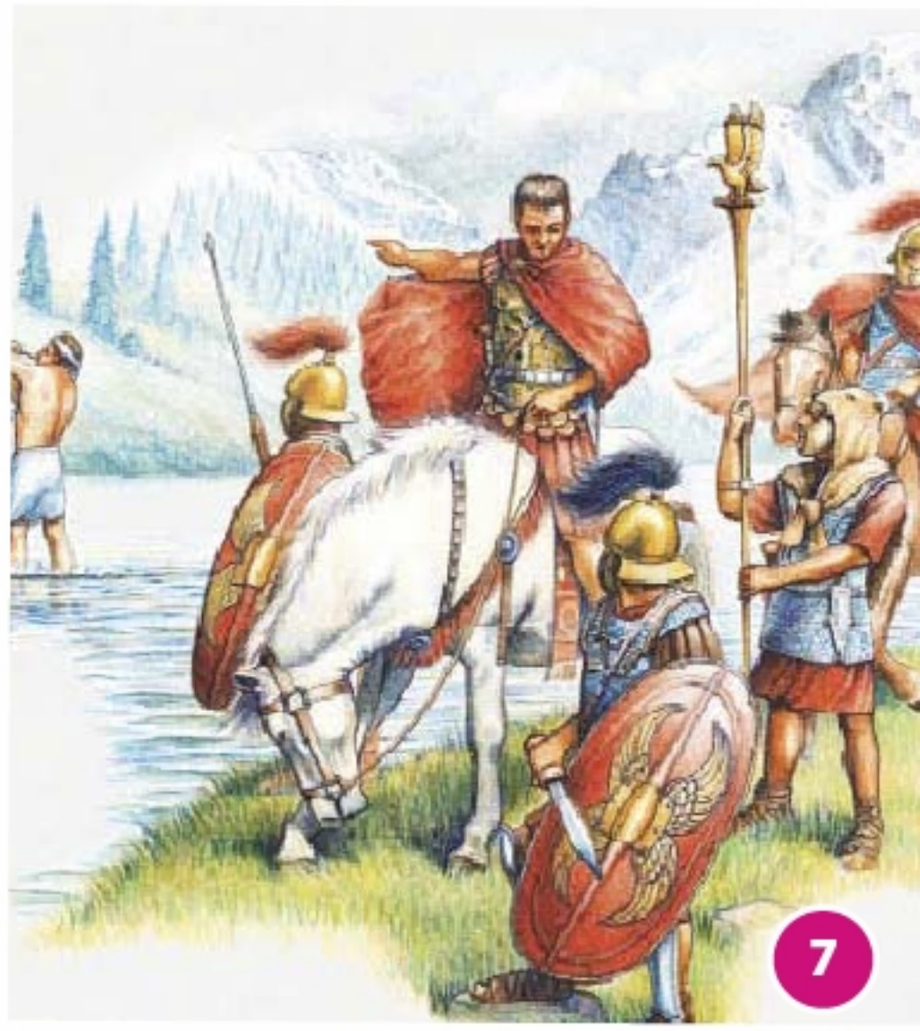
Ich bin ein Berliner

Entrez hardiment parmi les Anglais !

Ce qui compte ce n'est pas le vote, c'est comment on compte les votes

1

2


7

1. De qui vient l'expression « Qui m'aime me suive » ?
A. Philippe VI
B. Louis XIV
C. Charles X

2. Le 21 juillet 1969, Neil Armstrong pose le pied sur la Lune et dit : « C'est un petit pas pour l'homme, mais un bond de géant pour l'humanité. » Combien de Terriens le suivent en direct à la télévision ?
A. 50 millions
B. 450 millions
C. 1,3 milliard

3. Qui a dit : « Tuez-les, mais tuez-les tous pour qu'il n'en reste pas un pour me le reprocher » ?
A. Philippe V
B. Louis IX
C. Charles IX

4. À qui s'adressait l'exhortation « Debout les morts ! » de l'adjudant Péricard ?
A. Aux poilus
B. Aux sans-culottes
C. Aux combattants de la Seconde Guerre mondiale

5. Laquelle de ces citations est de Charles de Montesquieu ?
A. « Il faut avoir beaucoup étudié pour savoir peu. »
B. « Je suis homme avant d'être Français. »
C. « Les lois inutiles affaiblissent les lois nécessaires. »

6. À quelle occasion Charles de Gaulle a-t-il déclaré : « Je vous ai compris » ?
A. Lors du discours d'Alger
B. Lors du discours de Londres
C. Lors du discours d'Oran

7. Qui a dit : « Il faut rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » ?
A. Jules César
B. Jésus Christ
C. La vierge Marie

8. De quel empereur romain provient le proverbe « L'argent n'a pas d'odeur » ?
A. Vespasien
B. Titus
C. Néron

9. Où Cambronne dément-il avoir crié : « La garde meurt mais ne se rend pas » ?
A. Bar-sur-Aube
B. Waterloo
C. Nantes

10. On attribue à Marie-Antoinette : « S'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent… »
A. …leurs enfants. »
B. …de la brioche. »
C. …leur poing. »

11. Nietzsche a dit : « L'homme de l'avenir est celui qui… »
A. … aura la mémoire la plus longue. »
B. …aidera son voisin. »
C. …nous tuera. »

12. Qui s'est exclamé : « Je me réveille tous les matins sachant que j'ai gagné un jour de plus. Je vis comme un mort en sursis » ?
A. Napoléon Bonaparte
B. Che Guevara
C. Malcolm X. ➤

12

Les citations célèbres

16

13

22

13. Qui est l'auteur de « Placez votre main sur un poêle une minute et ça vous semble durer une heure. Asseyez-vous auprès d'une jolie fille une heure et ça vous semble durer une minute. C'est ça, la relativité » ?

A. Albert Einstein
B. Voltaire
C. Émile Zola

14. Où Nicolas Changarnier a dit : « Soldats, ils sont 6 000, vous êtes 300. La partie est donc égale. Regardez-les en face et tirez juste » ?

A. À Oran
B. À Alger
C. À Constantine

15. Qui a écrit : « On ne naît pas femme, on le devient » ?

A. Simone de Beauvoir
B. Olympe de Gouges
C. Marie Curie

16. Qui a proclamé : « Je connais mes limites. C'est pourquoi je vais au-delà » ?

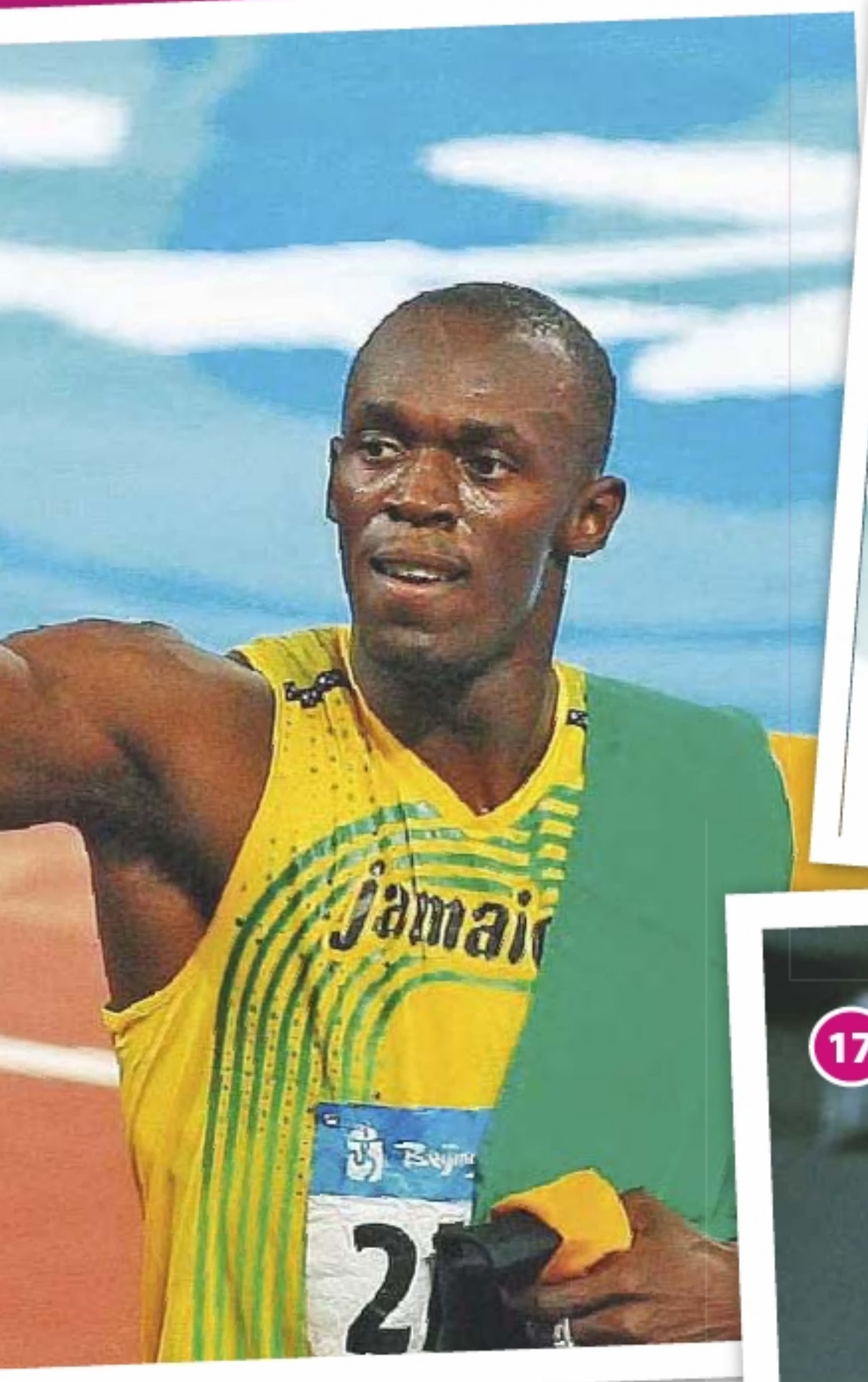
A. Amy Whinehouse
B. France Gall
C. Serge Gainsbourg

17. Lorsqu'on lui a demandé son secret de longévité, Winston Churchill a répondu :

A. « No sport »
B. « Sex, drugs and rock and roll »
C. « Peace and love »

18. Georges Clemenceau a prononcé :

A. « Il n'y a point de place faible, là où il y a des gens de cœur. »
B. « La guerre est une chose trop grave pour la confier à des militaires. »
C. « Se soumettre ou se démettre. »



19. **Avant d'être guillotiné, Bailly s'est écrié :**
A. « Je tremble, mais c'est de froid. »
B. « Vous ne pouvez pas me couper la tête, je ne l'ai jamais eue sur les épaules. »
C. « Me tuer sera le début de vos soucis. »

20. **Quand Baudin a-t-il dit : « Vous allez voir comment on meurt pour 25 francs » ?**
A. Lors du coup d'État de Napoléon III
B. Lors de la tentative de coup d'État du général Mallet
C. Lors de la grande famine qui touche la France en 1693

21. **Qui a proclamé le 25 juillet 1593 : « Paris vaut bien une messe » ?**
A. Étienne Arago
B. Jules Ferry
C. Henri IV

22. **Quel sportif a dit : « Je peux accepter l'échec, tout le monde peut échouer, mais je n'accepterai jamais de ne pas avoir essayé » ?**
A. Pelé
B. Michael Jordan
C. Usain Bolt

23. **Qui a dit : « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine » ?**
A. Danton
B. Robespierre
C. Marat

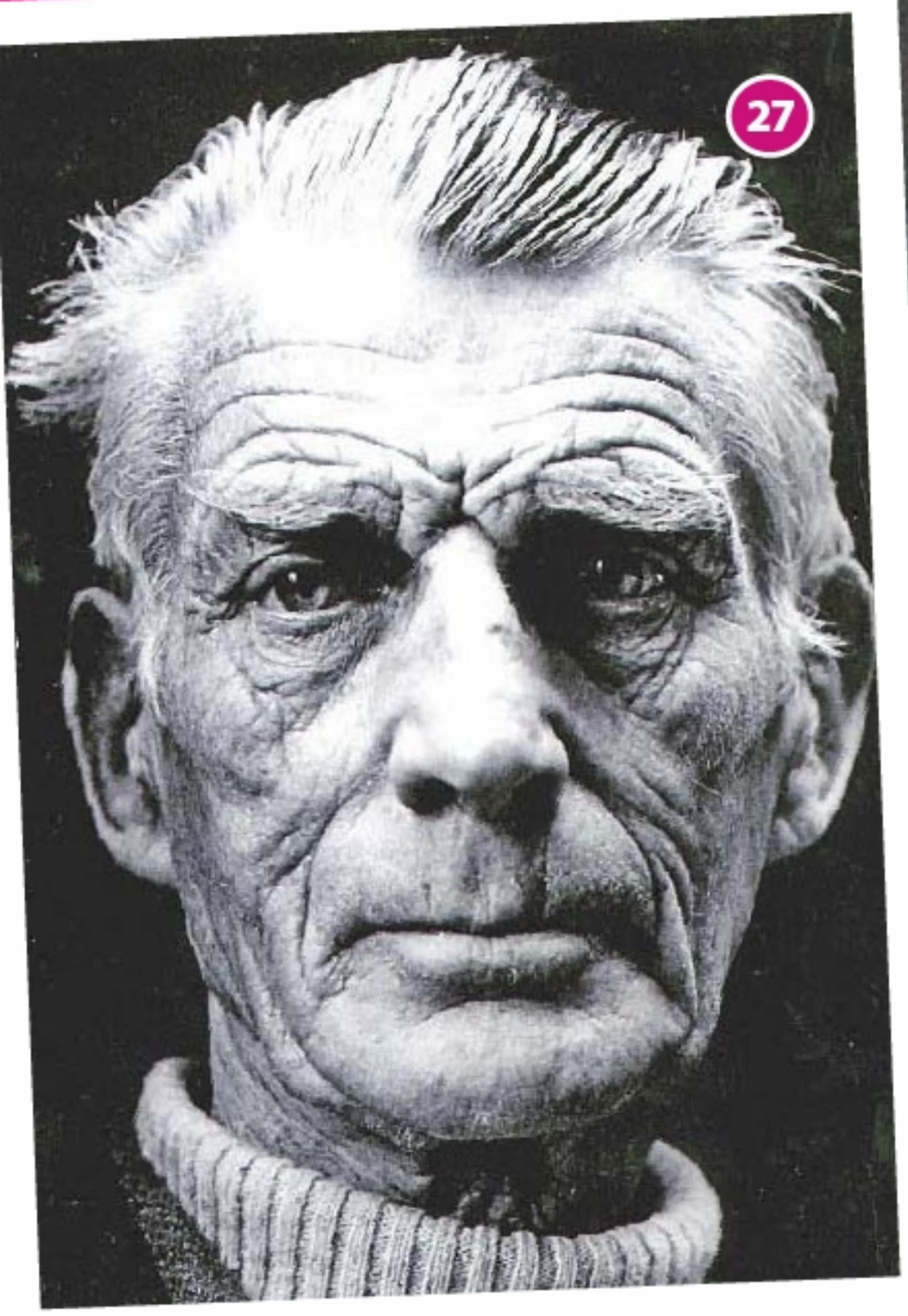
24. **Terminez cette citation de Charles de Gaulle : « Paris ! Paris outragé ! Paris brisé !… »**
A. … Paris martyrisé ! Mais Paris libéré ! »
B. … Paris blessé ! Mais Paris libéré ! »
C. … Paris humilié ! Mais Paris libéré ! »

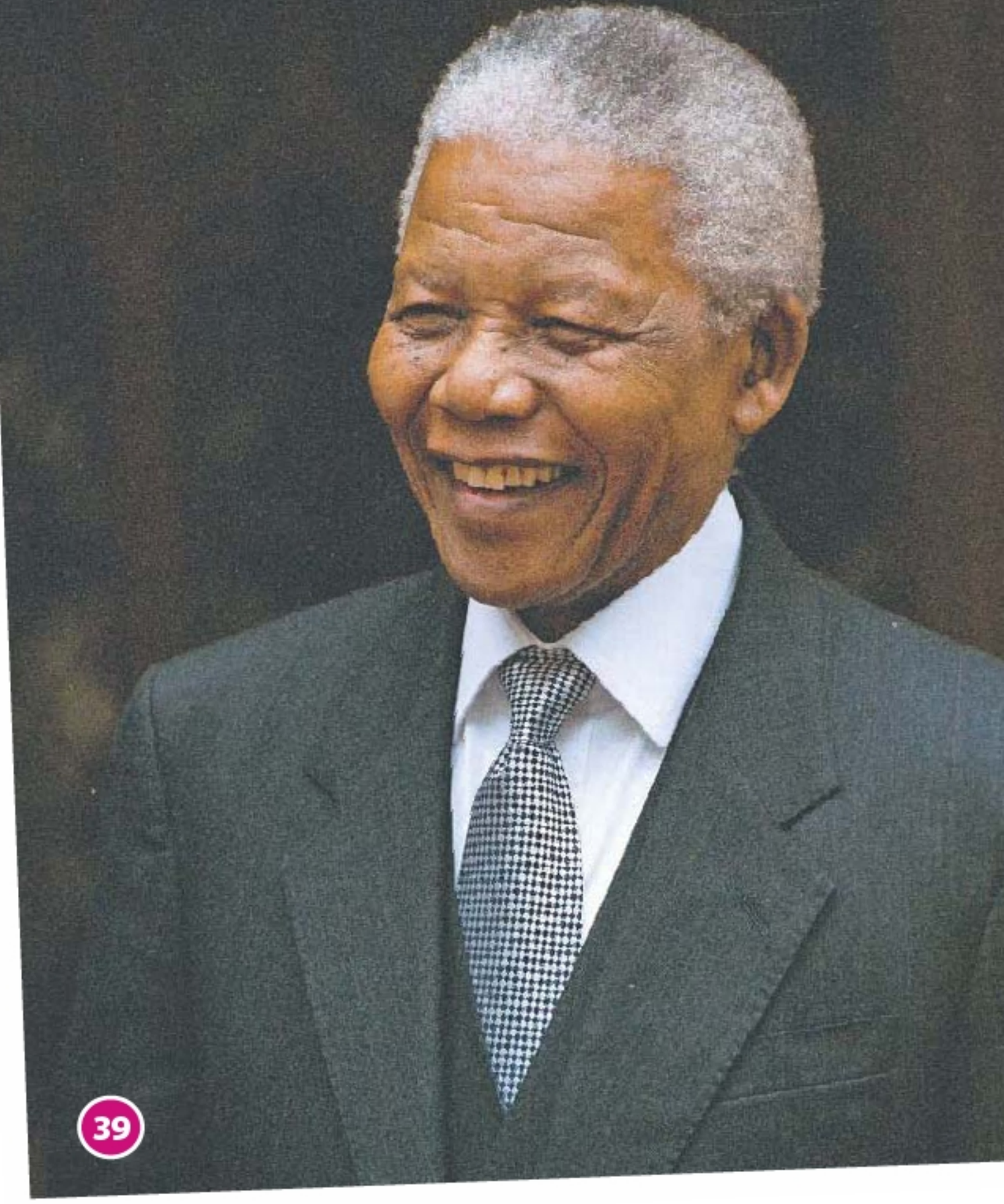
25. **Où Martin Luther King a-t-il commencé un discours par ces mots : « I Have a dream… » ?**
A. À New York
B. À Washington
C. À Chicago

26. **« Ich bin ein Berliner » (Je suis un Berlinois) est la chute d'une allocution prononcée par :**
A. Ronald W. Reagan
B. Richard M. Nixon
C. John F. Kennedy ➤

QUIZ

Les citations célèbres





27. « L'éternité c'est long, surtout vers la fin. »
À qui doit-on cette phrase ?
A. Samuel Beckett
B. Jean-François Chabrun
C. Franz Kafka

28. Qui a dit : « La politique est supposée être la seconde plus ancienne profession. J'ai réalisé qu'elle ressemble beaucoup à la première » ?
A. Tony Blair
B. Lionel Jospin
C. Ronald Reagan

29. Socrate a dit : « Tout ce que je sais c'est que…
A. …je ne sais rien. »
B. …je ne veux rien savoir. »
C. …je sais tout. »

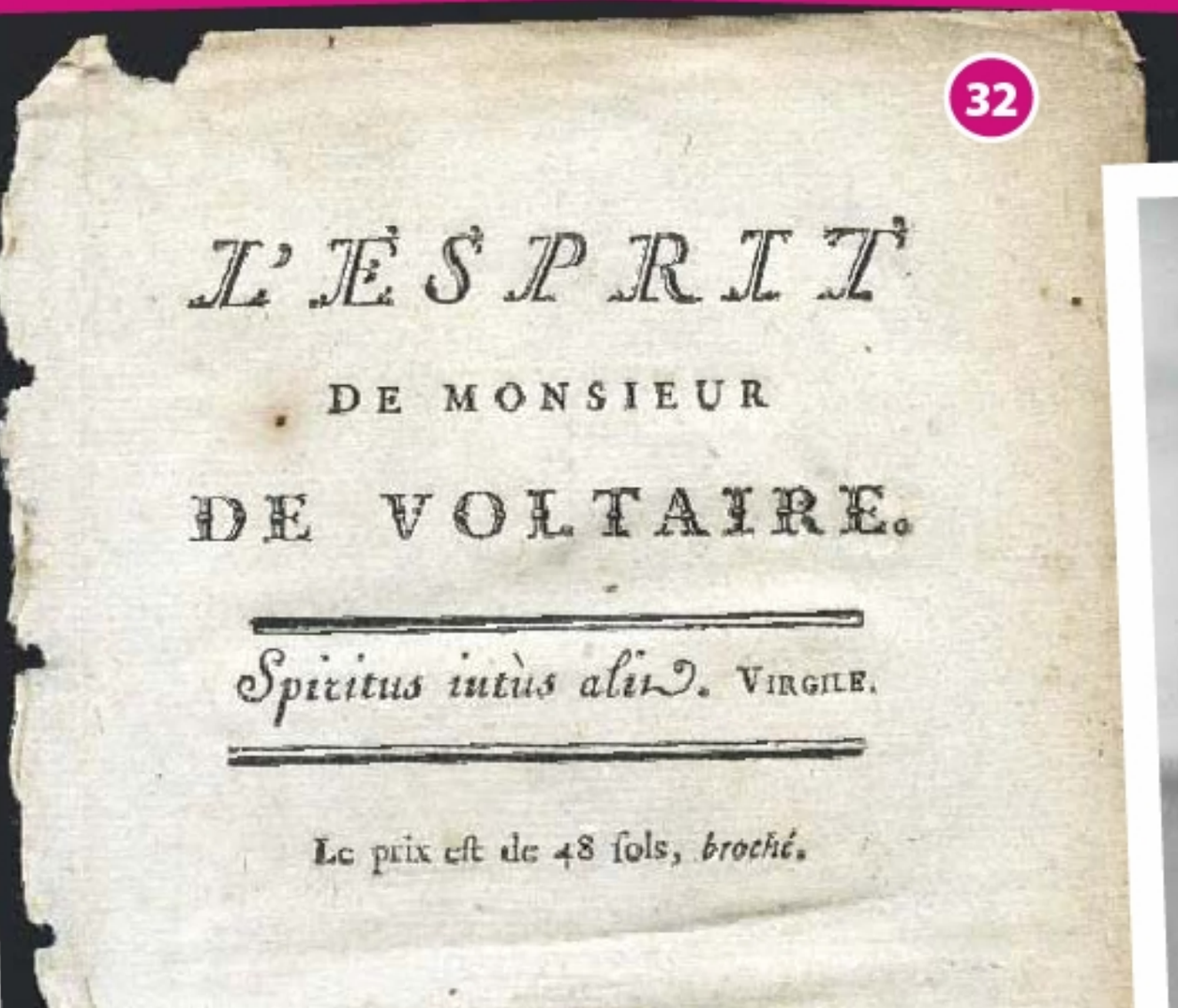
30. Qui a dit : « Le bonheur, c'est de continuer à désirer ce que l'on possède » ?
A. Emmanuel Kant
B. Saint Augustin
C. Cicéron

31. Terminez cette citation de Blaise Pascal : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court…
A. …toute la face de la Terre aurait changé. »
B. …l'Italie serait une botte déchirée. »
C. …Jules César serait Gaulois. »

32. Laquelle de ces citations n'est pas de Voltaire ?
A. « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »
B. « Dieu n'a créé les femmes que pour apprivoiser les hommes. »
C. « Lorsque nous cherchons Dieu, l'amour dit : par ici ! »

33. Pierre Daumesnil a dit « Je vous rendrai ma place quand vous m'aurez rendu…
A. …ma tête. »
B. …ma jambe. »
C. …mon bras. »

34. Quel jour Louis XIV aurait-il prononcé la phrase : « L'État, c'est moi » ?
A. 13 avril 1655
B. 19 mars 1702
C. 12 mai 1715



L'ESPRIT

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE.

Spiritus intùs alit. VIRGILE.

Le prix eſt de 48 ſols, *broché.*

M. DCC. LIX.

35. Le 14 juillet 1789, Louis XVI pose la question suivante : « C'est une révolte ? » On lui répond alors : « Non, Sire, c'est une révolution. » Qui a formulé cette réponse ?

A. Clotilde de France
B. Marie-Thérèse de France
C. François XII de La Rochefoucauld

36. La citation de Descartes, « Je pense donc je suis », est extraite :

A. du « Discours de la Méthode »
B. des « Règles pour la Direction de l'Esprit »
C. du « Traité du monde et de la Lumière »

37. À quelle occasion, le 7 mai 1429, Jeanne d'Arc dit-elle : « Entrez hardiment parmi les Anglais » ?

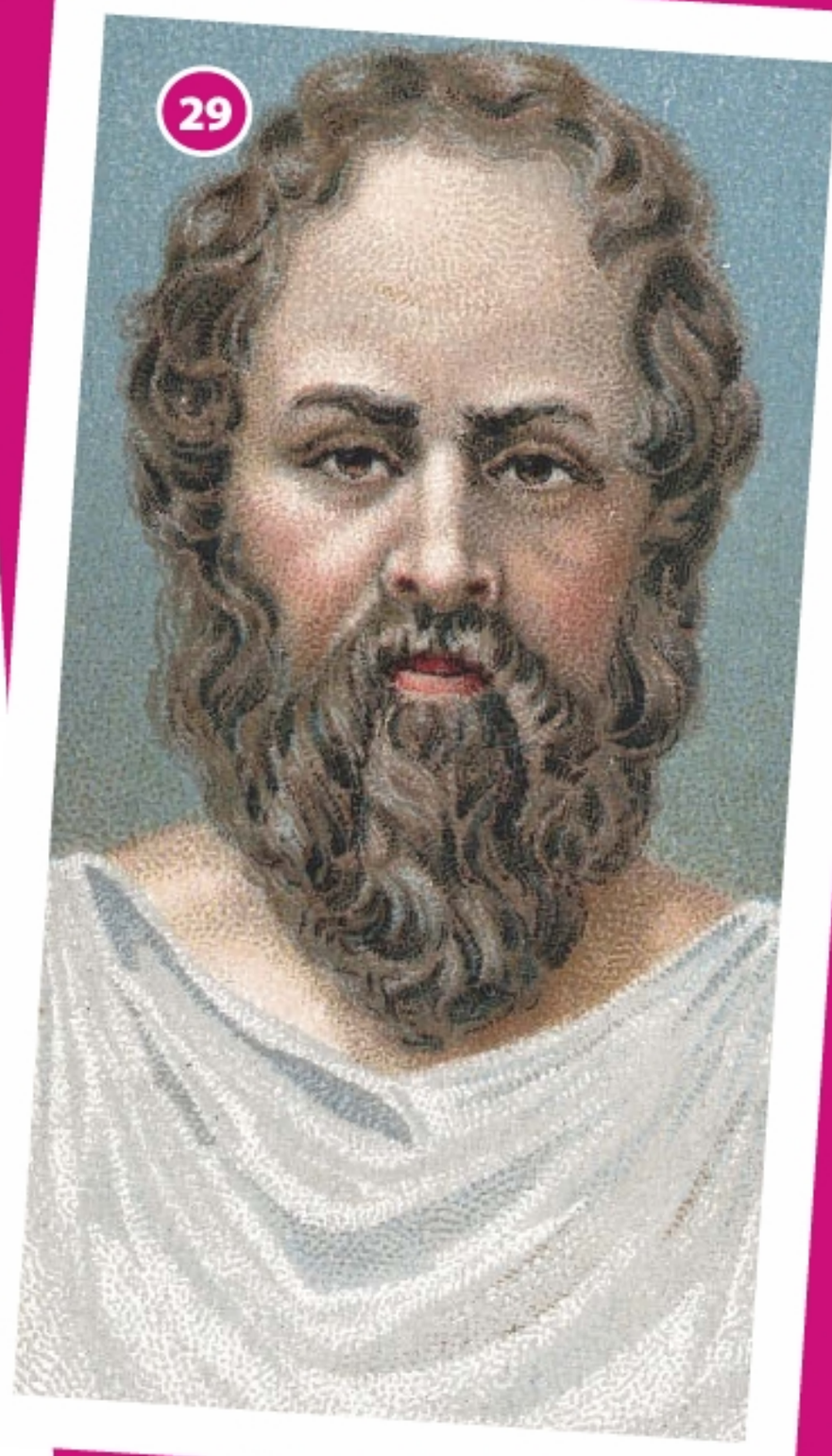
A. Lors du siège de Nevers
B. Lors du siège d'Orléans
C. Lors du siège de Bordeaux

38. « Eurêka ! » (J'ai trouvé !) est une exclamation de :

A. Albert Einstein
B. Galilée
C. Archimède

39. Dans quelle œuvre Nelson Mandela a-t-il écrit : « Un homme qui prive un autre homme de sa liberté est prisonnier de la haine, des préjugés et de l'étroitesse d'esprit » ?

A. « Un long Chemin vers la Liberté »
B. « Les Contes africains préférés »
C. « Conversations avec Moi-même »



Les citations célèbres

40. Qui a déclaré : « Ce qui compte ce n'est pas le vote, c'est comment on compte les votes » ?
A. Fidel Castro
B. Adolf Hitler
C. Joseph Staline

41. Qui a énoncé : « On dit que le temps change les choses, mais en fait le temps ne fait que passer et nous devons changer les choses nous-mêmes » ?
A. Simone Weil
B. Andy Warhol
C. Oprah Winfrey

42. À quelle occasion Philippe Pétain a-t-il dit : « Courage, on les aura ! » ?
A. Lors de la bataille de Verdun
B. Lors de la guerre du Rif
C. Lors du combat de Notre-Dame-de-Lorette

43. Qui a dit : « C'est la société qui fait les pauvres. Lorsque les gens sont autorisés à libérer leur créativité, la pauvreté disparaît » ?
A. Andreï Sakharov
B. Martti Ahtisaari
C. Muhammad Yunus

44. Avant de mourir, Louis XVIII dit à ses médecins : « Allons, finissons-en…
A. …Henri attend. »
B. …Louis-Philippe attend. »
C. …Charles attend. »

45. Terminez cette citation de Benito Mussolini : « Il y a "des" libertés : "la" liberté…
A. …c'est ce que je décide. »
B. …n'a jamais existé. »
C. …est celle qui est dictée. »

46. Pour sa présentation à la presse à Paris, ce joueur de football a prononcé la phrase : « Je ne connais pas beaucoup la Ligue 1, mais la Ligue 1 sait qui je suis. » De qui s'agit-il ?
A. Ronaldinho
B. Nicolas Anelka
C. Zlatan Ibrahimovic

47. Quelles phrases Oscar Wilde a-t-il prononcé ?
A. « Démocratie : l'oppression du peuple par le peuple pour le peuple. »
B. « La vraie vie est si souvent celle qu'on ne vit pas. »
C. « Les folies sont les seules choses qu'on ne regrette jamais. »

48. De qui est cette phrase : « Qui a la même vision du monde à 20 ans qu'à 50 a perdu 30 ans de sa vie. »
A. Jean-Jacques Rousseau
B. Francis Ford Coppola
C. Mohamed Ali

49. Dans quelle BD lit-on : « Si je devais me suicider un jour, je me pendrais à un noyer, ce serait mon dernier jeu de mot. »
A. « Le Chat »
B. « Le Chien »
C. « Le Lapin »

50. Le 14 juin 1931, au congrès des anciens combattants, Aristide Briand prononce cette phrase : « Je vous déclare la paix. » Dans quelle ville était-il ?
A. Lille
B. Angoulême
C. Gourdon

51. Qui a prononcé : « La femme a le droit de monter à l'échafaud, elle doit avoir aussi le droit de monter à la tribune. »
A. Olympe de Gouges
B. Charlotte Corday
C. Caroline Herschel

52. « Être ou ne pas être : telle est la question » de William Shakespeare est extrait de :
A. « Hamlet »
B. « Roméo et Juliette »
C. « Coriolan »

53. Quel Indien a proclamé « Vous devez être le changement que vous voulez voir dans ce monde » ?
A. Bhimrao Ramji Ambedkar
B. Mohandas Karamchand Gandhi
C. Jawaharlal Nehru

54. Après quelle bataille Napoléon Ier a-t-il félicité son armée en ces termes : « Soldats, je suis content de vous ! » ?
A. Austerlitz
B. Rivoli
C. Waterloo

55. Deux jours avant qu'il ne quitte le palais de l'Élysée, l'ancien président de la république Valéry Giscard d'Estaing termine son allocution télévisée par les mots :
A. « Au revoir. »
B. « Adieu. »
C. « À bientôt. »

56. Pierre Corneille a écrit : « Fuyez un ennemi qui…
A. …connaît votre femme. »
B. …sait votre défaut. »
C. …a besoin d'argent. »

57. Qui a dit : « Si voter changeait quelque chose, il y a longtemps que ça serait interdit » ?
A. Dieudonné
B. Coluche
C. Pascal Légitimus

58. Bob Marley a déclaré :
A. « Savoir se contenter de ce que l'on a, c'est être riche. »
B. « Je crois en la liberté pour tout le monde, pas seulement pour l'homme noir. »
C. « Combat le diable avec cette chose que l'on appelle l'amour. »

59. De qui est cette injonction : « Votre temps est limité, ne le gâchez pas en menant une existence qui n'est pas la vôtre » ?
A. Steve Jobs
B. Bill Gates
C. Mark Zuckerberg

60. Le 10 mars 1876, à Boston, Graham Bell effectue le premier appel téléphonique et dit à Thomas Watson à l'appareil : « Monsieur Watson…
A. …Est-ce que vous m'entendez ? »
B. …Venez ici, je veux vous voir. »
C. Comment allez-vous ? »

Solutions du quiz en page 112

Château de Chambord.

Des tours de défense aux résidences de luxe

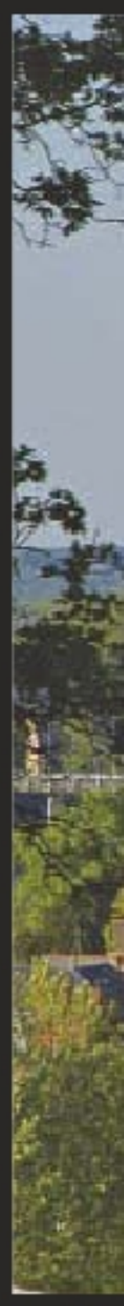
10 SIÈCLES D'HISTOIRE DES CHÂ

La construction de châteaux n'a cessé de refléter les évolutions historiques et administratives. Initialement, le château symbolise la puissance des seigneurs face à un pouvoir déconcentré, à une époque où les rivalités, locales et étrangères, nécessitaient de se doter d'infrastructures défensives. Un rôle progressivement remis en cause par les évolutions techniques, ainsi que par la centralisation des décisions politiques.

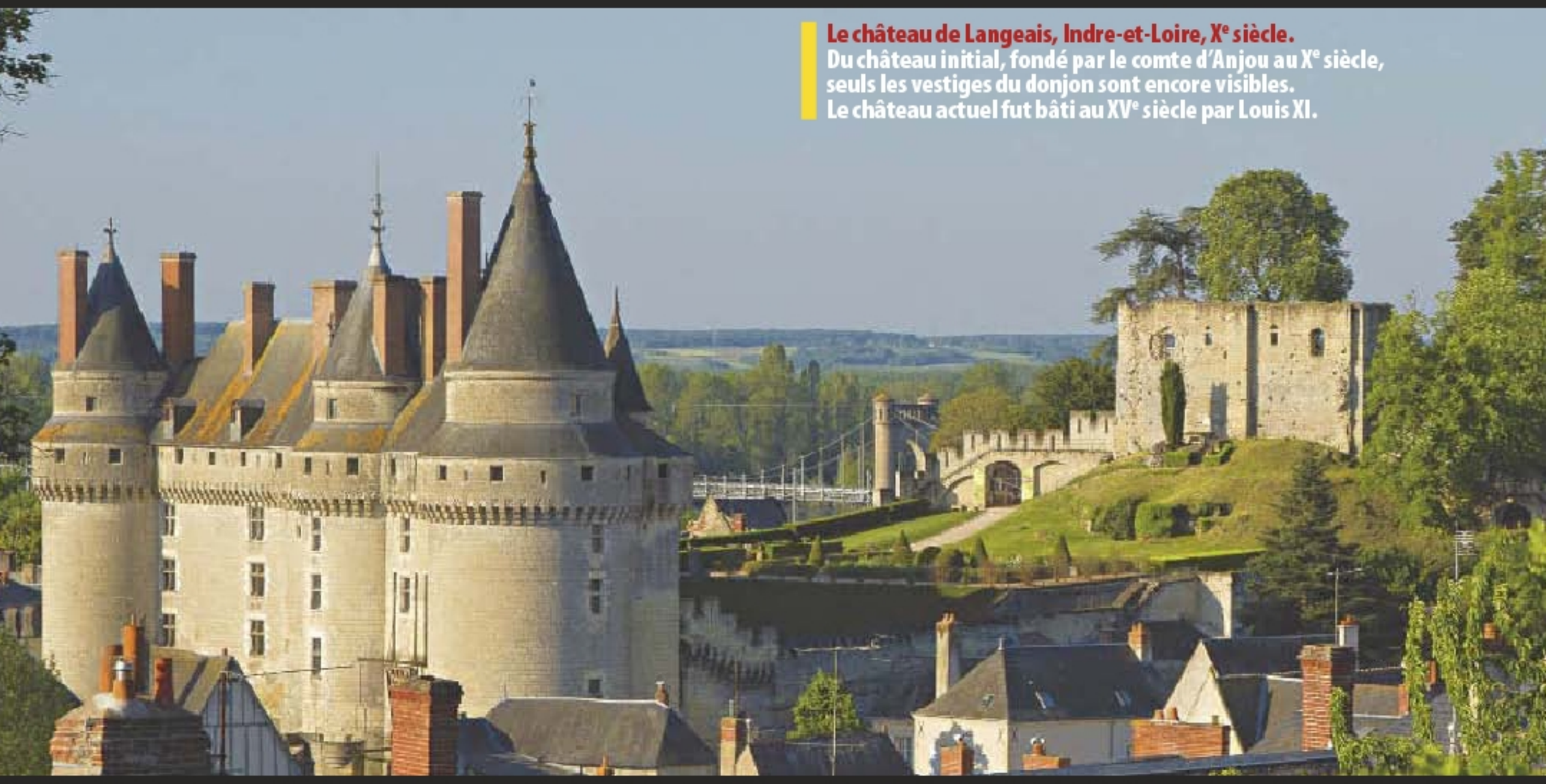
par Yacine Taleb

TEAUX

Mottes castrales et donjons en pierre : un rôle défensif à partir du Xe siècle



Le donjon de Loches, Indre-et-Loire, XIe siècle. Impressionnant, avec ses 36 mètres de haut, il a su remplir ses fonctions défensives à de nombreuses reprises au cours du XIIe siècle. Attaqué plusieurs fois par les Français qui tentaient alors de le reprendre aux Anglo-Normands Henri II Plantagenêt, puis Richard Cœur de Lion, il fut reconquis ensuite par Philippe Auguste et servit de forteresse militaire. Au XVe siècle, Louis XI en fait une prison d'État, statut que le donjon conserve jusqu'au XVIIIe siècle. Les révolutionnaires s'en prennent ensuite à ce symbole, qui tient bon une fois de plus. Tout juste reste-t-il encore aujourd'hui quelques stigmates de cet épisode.



Le château de Langeais, Indre-et-Loire, Xe siècle.
Du château initial, fondé par le comte d'Anjou au Xe siècle, seuls les vestiges du donjon sont encore visibles. Le château actuel fut bâti au XVe siècle par Louis XI.

Les mottes castrales symbolisent la naissance d'un système de défense permettant aux seigneurs de se protéger de manière autonome et de tenir une position haute en cas d'attaque.

Apparues dans la seconde moitié du Xe siècle dans un contexte d'insécurité permanente et de morcellement du pouvoir, elles sont pour les seigneurs un moyen d'affirmer leur pouvoir. Les mottes castrales ont été construites dans l'urgence avec des moyens parfois rudimentaires, des matériaux disponibles sur place et surplombées de fortifications. Elles préfigurent ce que seront les châteaux forts : fossés, talus, palissades et surélévation de la tour, constituent ainsi des obstacles assurant la défense du château.

L'objectif premier des mottes castrales, à l'image de celle érigée à Montreux-Château (village de Franche-Comté), est de permettre aux seigneurs de se prémunir contre d'éventuels raids vikings et sarrasins. Tout en conservant leurs propriétés défensives, ces dispositifs vont vite avoir une fonction régulatrice, s'affirmant comme un chef-lieu avant l'heure et constituant un centre névralgique de la cité, où la population peut trouver refuge.

Le donjon culmine au sommet de ces constructions. Dans un contexte de rivalité entre seigneurs, il est un marqueur d'autorité. Vulnérables, car facilement inflammables, les donjons en bois sont délaissés au profit de la pierre, à l'image du **donjon de Langeais** ou encore de celui de **Loches**, en Indre-et-Loire, commencés à la fin du Xe siècle. Autre évolution : les premiers donjons cylindriques, qui apparaissent autour de 1100. Ils offrent une meilleure protection contre les **attaques au bélier**, tout en supprimant les angles morts dans lesquels les assaillants pouvaient s'abriter. Parallèlement, alors que les palissades protectrices cernant les châteaux sont faites de bois, les bâtisseurs ont recours à la pierre pour la construction des enceintes. Ces dernières sont désignées par analogie sous le terme de « chemise », car elles « habillent » le donjon.

L'attaque au bélier est l'une des méthodes les plus anciennes utilisées pour créer une brèche dans un mur ou une porte, qui permettra d'envahir le château. Au fil des siècles, les bâtisseurs ont épaissi les murs pour rendre impossible l'usage du bélier.

Le Moyen Âge, avènement du château fort

Entre le XII^e et le XV^e siècle, les spécificités du château fort médiéval, tel que nous le connaissons, prennent forme. De nombreuses améliorations successives renforcent son efficacité, ce qui lui permet de se substituer au rôle défensif du donjon tout en développant des propriétés offensives.

Facilitant la défense des murs, le chemin de ronde, situé en haut des murailles, place les assaillis dans une position avantageuse pour le corps-à-corps et le tir. Comme l'ensemble du château, les éléments de défense extérieurs évoluent constamment et le bois est délaissé : les hourds sont ainsi remplacés par des constructions en pierre agrémentées de mâchicoulis en surplomb, permettant de jeter des projectiles.

Les murailles deviennent plus hautes et plus épaisses, afin de résister aux tirs des catapultes, tandis que les meurtrières apparaissent à la fin du XII^e siècle. Devenues de plus en plus rares au milieu du XIV^e siècle, elles seront remises au goût du jour plus tard, à l'apparition de l'artillerie à feu.

C'est aussi au XIV^e siècle que le pont-levis se généralise : le fait de pouvoir le relever permet de bloquer l'entrée en cas d'attaque. Il constitue un notable progrès par rapport au pont dormant qu'il remplace, dans la mesure où ce dernier devait être détruit pour empêcher l'intrusion des troupes ennemies. Ces progrès dans l'art de la fortification, accomplis au fil du temps, sont bien illustrés par le **château de Roquetaillade,** en Gironde, qui est en effet composé de deux édifices successifs, dont l'édification remonte respectivement au XI^e et XIV^e siècle. Avec cette vague de modernisation des places fortes, le rôle du donjon en tant que moyen de défense est atténué, même s'il reste un symbole du pouvoir pour les seigneurs.

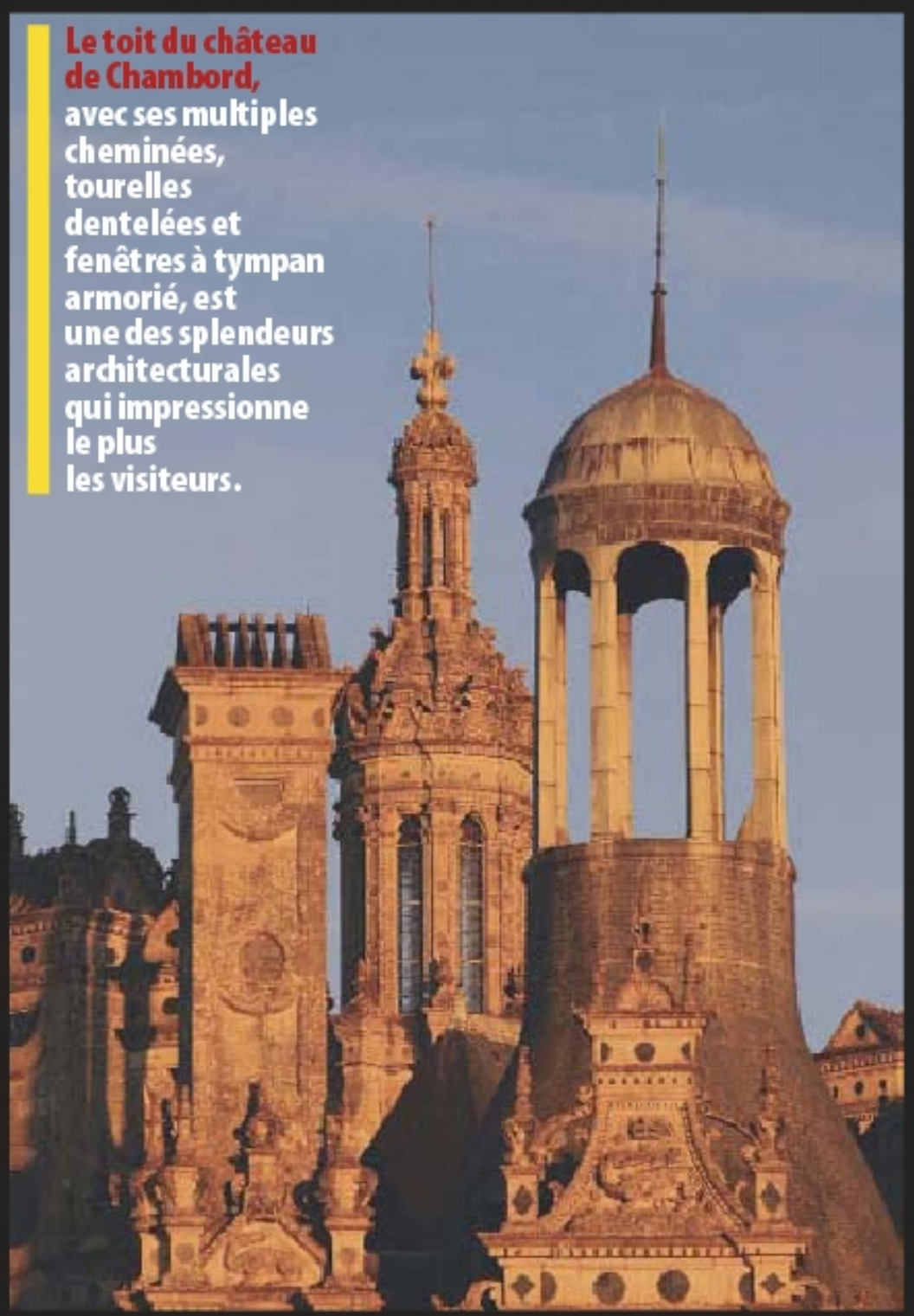
Château de Roquetaillade, Gironde, XIV^e siècle. Occupé depuis la préhistoire, le site de Roquetaillade fut choisi par Charlemagne pour édifier un fortin. La tour en bois est modifiée, consolidée et agrandie au fil des siècles. En 1306, débute la construction du « château neuf », que l'on peut admirer aujourd'hui.

Le château de Castelnau, Dordogne, XII^e siècle. Bâti au-dessus de la vallée de la Dordogne, il occupe un emplacement défensif quasi imprenable. Il accueille le Musée de la guerre au Moyen Âge.

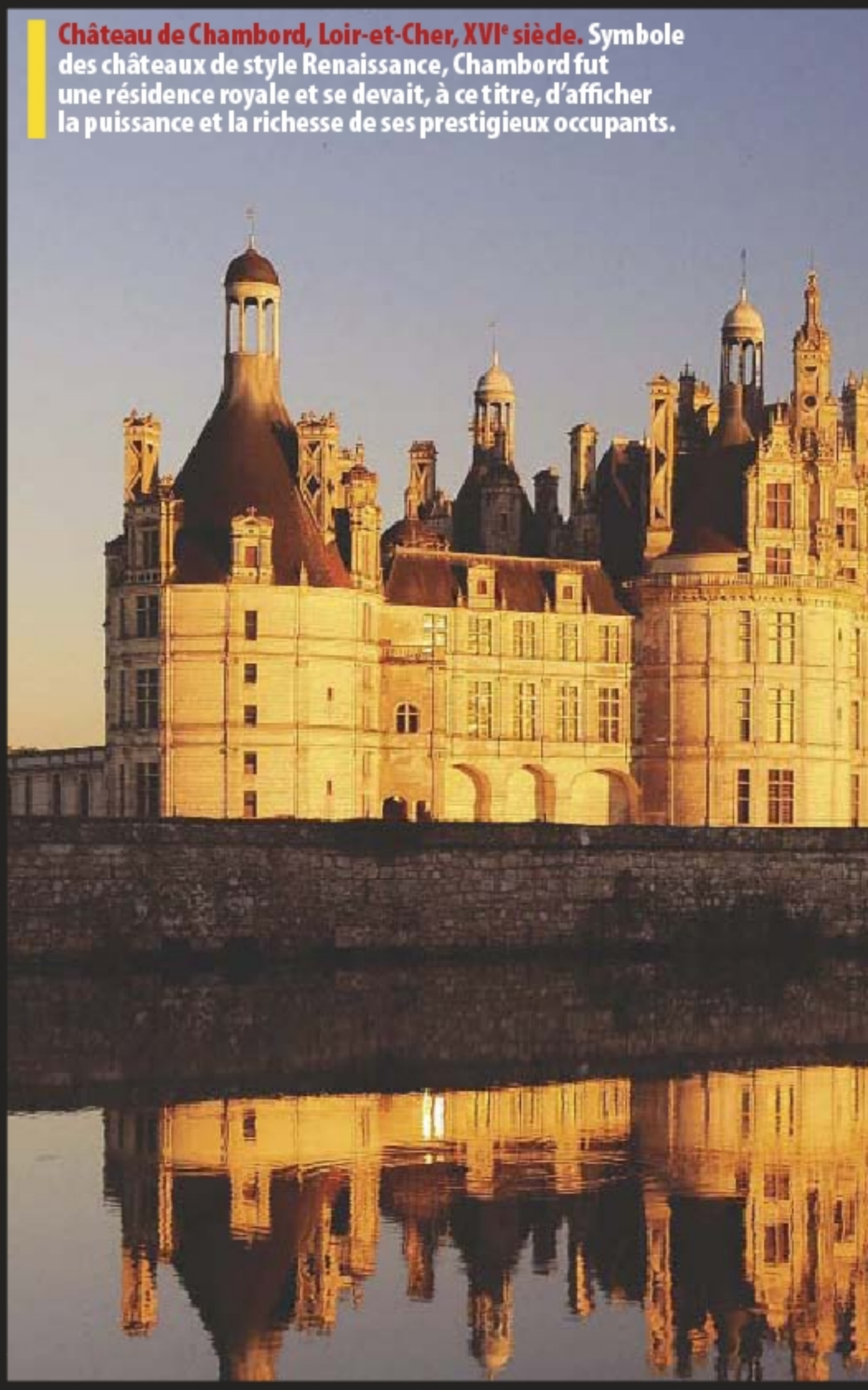
Château de Bonaguil, Lot-et-Garonne, XIIIe siècle. Débuté au XIIIe siècle, il a été modifié jusqu'au XVIIIe et offre donc aujourd'hui un aperçu unique de l'évolution des techniques de construction et de défense sur plusieurs siècles.

Au Moyen Âge, les châteaux devaient pouvoir résister aux attaques d'une artillerie variée, comme ici le trébuchet, apparu au XIIe siècle, qui permettait d'envoyer des projectiles sur les murs ou à l'intérieur du château grâce à un système de contrepoids. Pouvant atteindre les 16 mètres de haut, c'était un engin difficile à déplacer, mais qui pouvait envoyer des projectiles pesant plus de 400 kg.

À la Renaissance, le château devient logis



Le toit du château de Chambord, avec ses multiples cheminées, tourelles dentelées et fenêtres à tympan armorié, est une des splendeurs architecturales qui impressionne le plus les visiteurs.



Château de Chambord, Loir-et-Cher, XVIe siècle. Symbole des châteaux de style Renaissance, Chambord fut une résidence royale et se devait, à ce titre, d'afficher la puissance et la richesse de ses prestigieux occupants.

La chambre de la reine, au premier étage du château, date du XVIIe siècle. Elle fut notamment occupée par Marie-Thérèse d'Autriche, l'épouse de Louis XIV.

Au deuxième étage, les plafonds à caissons sculptés comptent parmi les ouvrages les plus remarquables du château.

Voyant leur fonction considérablement évoluer par rapport à leur vocation initiale, les châteaux connaissent à la Renaissance une période de profondes mutations, marquées aussi bien par le contexte politique que par des influences culturelles.

Alors que le processus de fortification des châteaux avait notamment cherché à répondre à un morcellement du pouvoir central, le renforcement de ce dernier modifie logiquement la donne à la fin du XVe siècle. Dans le même temps, le perfectionnement de l'artillerie et l'invention du boulet métallique rendent les défenses traditionnelles obsolètes. Ces évolutions aboutissent à la création des places fortes, techniquement plus adaptées et centralisées politiquement. De fait, le château perd alors sa fonction militaire pour devenir une résidence noble, suivant des courants stylistiques variés.

Château de Villandry, Indre-et-Loire, XVIe siècle. La bâtisse médiévale du XIIe fut entièrement rasée dès 1532 pour laisser place à une demeure dans le style de l'époque, modifiée ensuite au XVIIIe par le marquis de Castellane, ambassadeur de Louis XV.

La salle à manger du château de Villandry est classée aux Monuments historiques depuis 1934.

Priorité est alors donnée au confort. À l'image du **château de Chambord**, ces résidences nobles sont marquées à la Renaissance par une influence italienne, impulsée par l'avènement de François Ier en 1515. Elle est caractérisée par l'apparition de galeries. Abritant des sculptures antiques, leurs murs sont décorés de tapisseries et de fresques. Mais l'héritage du Moyen Âge est également valorisé : les ornements sont conservés, tout comme d'autres éléments médiévaux tels que les tours et les fossés, qui sont devenus purement décoratifs.

L'importance accordée aux jardins est emblématique de ces évolutions. Le **château de Villandry**, un des derniers grands édifices à avoir été érigé en bord de Loire, l'illustre parfaitement, notamment par le soin particulier apporté à la sublimation esthétique de son environnement naturel.

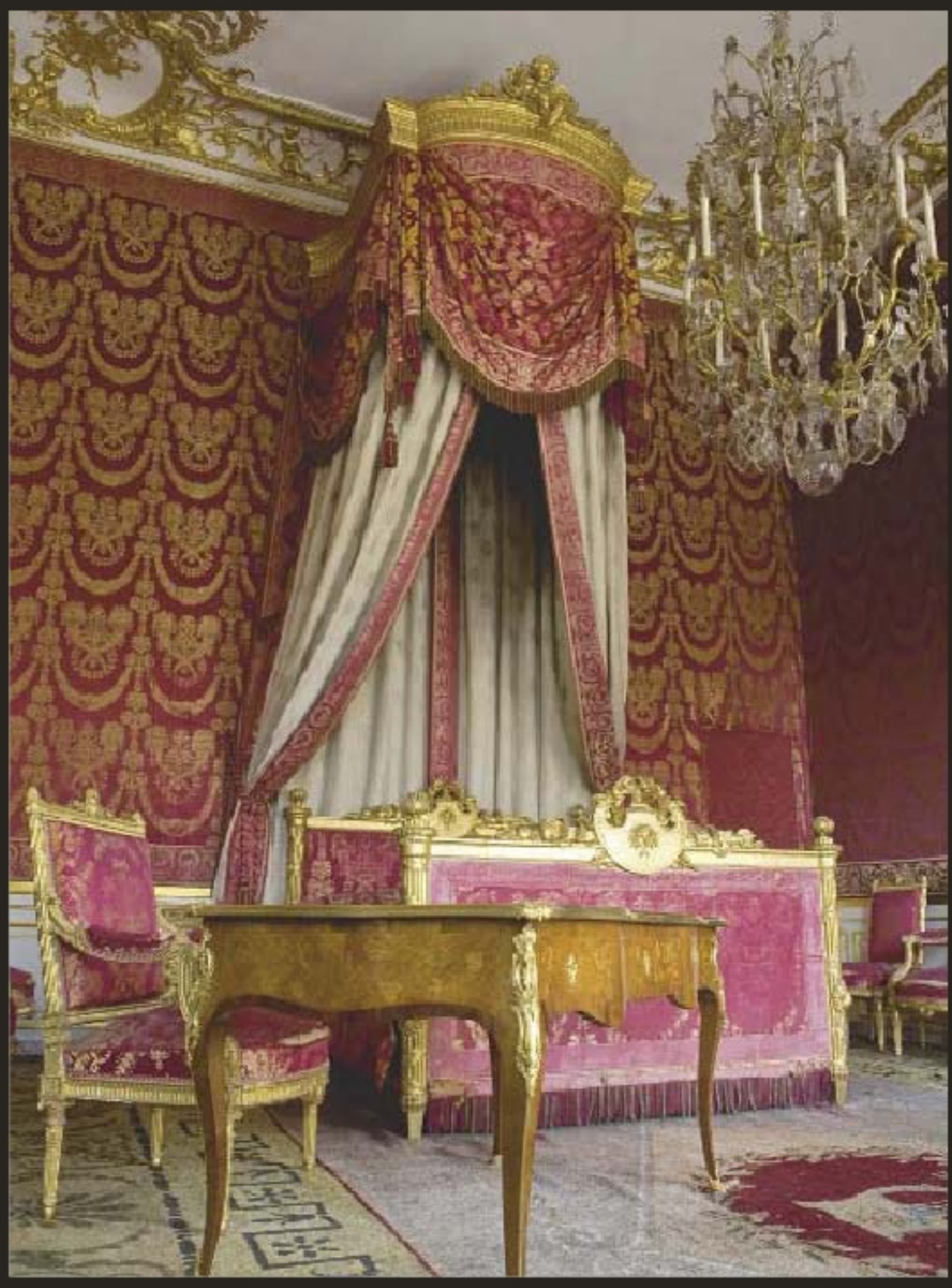
Château de Chenonceau, Indre-et-Loire, XVIe siècle, surnommé le « château des Dames », pour sa grâce, mais surtout parce qu'il fut pris en main par Diane de Poitiers et Catherine de Médicis. La première y fit construire les galeries sur la rivière et le pont qui devait permettre de prolonger les jardins sur l'autre rive du Cher.

Châteaux classiques et néoclassiques, pour l'amour du luxe

Vecteurs de prestige et d'influence depuis toujours, les châteaux deviennent un signe extérieur de richesse où le confort tient une place centrale.
Bien que toujours inspirée par l'architecture italienne, la conception des châteaux au XVII[e] siècle marque un retour de la tradition française, notamment illustrée par les matériaux de construction utilisés (brique, pierre, ardoise, pierre rouge). Architecturalement, le Classicisme s'inscrit dans la continuité des évolutions précédentes. Renouant avec l'équilibre logique de l'Antiquité, ce style, dont le **château de Versailles** est l'élément emblématique, se retrouve également dans l'évolution des **châteaux de Fontainebleau** ou encore de Saint-Germain-en-Laye.
Dans la lignée de cette tendance, la seconde moitié du XVIII[e] siècle marque l'avènement du Néoclassicisme. À l'image du château de Saint-Aubin, la Bourgogne en est une région très représentative. Toujours guidé par des références antiques, dont la perception évolue notamment suite aux fouilles archéologiques effectuées sur les sites de Pompéi et d'Herculanum, ce courant se distingue par un éventail très varié de manifestations stylistiques, alliant sobriété et raffinement.
En termes de commodités, le confort mais aussi l'intimité occupent désormais une place prépondérante dans la conception et le réaménagement des édifices. Devenues de luxueuses résidences, les châteaux répondent avant tout à un souci de prestige, mais font également place aux loisirs : aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, on assiste par exemple à la multiplication des châteaux d'agrément, utilisés lors des chasses. Si la Révolution française achève de faire perdre au château son statut de centre de pouvoir, il devient au XIX[e] siècle un marqueur de domination sociale. Outre de nouvelles constructions, l'époque est marquée par une vague de restaurations d'inspiration néo-médiévale, illustrée entre autres par le travail de l'architecte Eugène Viollet-le-Duc, à Carcassonne (voir p. 100), mais aussi aux châteaux de Roquetaillade (Gironde) et de Pierrefonds (Oise).

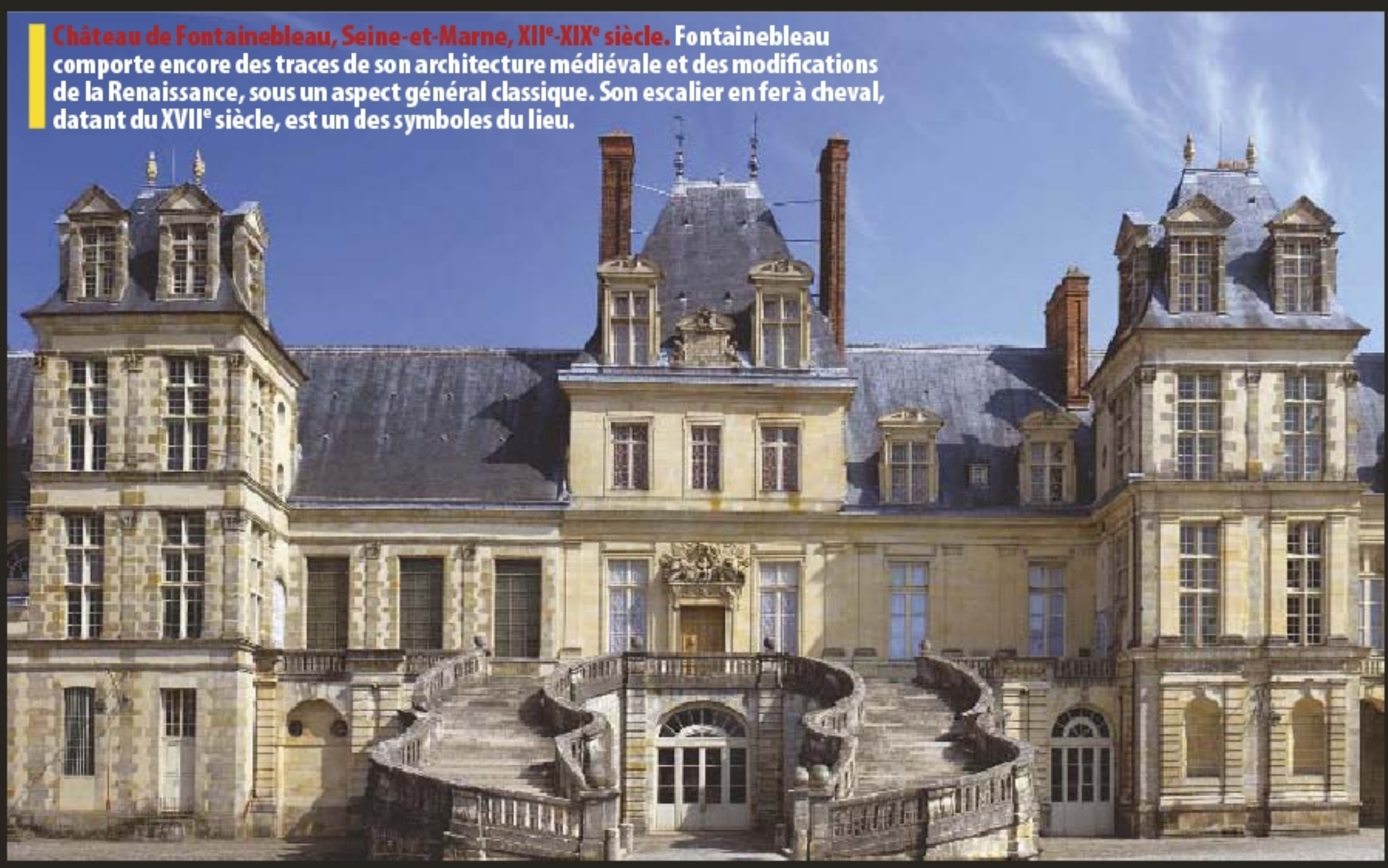
La chapelle royale du château de Versailles, XVIII[e] siècle. **Louis XIV fréquenta surtout la première chapelle, édifiée en 1682, mais vite devenue trop petite. Celle-ci, plus vaste, fut achevée en 1710, cinq ans avant sa mort.**

Château de Vaux-le-Vicomte, Seine-et-Marne, XVII^e siècle. Acquis par Nicolas Fouquet, le château d'origine n'avait alors pas grand-chose à voir avec celui-ci. Pour le transformer, le surintendant des finances de Louis XIV fit appel à l'architecte Le Vau, au décorateur Le Brun et au paysagiste Le Nôtre. Plus tard, le roi s'inspira de Vaux pour modifier les jardins de Versailles.



L'appartement du pape, château de Fontainebleau. Il doit son nom aux deux séjours que Pie VII passa au château, en 1804, puis en 1812. On doit les décors somptueux de ces pièces et son ameublement à Napoléon III et Eugénie, qui les firent redécorer en 1860.

Château de Fontainebleau, Seine-et-Marne, XII^e-XIX^e siècle. Fontainebleau comporte encore des traces de son architecture médiévale et des modifications de la Renaissance, sous un aspect général classique. Son escalier en fer à cheval, datant du XVII^e siècle, est un des symboles du lieu.



Guédelon, le château du futur

En Bourgogne, des passionnés construisent un château fort, comme au XIIIe siècle.

Image de synthèse représentant le château tel qu'il sera, une fois fini… en 2025.

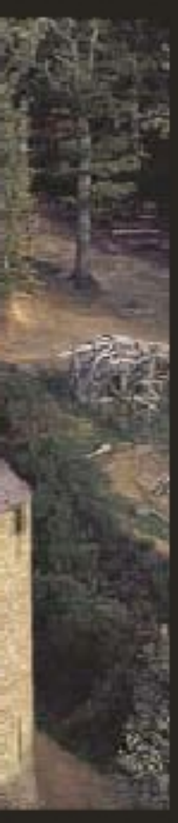
La charpente et la future chambre du logis seigneurial, avec ses fenêtres géminées.

Engin de levage appelé « cage à écureuil », qui permet de hisser les matériaux lourds.

Depuis 1997, le chantier de Guédelon reproduit les conditions de la construction d'un château fort médiéval, grâce à l'expertise de scientifiques et d'historiens. Ce projet architectural, situé à Treigny, dans l'Yonne, a été initié par Michel Guyot, propriétaire et restaurateur du château de Saint-Fargeau.

La principale originalité de cette initiative réside dans la mise en avant d'un travail de reconstitution mené en amont de la construction à proprement parler : des archéologues se sont ainsi employés à restituer fidèlement les techniques de l'époque en se réappropriant le savoir-faire artisanal originel. Ce souci de se conformer scrupuleusement aux impondérables matériels, logistiques et humains de l'époque se traduit de ce fait par un apprentissage méthodologique, mais aussi par une immersion dans le contexte historique : des machines de guerre et des armes ont été confectionnées afin de mesurer concrètement les dégâts pouvant être causés lors des attaques. Un réalisme que l'on retrouve dans le respect rigoureux de l'époque retenue, le XIIIe siècle.

Le chantier a été lancé sans certitudes ni idées arrêtées. L'idée est précisément de se confronter au fur et à mesure aux différents problèmes pouvant

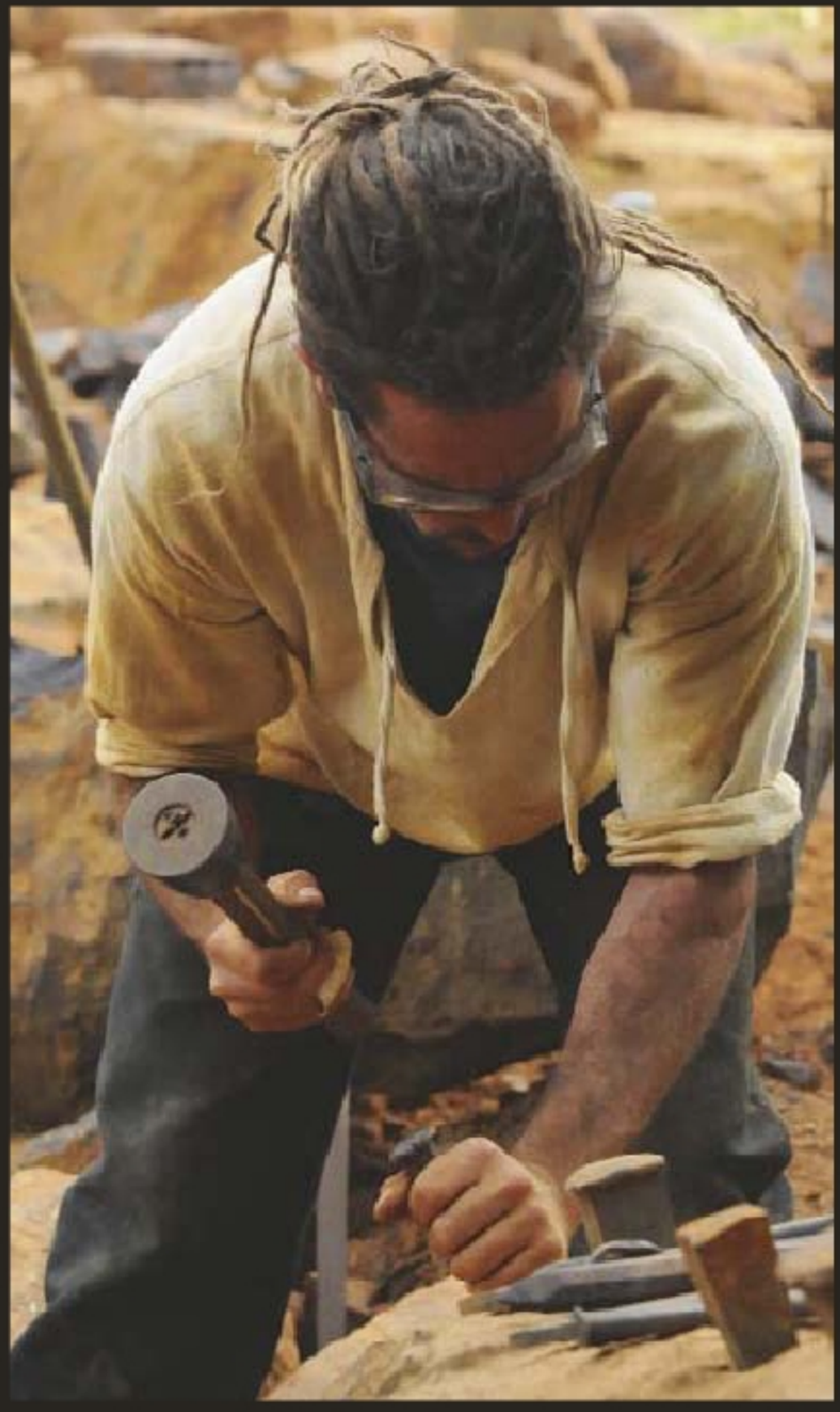


Sur le chantier, comme au Moyen Âge, les animaux sont présents, notamment pour transporter les hommes et les matériaux.

Montage de la voûte d'ogives de la tour maîtresse.

survenir et d'établir scientifiquement les moyens mis en œuvre à l'époque pour y faire face. Le chantier est ouvert au public. Invités à participer à la construction et à suivre des formations techniques, les visiteurs peuvent admirer la diversité des corps de métiers mobilisés : tailleurs de pierres, maçons et terrassiers, bûcherons, vanniers, potiers…

Travaillant comme au XIII[e] siècle, à partir de matériaux extraits localement, une cinquantaine de personnes est à pied d'œuvre pour concrétiser cette idée un peu folle fondée sur un joli paradoxe : en effet, ici, la modernité est le meilleur allié de la tradition.



Toutes les pièces fabriquées le sont à partir de matériaux extraits sur le site.

Voyage dans le temps à bord de l'Orient-

-Express

« L'aventure que je vais vous raconter par le menu ressemble pas mal au rêve d'un homme éveillé. »* Edmond About, critique d'art et journaliste, est du nombre des privilégiés qui embarquèrent dans l'Orient-Express lors de son voyage inaugural, le 4 octobre 1883, direction Constantinople. Guidés par des extraits de son récit, plongeons dans l'histoire du plus mythique des trains.

Par Marie Gabet

Jeudi 4 octobre 1883, 19 heures, à Paris. L'Orient-Express s'apprête à quitter pour la première fois la gare de Strasbourg (actuelle gare de l'Est), direction Constantinople. Personnalités politiques, journalistes et écrivains l'inaugurent en grande pompe et prennent place – avec enthousiasme et appréhension à la fois –, dans ses wagons luxueux. Seront parcourus 3 094 kilomètres et traversés une dizaine de pays en moins de deux semaines. Un premier voyage international sans correspondance qui relève du miracle ! « En moins de temps qu'il n'en fallait à M^me^ de Sévigné pour aller de Paris à Grignan, je suis allé à Constantinople, je m'y suis promené, instruit et diverti, et j'en suis revenu sans fatigue, prêt à repartir demain si l'on veut, par la même voiture, pour Madrid ou Saint-Pétersbourg », écrira Edmond About. Mais ce périple, qui relie enfin l'Occident à l'Orient, effraie aussi. Tous les passagers montent donc armés de leur revolver, et les femmes restent sur les quais parisiens. La Compagnie internationale des wagons-lits juge le voyage encore trop dangereux, notamment la traversée des Balkans. ➤

Entre Paris et Constantinople, quand l'Orient-Express faisait étape, des services à quai étaient proposés aux voyageurs. Alcools, spécialités gastronomiques locales, journaux et tabac, entre autres, étaient autant de moyens d'agrémenter l'aventure et d'ajouter à son bagage des souvenirs des nombreux pays traversés. Ici à Varna, à l'est de la Bulgarie.

Un univers à lui seul

Une fois partis, l'émerveillement l'emporte. Les voyageurs se délectent des plafonds en cuir de Cordoue, des tables en acajou, des rideaux en velours de Gênes, « d'un lit douillet comme celui d'une garçonnière pour roman de Maupassant », de l'argenterie gravée, de langoustes et potages aux perles du Japon, de carafes en cristal où décante un vieux bordeaux… La mosaïque de pays que traverse l'Orient-Express ne fait qu'amplifier la magie : « Nous avons fait une halte de vingt-quatre heures dans cette France orientale qui s'appelle la Roumanie, assisté à l'inauguration d'un palais d'été dans les Carpates, pris le thé avec un roi et une reine et banqueté somptueusement [… à] Bucarest ».

Faiseur de légendes

C'est ainsi que l'Orient-Express continue à intriguer ses voyageurs, entre fantasmes et histoires vraies. Le périple d'Agatha Christie lui inspirera un de ses plus célèbres romans : « Le Crime de l'Orient-Express ». Dans le huis clos d'un wagon-lit, entre Istanbul et Calais, son héros Hercule Poirot enquête sur un crime qui restera impuni. Maurice Dekobra y écrira également « La Madone des sleepings », nous associant, à un rythme d'enfer, aux aventures de la scandaleuse Lady Diana Wynham, d'un bout à l'autre de l'Europe. Autre artiste, autre chef-d'œuvre, « Une femme disparaît », du cinéaste Alfred Hitchcock : aux confins de l'Europe de l'Est, une avalanche pousse les passagers du train à passer la nuit dans un petit hôtel… Les artistes qui voyagèrent en Orient-Express, ou auxquels on conta son ambiance et ses trésors, participèrent à la création du mythe.

Mais de nombreux événements historiques vinrent également forger son histoire. Le train déjà mythique sera notamment présent à des moments clés des deux dernières Guerres mondiales. Le 11 novembre 1918, la voiture 2419 entre en scène, alors que la Compagnie Internationale des Wagons-lits semblait réduite à néant par les conflits. C'est en effet dans cette voiture (désormais exposée au musée de l'Armée) que l'armistice est signé par le général Foch. Idem en 39-45, où Hitler voyait d'un très mauvais œil l'Orient-Express, pour le fait même qu'il reliait les capitales entre elles. Il tenta néanmoins de faire circuler le train de luxe pour les dignitaires nazis, que les Résistants, à leur tour, n'hésitèrent pas à saboter.

Les années dorées de la Compagnie

« On dit avec raison que notre temps est fertile aux miracles ; je n'ai rien vu de plus étonnant que cette odyssée dont la poussière estompe encore mon chapeau », renchérit Edmond About. Les petits frères du grand Orient-Express voient le jour dans les années 20. D'abord le Simplon-Orient-Express en 1919, qui relie

Londres et Paris à Constantinople par l'Europe méridionale. Puis l'Arlberg-Orient-Express, qui dessert les plus belles stations de ski des Alpes, et enfin le Taurus-Express, qui vient en soutien du Simplon, pour mener les voyageurs de Constantinople à Téhéran. Ces trains sont encore plus luxueux que ceux construits par Nagelmackers (lire page suivante).
En 1922, les voitures deviennent entièrement métalliques, afin d'éviter les craquements de celles en teck, et sont revêtues d'une livrée bleue nuit et d'un filet d'or à l'extérieur. André Noblemaire, alors directeur de la Compagnie, aurait choisi cette couleur en souvenir de son uniforme de chasseur alpin. L'intérieur aussi est rénové. Les artistes les plus réputés de l'époque sont chargés de sa décoration et le train devient le symbole même de l'Art déco. Les décorateurs Albert Dunn et René Prou l'enjolivent à coup de bois rares, de superbes moquettes et de lampes en bronze. René Lalique, maître verrier, conçoit les panneaux de verre qui seront apposés aux boiseries d'acajou.
Les passagers s'adaptent également aux nouvelles modes. Les femmes coupent leurs cheveux et enlèvent leurs corsets sous l'influence du couturier Paul Poiret. Elles osent des décolletés vertigineux dans le dos, un long fume-cigarette à la main, de grands sautoirs de perles autour du cou. Les hommes commencent à gominer leurs cheveux, coiffent des chapeaux mous. Les célébrités y défilent : Cocteau prend ses quartiers, suivi par Marlène Dietrich, puis Tolstoï, qui, expulsé de l'Union Soviétique par Staline, emprunte l'Orient-Express pour rejoindre le Bosphore.
La Compagnie continue de se développer et de séduire les voyageurs de luxe jusqu'à ce qu'éclate la Seconde Guerre mondiale.

L'heure du déclin

Les années 39-45 stoppent l'ascension du roi Orient-Express. Gares, voies, ponts sont bombardés… Les dommages sont tels que, dès 1942, plus aucun des trains de la Compagnie ne fonctionne. Il n'y a que Raoul Wallenberg, diplomate suédois, qui sut tirer profit de l'Orient-Express pendant la guerre. Alors qu'il vient d'être enrôlé par les services secrets américains, il prend le train de luxe devenu allemand, direction Budapest. Il doit officiellement rejoindre l'ambassade de Suède pour prendre ses fonctions de diplomate. Mais il profite surtout du voyage pour sauver des milliers de Juifs et les placer ➤

Pour une clientèle d'hommes politiques, cantatrices, écrivains, mondaines, vedettes de théatre et de cinéma, parcourir de si longues distances ne pouvait se concevoir sans des salons confortables et raffinés : tables en acajou, fauteuils et canapés de cuir… Ici la voiture bar-restaurant « Train bleu », décoré par René Lalique, dans le plus pur esprit Art déco.

Affiche publicitaire de la Compagnie internationale des wagons-lits vers 1900.

En 1974, le réalisateur Sidney Lumet, avec son adaptation cinématographique du roman d'Agatha Christie, « Le Crime de l'Orient-Express », fait revivre en images le train mythique.

➤ sous la protection suédoise. Ensuite, la Compagnie ne refera surface que le 27 septembre 1945, quand l'Arlberg-Orient reprendra sa première ligne civile, entre Paris et Innsbruck. De lourds moyens sont déployés pour remettre les trains sur pied : 200 voitures sont retrouvées et restaurées, alors que 199 sont définitivement perdues, tout comme la majeure partie de la vaisselle, de la verrerie, de l'argenterie et du linge. Mais ces efforts sont vains. L'époque des trains de luxe semble bel et bien révolue. La Guerre froide et le Rideau de fer, qui séparent désormais l'Europe de l'Est et celle de l'Ouest, rendent leur circulation difficile. S'ils passent encore les frontières, les autorités soviétiques sont plus que jamais méfiantes, craignant l'évasion de leurs ressortissants. Une nouvelle invention évince également le train : l'avion. Au confort et à la beauté du train, beaucoup de voyageurs préfèrent désormais la vitesse de ce tout nouveau moyen de transport. Les voitures bleues sont troquées au profit de wagons moins luxueux, beaucoup sont même vendues, et l'Orient-Express perd définitivement son label de train de luxe en 1948. La Compagnie tente néanmoins de conserver sa magie en proposant ses services à une clientèle plus populaire jusqu'en mai 1977, date du dernier aller-retour Paris-Istanbul.

Encore aujourd'hui, ce train devenu musée reste un délicieux moyen de transport à travers le temps et la vieille Europe. Classé monument historique, et racheté par la SNCF en 2011, l'Orient-Express fête cette année ses 130 printemps. Il est un lieu de prestige pour des déjeuners, dîners, cocktails et séminaires de grand luxe. Les wagons mythiques des années folles circulent aussi à nouveau, direction Venise notamment. L'occasion de plonger, quelques instants, dans les mythes du grand Orient-Express, dont « la légère trépidation du wagon-lit vibrera très probablement jusqu'à demain matin dans ma colonne vertébrale. » ■

** Les citations sont extraites de « L'Orient-Express », ouvrage qui reprend le texte intégral du livre « De Pontoise à Stamboul », d'Edmond About, paru en 1884. Coll. « Heureux qui comme… », éd. Magellan & Cie, 6 €.*

Georges Nagelmackers, second Jules Verne

Le jeune Belge n'a que 34 ans quand il fonde la Compagnie internationale des wagons-lits. Issu d'une famille richissime, il fait des études d'ingénieur avant d'être envoyé de force aux États-Unis par les siens. Amoureux d'une de ses cousines, de surcroît plus âgée que lui, il salit la réputation de sa famille. C'est de son séjour dans une Amérique, en pleine guerre de Sécession, qu'il ramène sa passion pour le chemin de fer. Il est en admiration devant les sleeping-cars de Pullman et leurs avancées technologiques révolutionnaires. Seul bémol ? Leur inconfort. Nagelmackers rentre donc en Belgique au printemps 1869 avec la volonté de créer des trains alliant la possibilité de parcourir de très longues distances à l'élégance, au raffinement et au confort. Son projet voit le jour malgré la guerre et connaît un franc succès. Le premier Train Express de l'Orient est composé de voitures dédiées (lits, restaurants, salons) et de fourgons. Pour la première fois, on vit ainsi à bord d'un train comme chez soi. Et peut-être même mieux…

Secrets d'Histoire

DÉCOUVREZ LE NOUVEAU VOLUME DE LA COLLECTION DE COFFRETS DVD PRESTIGE !

Le chapitre III de votre série présentée par STÉPHANE BERN disponible dès le 23 octobre.

Génies artistiques
Molière tombe le masque !
Mozart : la liberté ou la mort !

Bâtisseurs de civilisations
Toutankhamon : un trésor de Pharaon
Soliman le Magnifique

Royautés d'europe
Monaco et les princes de Grimaldi
Juan Carlos Le Roi des espagnols

De Versailles à l'Elysée
Elles ont régné sur Versailles
Les secrets de l'Elysée

Les ambitieux
Talleyrand Le diable boiteux
Fouquet Le soleil offusqué

NOUVEAU !

francetv distribution

En vidéo à la demande sur pluzzvad.francetv.fr

komea © Société Européenne de Production 2008-2009-2010-2011-2012 - © 2013 Edition multimédia

Mystère

Entre 1764 et 1767, le Gévaudan (actuelle Lozère) vit dans l'angoisse. Au moins 79 corps sont retrouvés déchiquetés dans cette région reculée. Le coupable ? Une bête jamais retrouvée, ni même identifiée… par Marie Gabet

Nous sommes sous le règne de l'avant-dernier roi de France, Louis XV, et déjà la monarchie vacille. Les idées des philosophes des Lumières se développent et la révolution intellectuelle est en marche. Après des siècles d'asservissement et d'oppression, la population réclame désormais reconnaissance, justice et liberté. Cet affaiblissement progressif de l'autorité entraîne des périodes de grands troubles et de nombreux scandales, dont celui de la bête du Gévaudan.

EN GÉVAUDAN

Le comté du Gévaudan, dans la province du Languedoc, est une contrée isolée où vivent essentiellement des paysans miséreux. Entre le 30 juin 1764 et le 19 juin 1767, des découvertes macabres viennent agiter la région. Une bête blesse et tue des dizaines de personnes sur le plateau de la Margeride, alors une des régions les moins peuplées de France (avec seulement 16 habitants au kilomètre carré, contre 45 pour la moyenne nationale). Les corps de ces paysans et gardiens de troupeaux, découverts sur ces hautes terres granitiques balayées par les vents et composées principalement de landes et de forêts, présentent des marques de mutilation.

La peur s'installe dans la région

L'affaire commence par l'attaque d'une gardienne de vaches. Sauvée par ses bovins, elle décrit la bête sauvage comme un gros loup, au poil roux et à la tête trop grosse et allongée pour en être véritablement un. Elle aurait également un ventre jaunâtre, l'échine ➤

➤ marquée d'une bande noire et une longue queue fournie. Des jeunes filles sont ensuite tuées. En effet, ce sont surtout des enfants et des jeunes femmes qui sont attaqués, avec un sadisme et une cruauté sans égal. Après la surprise et la colère, l'angoisse se propage. La population multiplie les prières et les battues. Le gouverneur du Languedoc envoie même cinquante-sept de ses meilleurs soldats, mais rien n'y fait. Toutes les semaines, des corps sont déchiquetés et les rapports se multiplient chez l'intendant de la province. L'affaire prend une telle ampleur qu'elle remonte jusqu'à Versailles. Au début du mois de mai de l'an 1765, Sa Majesté Louis XV envoie même Denneval, le meilleur louvetier (chasseur de loups) de la cour, pour régler cette affaire. En vain.

> Un animal sauvage n'attaque pas délibérément l'être humain.
>
> Michel Louis, dans « La Bête du Gévaudan ou l'Innocence des loups ».

Une bête invincible ?

Toujours en ce mois de mai, à la ferme de la Chaumette, l'aîné des trois frères de la maison regarde son troupeau par la fenêtre quand il aperçoit un loup immense, assis dans l'herbe, lorgnant le jeune vacher dans le pré. Les trois frères sortent donc armés, se séparent pour encercler la bête tueuse et blessent gravement l'animal au cou. Il s'enfuit, mais les chasseurs assurent qu'il est voué à mourir tant la blessure est profonde. On fête donc cette victoire comme il se doit, avant d'apprendre, le soir même, la découverte d'une nouvelle victime. Une vachère de 50 ans est morte. C'est la consternation, et l'État est à nouveau pris à partie. François Antoine, le lieutenant des chasses de Sa Majesté, est envoyé. Après trois mois de recherches, il tue un très grand loup le 20 ou 21 septembre 1765. Sa dépouille est rapportée à Paris. La population respire. Alors, véritable délivrance ou belle opération de communication ? Le peuple est en tout cas soulagé. Mais le calme ne dure que deux mois. Le 2 décembre, les massacres reprennent et s'intensifient. Le mystère s'épaissit. Pourquoi personne ne peut arriver à bout de l'animal ? Plusieurs raisons à cela. D'abord, le pouvoir a minoré l'affaire et les autorités locales n'en ont pas mesuré l'ampleur. Il faut dire que la maréchaussée était peu présente dans cette région reculée et, pour le roi, le loup ramené à Versailles par

Les différentes représentations de la bête au fil des années donnent la mesure des peurs de l'époque, une période durant laquelle le peuple croit en Dieu mais aussi au diable et au loup-garou.

François Antoine avait mis un terme à cette histoire. Il faut aussi chercher du côté de la récompense : la somme promise à celui qui tuerait l'animal était extrêmement importante ; elle correspondait à la prime versée pour 150 loups tués. Ce montant très alléchant a sans doute semé le désordre, chacun voulant tuer la bête avant son voisin… Enfin, et surtout, les meurtres semblent obéir à une organisation minutieuse, bien étrange pour des crimes attribués à une simple bête sauvage.

Sur la piste d'un serial killer

Le 16 mai 1767, la petite Marie, 12 ans, est retrouvée morte. Un de ces voisins, Jean Chastel, semble ravagé par le chagrin. Alors qu'il n'était pas un habitué des églises, il revient à la piété et décide même de partir tuer la bête. Les paysans organisent donc une battue de plus le 19 juin 1767. Mais cette fois, Jean Chastel abat bel et bien l'animal, sans même que celui-ci ne tente de reculer, comme s'il connaissait l'homme. Les soupçons grandissent. Il faut dire que Chastel et ses fils vivent entourés de gros chiens croisés avec des loups et travaillent sous les ordres de Jean-François-Charles de Morangiès, marquis de Saint Alban. Ce seigneur dévoyé les aurait-il employés pour des crimes sadiques ? Plutôt mal considéré par la population locale, Jean Chastel, chasseur et dresseur de loups réputé, paysan cultivé sachant lire et écrire, a une réputation de sorcier. Il sera très mal récompensé pour sa bravoure : seulement 72 livres sur les 1 000 promises lui seront données. Les romanciers Abel Chevalley, en 1936, et Henri Pourrat, une décennie plus tard, le font même entrer dans la légende comme le dresseur de cette bête féroce. Véritable coupable ou suspect facile ? On ne le saura certainement jamais. Mais les tueries semblent réfléchies et organisées, l'animal conditionné, dressé pour tuer des êtres humains. La dimension sadique et l'orchestration des meurtres laissent penser qu'un homme a manigancé ces attaques. Les victimes retrouvées décapitées semblent l'avoir été au couteau, et le responsable laisse derrière lui des mises en scène macabres. Enfin, si la bête tombe sans jamais flancher pour de bon, c'est qu'elle est protégée par une cuirasse en peau de sanglier, à l'instar des chiens de guerre.

Mais alors pourquoi ?

Différentes pistes ont été étudiées depuis pour tenter d'expliquer ces meurtres en série. La raison politique d'abord. La famille des propriétaires du fief du Besset, secteur où la bête partait souvent se réfugier, pouvait vouloir se venger du régime de Louis XV, qui avait contrecarré ses projets politiques. Les seigneurs locaux auraient également pu tenter de soulever la région pour faire pression sur le royaume. Vingt-cinq ans seulement nous séparent de la Révolution, et cette contrée isolée est idéale pour mener ce genre de rébellions. Autre suggestion : une campagne religieuse. Après la révocation de l'Édit de Nantes et la chasse aux Protestants, Louis XV est très peu populaire chez une grande partie des religieux, et les conflits sont tout juste calmés. Troisième hypothèse : le règlement de comptes. Cette série de crimes a pu être orchestrée par des nobles animés par la vengeance. Jalousies, rivalités entre familles, problèmes de succession… Les habitants locaux soutenaient cette thèse. Cela expliquerait également pourquoi la bête n'attaquait que certaines zones. Mais la longévité de ces événements paraît démesurée pour une simple guerre de clocher… Enfin, les seigneurs locaux ont pu monter de toutes ➤

Portrait-robot de l'animal

Les suppositions vont bon train… Au vu des griffures sur certaines des victimes et de la force déployée, certains parlent d'un ours. Mais l'animal court beaucoup trop vite. Un félidé ? Pour sa robe et sa discrétion. Une hyène ? Un animal hybride ? Un homme déguisé ? Il faut dire que la bête se révèle étonnamment hardie, habile et maligne pour un animal sauvage. Elle se joue des pièges et des chasseurs, disparaît pendant de longs mois avant de réapparaître, ne fuit pas au contact de l'homme, se méfie des appâts… Plus encore, elle tue pour jouer et non pour manger, décapite ses victimes, replie même parfois leurs vêtements.

Après trois mois de traque, une bête est abattue en septembre 1765 par François Antoine, le lieutenant des chasses de Sa Majesté. L'animal empaillé est envoyé à la cour. Officiellement, la bête du Gévaudan est morte. Mais dès décembre, les attaques reprennent. Elles dureront jusqu'en juin 1767. Jusqu'à ce que Jean Chastel tue un nouvel animal, dans des circonstances troublantes…

pièces ce stratagème pour faire oublier la misère aiguë qui régnait alors, et annihiler les revendications du tiers état. La bête sert alors de leurre afin de focaliser les esprits et les énergies, de ressouder la population.

La bête décryptée

Une fois l'animal tué, les naturalistes de l'époque l'ont disséqué et étudié. Le rapport d'expertise, rédigé le lendemain par Me Étienne Marin, notaire royal de Langeac, présente un animal apparenté à une bête hybride, dont les proportions ne sont pas conformes à celles d'un loup. D'après les notes et les croquis réalisés à l'époque, les spécialistes du Museum d'histoire naturelle de Paris ont récemment rédigé le rapport suivant : « La bête n'est ni une hyène, ni un singe, ni aucun autre animal exotique. Sa formule dentaire ne laisse aucun doute : il s'agit d'un canidé. Il y a deux options : le chien ou le loup. C'est un mâle de 109 livres, le poids normal d'un loup adulte. Son museau est plus court que celui d'un loup. Sa tête est également plus large […], la hauteur de son profil appartient au chien. L'avant du corps est proche de celui du chien et l'arrière ressemble à celui du loup. La coexistence des deux morphotypes nous permet d'être affirmatifs. La bête du Gévaudan est un hybride entre un loup et un gros chien ; probablement un chien mâtin […]. La grande longueur des griffes trahit sa domestication. » Meute de loups enragés, fauve non identifié, bête humaine ou loup-garou… Nous ne saurons sûrement jamais. Mais l'affaire a, depuis des siècles, fait couler au moins autant d'encre que de sang. Elle est même devenue un véritable argument touristique. Une sculpture a été érigée à Saint-Privat-d'Allier, des statues trônent dans les villages de Saugues, Auvers, Marvejols et à Malzieu-Ville. Deux musées lui sont même dédiés : celui de Saugues et « Stevenson et la tanière de la bête », à Pradelles. L'occasion de partir à la découverte des mystères du Gévaudan… ■

Les autres bêtes

La bête du Gévaudan n'est pas la seule dans l'Histoire à avoir semé la terreur. Toute attaque qui échappe à des explications rationnelles suscite rapidement des rumeurs… et des légendes. En France, on peut citer celle d'Évreux de 1633 à 1634, celle de Brive en 1783 et celle du Cézallier entre 1946 et 1951. Mais les plus féroces sont celles de l'Auxerrois et du Vivarais. La première est décrite comme un tigre et aurait fait 28 morts en 1731. La seconde, entre 1809 et 1816, est certainement un fauve échappé d'un cirque. Elle ressemblait à un loup, mais avec la corpulence d'un âne. Aucune des deux n'a été retrouvée…

Routes des vins routes de patrimoine

La première « Route des vins » a 60 ans. Elle a été inaugurée en 1953 en Alsace. Pour l'occasion, deux caravanes de voitures parties des deux bouts du vignoble alsacien, Marlenheim (Bas-Rhin) au nord, et Thann (Haut-Rhin) au sud, ont roulé à la rencontre l'une de l'autre. Longue de 170 km, serpentant au pied des Vosges, traversant 67 des 119 communes et 49 des 51 grands crus de l'appellation, elle permet à ceux qui l'empruntent de découvrir d'innombrables domaines, des villages pittoresques, de bonnes tables, des châteaux, musées et monuments… Le succès est allé croissant, attirant des visiteurs de plus en plus nombreux. Les autres régions n'ont pas tardé à copier la recette. À commencer par la Bourgogne, avec la célèbre « Route des grands crus », qui suit la D 974 de Dijon à Santenay (Côte-d'Or), en passant par Nuits-Saint-Georges et Beaune. Ou encore le Médoc, avec la non moins fameuse « Route des châteaux », qui suit la D 2 de Blanquefort à Saint-Vivien-de-Médoc (Gironde), en traversant Margaux, Saint-Julien, Pauillac et Saint-Estèphe. Toutes les régions ont aujourd'hui leur route des vins. On en recense plus d'une centaine. Nous vous en présentons quatre, sans doute peu connues mais tout aussi attirantes, où l'accueil des vignerons est à la hauteur de la beauté des sites. Par Florent Leclercq

À LIRE

- « Tourisme et vignoble en France », édité par le Petit Futé, s'attache surtout à détailler les domaines viticoles, cavistes, hôtels et restaurants (2012, 90 p., 16,95 €).
- « L'Encyclopédie touristique des vins de France », s'inscrivant dans la continuité du célèbre « Guide Hachette des vins », prend le temps de présenter les vignobles s'appuyant sur des cartes détaillées et une riche illustration (2010, 380 p., 29,90 €).
- « Routes des vignobles en France », édité par Michelin. Fidèle au savoir-faire réputé de la maison, il offre un assemblage élégant, savoureux et bien équilibré entre découverte des appellations et visites touristiques, fourmillant d'informations et d'adresses rigoureusement sélectionnées (2013, 575 p., 16 €).

DANS LES PAS DE RABELAIS EN VAL DE LOIRE

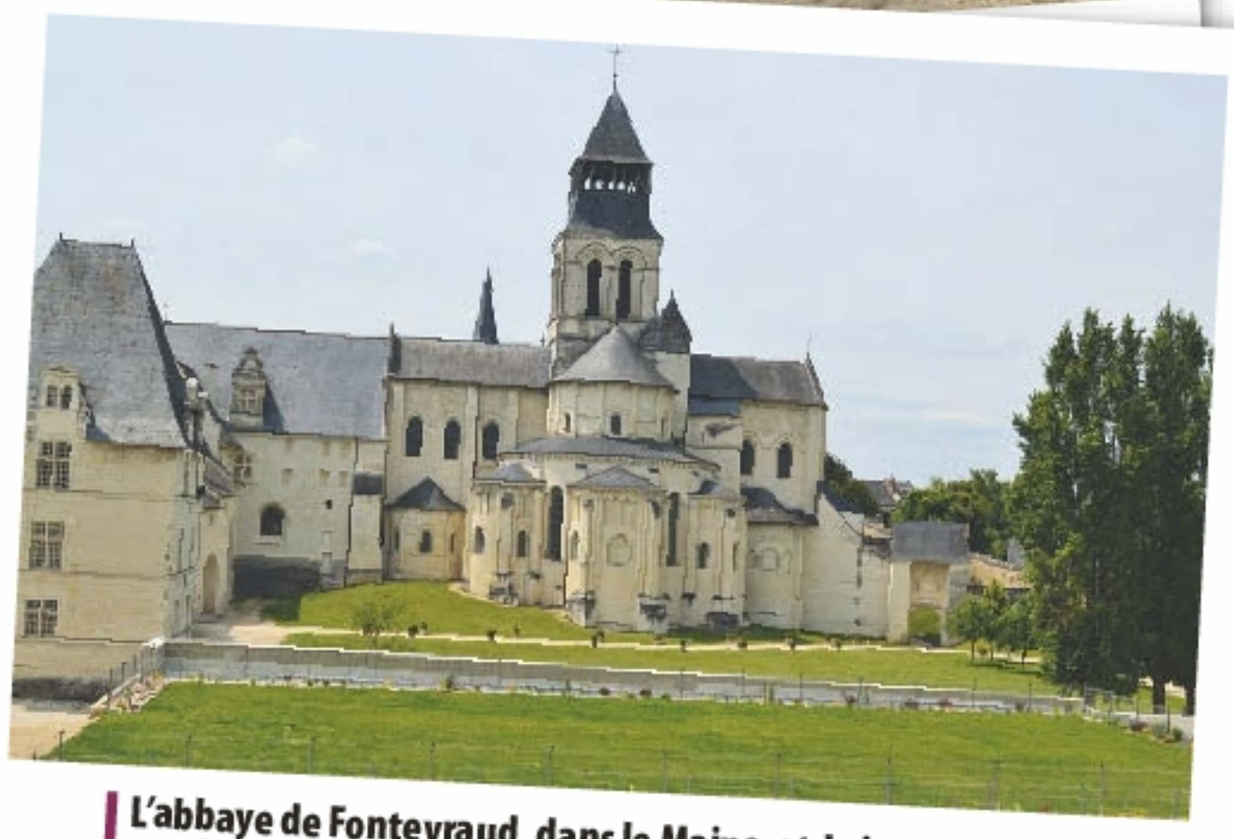
Bons crus et beaux châteaux alternent le long de la Loire, de la Vienne ou de l'Indre, enchantant les yeux et les papilles.

La tour de l'Horloge de l'ancienne forteresse royale de Chinon, vue des vignobles qui s'étendent à ses pieds et dévalent jusqu'à la Vienne.

Un repas de Gargantua, héros du récit éponyme de François Rabelais (1494-1553), illustré par Gustave Doré (1832-1883).

François Rabelais, l'enfant du pays, avait déjà tout dit de la qualité des vins d'ici. L'auteur de « Gargantua » commit d'ailleurs un illustrissime et indépassable « Traité de bon usage de vin ». Il ne faut pas manquer d'aller à La Devinière, sa maison natale à Seuilly, faire dévotion à celui qui a dit : « Boire est le propre de l'homme, boire vin bon et frais, et de vin, divin on devient. » Les dives bouteilles du cru proviennent du chenin, en blanc, et du cabernet franc, en rouge. Tous deux s'exaltent sur les coteaux calcaires et s'enrichissent sur les parcelles schisteuses, ou bien s'affinent et prennent du fruit sur les sols limoneux et graveleux des rives. Ici, le rouge domine. Il est réputé le meilleur du Val de Loire et révèle un bon potentiel de garde. La région, Pantagruel m'en est témoin, produit du vin depuis des siècles. Cultures, commerces et manufactures ont enrichi ses cités tournées vers les fleuves. Leurs rues aux façades ornées et à l'harmonie séculaire sont un enchantement pour le promeneur. De toutes, Chinon est sans doute la mieux préservée. La cité se déploie sur les coteaux de la Vienne, avec en surplomb la formidable forteresse médiévale, en ruines mais considérablement restaurée, qui peut se visiter aujourd'hui. En ville, nombre de maisons ou monuments méritent de s'y arrêter, comme l'hôtel des Gouverneurs, la célèbre « Maison rouge » de bois et de brique, le palais du Bailliage, devenu l'Hostellerie Gargantua, ou encore la maison de la famille Rabelais. À voir aussi, le Musée du vin et de la tonnellerie, où des automates reproduisent les travaux des vignerons et, surtout, les fameuses « Caves painctes », qui servent de décor aux libations de Pantagruel et où la confrérie des Bons Entonneurs rabelaisiens tient ses chapitres. Non loin de là, dans la direction de Tours, différents châteaux valent le détour. Langeais, le plus ancien, est une imposante place forte construite par Louis XI, dont les remparts, les hautes tours crénelées et le pont-levis en état de marche surplombent la Loire. Les appartements, remeublés avec goût, évoquent la vie des princes au

Tonneliers au travail en Indre-et-Loire, en 1895.



L'abbaye de Fontevraud, dans le Maine-et-Loire, est considérée aujourd'hui comme l'une des plus grandes cités monastiques préservées d'Europe.

début de la Renaissance. Balzac y prit le nom d'une de ses fameuses héroïnes : la duchesse de Langeais. Le souvenir de l'auteur de « La Comédie humaine » est pieusement conservé non loin de là, au château de Saché, des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Il y écrivit certaines de ses œuvres les plus célèbres et s'en inspira pour « Le Lys dans la vallée ». Bâti entre deux bras de l'Indre, Azay-le-Rideau est une merveille d'architecture de la Renaissance italienne, qui semble flotter au ras de l'eau. À voir aussi, Villandry et ses somptueux jardins de la même époque.

Bourgueil et ses nectars fruités

On passe la Loire et on arrive à Bourgueil. Cépage et sols y sont les mêmes qu'à Chinon, mais souvent avec plus de graviers ou de limons, si bien que le vin semble plus rouge, plus fruité et prêt à boire plus vite. L'ancienne abbaye, qui a implanté le vignoble au X^e^ siècle, est devenue le musée des Arts et Traditions populaires. À la Maison des vins de Bourgueil, installée dans une maison du XV^e^ siècle et où l'acteur Jean Carmet passa son enfance, les amateurs trouveront toutes les informations sur l'appellation et les balades dans les vignes. Pour déguster les crus d'ici, rien de mieux que le Café de la promenade(1) : joli cadre, très bon accueil et grand choix de vins de toute la région, sans oublier quelques chambres bienvenues lorsque la dégustation ou le repas se prolonge. Lors de la « Bourgueillothérapie » annuelle, lancée par les patrons, arts et vins, créations et libations vont de conserve. Et pour découvrir les produits du terroir et la ville animée, il y a le marché du samedi dans les halles de tuffeau.

Alentour, les vieux châteaux pleins d'histoire ou de légendes ne manquent pas non plus. En allant vers l'Anjou, le promeneur découvrira celui de Monsoreau. Avec une allure de forteresse et des ouvertures et parements de style renaissance, il semble veiller sur la Loire et donna son nom au roman d'Alexandre Dumas, « La Dame de Monsoreau ». À quelques kilomètres au sud, l'imposante abbaye de Fontevraud, où reposent les Plantagenêts, qui ont régné sur l'Angleterre et où se tiennent de grandes expositions, est à voir. En suivant le fleuve, on arrive à Saumur et son impressionnant château. Dans cette cité, l'histoire se marie aux vins mais aussi aux chevaux, avec le fameux Cadre noir.

L'accueil dans les domaines est une des grandes vertus de la région. Parmi les plus intéressants, il y a Couly-Dutheil(2) à Chinon, Charles Joguet(3) à Sazilly, Yannick Amirault(4) à Bourgueil ou Frédéric Mabileau(5) à Saint-Nicolas-de-Bourgueil. La plupart des caves et des maisons troglodytes sont creusées dans les coteaux de tuffeau. Les dégustations y prennent un tour un peu magique et vous feraient prendre au mot le conseil de Rabelais : « Beuvez toujours, ne mourrez jamais. »

(1) www.cafedelapromenade.com
(2) www.coulydutheil-chinon.com
(3) www.charlesjoguet.com
(4) www.yannickamirault.fr
(5) www.fredericmabileau.com

CAHORS, PATRIE DE CLÉMENT MAROT

Des vins à part, tirés d'un cépage sans égal. Des paysages splendides, le long de la vallée du Lot. Châteaux, villes ou villages au riche patrimoine, ponctués de bonnes tables servant le meilleur de la cuisine quercynoise… Voilà tout ce qui fait de la découverte de cette appellation un moment mémorable.

Chef-d'œuvre de l'époque médiévale, le village de Saint-Cirq-Lapopie, dans le Lot, appartient à la très prisée liste des Plus Beaux Villages de France.

Le château Lagrézette.

« Donnez-nous grand foison de vin », s'exclamait Clément Marot (1496-1544), poète natif de la bonne ville de Cahors.

Porte d'entrée du vignoble – et jadis porte de sortie des vins qui s'exportaient par Bordeaux en descendant le Lot – Cahors offre au visiteur ses multiples splendeurs dans la douce euphorie d'une ville méridionale au site exceptionnel. Pour en goûter tous les charmes, du pont Valentré, avec ses trois tours, jusqu'à la cathédrale Saint-Étienne, et ses deux dômes, entourée d'un lacis de ruelles et de vieilles maisons attachantes, il est recommandé de passer par la très accueillante et intéressante Maison des vins de Cahors. Dans les boucles du Lot, il ne faut pas manquer les belles cités de Puy-L'Évêque, Luzech ou Albas, dont les tours et les clochers surplombent la rivière. Avec un peu de temps devant soi, il ne faut pas hésiter à s'embarquer pour une croisière, voire à louer un bateau et à remonter le courant jusqu'à Saint-Cirq-Lapopie, qui séduisit beaucoup d'artistes renommés. Parmi les plus beaux châteaux, réputés aussi pour leurs vins, on peut voir Lagrézette[1], restauré avec art, et ses impressionnants chais souterrains, et, surtout Mercuès[2], ancienne demeure des comtes-évêques de Cahors devenue un Relais & Châteaux. Sa magnifique terrasse domine toute la vallée du Lot et, lors des vendanges, des odeurs enivrantes de moût de raisin remontent des caves. Le malbec, appelé naguère côt ou auxerrois, s'est admirablement adapté au terroir de Cahors. Un climat ensoleillé aux automnes splendides et sans excès de sécheresse permet aux raisins d'atteindre une belle maturité. Sur les sols pauvres et caillouteux des causses, ou sur les éboulis calcaires des « terrasses », entremêlés de marnes ou de filons sidérolithiques, ils donnent des vins de caractère, souples, fruités et charmeurs dans leur jeunesse, intenses, profonds et parfumés au bout de quelques années pour les meilleurs. Ces derniers s'allient idéalement à l'agneau et aux truffes, grandes spécialités locales. Parmi les domaines les plus captivants figurent le Château du Cèdre[3] à Vire-sur-Lot, le Château Eugénie[4] à Albas, le Château Les Croisille[5] dans le hameau de Fages à Luzech, le Château Chambert[6] à Floressas ou le Clos Trotteligotte[7] à Trespoux.

(1) www.chateau-lagrezette.com
(2) www.chateaudemercues.com
(3) www.chateauducedre.com
(4) www.chateaueugenie.com
(5) www.lescroisille.com
(6) www.chateaudechambert.com
(7) www.clostrotteligotte.com

LE PARADIS MÉRIDIONAL D'ALPHONSE DAUDET

Dans les somptueux paysages des Alpilles, ponctués de villages plus beaux les uns que les autres, une poignée de vignerons donnent belle allure à leurs domaines et grande renommée à l'appellation des baux-de-provence.

Le site même des Baux-de-Provence est d'une beauté sauvage, avec son château fort en ruines couronnant un éperon calcaire et le village accroché au bord du plateau. Il est au cœur d'un triangle Avignon, Arles, Salon-de-Provence, ayant en son centre la chaîne des Alpilles et le Parc naturel régional éponyme. Les autres communes de l'appellation, comme Saint-Étienne-du-Grès, Saint-Rémy-de-Provence, Eygalières, Mouriès, Maussane ou Fontvieille, se nichent au pied de la chaîne. Les domaines viticoles sont dispersés dans les Alpilles, qui offrent de très belles balades, et tout autour. Souvent dissimulés au creux des collines, dans des paysages enchanteurs, les vignobles alternent avec les oliveraies et les champs de lavande. Plusieurs domaines proposent aussi de l'huile d'olive pressée sur place. La visite du moulin Saint-Michel, à Mouriès, qui en produit depuis le XVIII[e] siècle, se révèle passionnante. Les richesses architecturales et archéologiques sont à la hauteur des paysages. Les vestiges gallo-romains de Saint-Rémy-de-Provence, héritière de l'ancienne cité de Glanum, valent le détour. Et le charme puissant du site, tout proche, du plateau des Antiques mérite qu'on s'y attarde. À voir aussi, près de Fontvieille, le musée Alphonse-Daudet et le moulin de ses célèbres lettres et, vers Saint-Étienne-du-Grès, la vieille chapelle romane et la tour Saint-Gabriel. Surtout, ne pas se priver d'arpenter ces villages à l'atmosphère prenante, au gré de ruelles charmantes et de places accueillantes, à commencer par les Baux-de-Provence. Les vins de l'appellation, en grande majorité des rouges – contrairement au reste de la région –, sont de grande qualité, riches et subtils, fins et chaleureux, élégants et charpentés. Nombre de domaines travaillent leurs vignes de grenache, syrah, mourvèdre, cinsault, carignan ou cabernet sauvignon, qui donnent des rouges et des rosés, suivant les règles de l'agriculture biologique ou de la biodynamie. Parmi les plus remarquables, Château Romanin*, à Saint-Rémy-de-Provence.

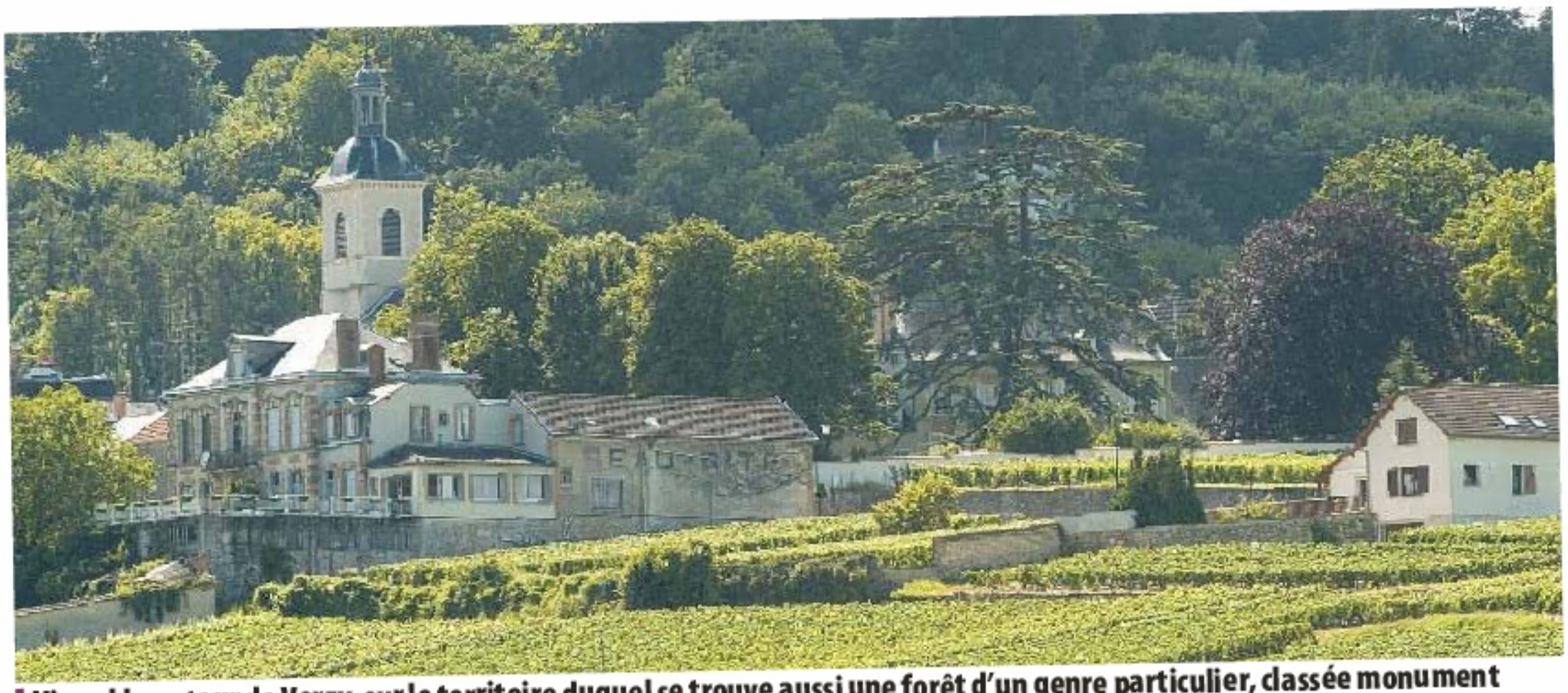
**www.romanin.com*

Une vue caractéristique des pourtours de la chaîne des Alpilles, où se déploient des paysages enchanteurs de collines au creux desquelles alternent vignobles, oliveraies et champs de lavande.

L'auteur des « Lettres de mon moulin », Alphonse Daudet (1840-1897), puisait son inspiration dans les paysages de Provence.

AVEC HENRI IV SUR LA MONTAGNE DE REIMS

L'un des quatre grands terroirs de la Champagne, le plus proche de Reims (Marne), est une guirlande de vignobles autour d'un massif forestier naturel et protégé. Au fil de ses beaux et vieux villages, les vignerons vous font découvrir les mystères du champagne et leurs meilleurs crus.



Vignoble autour de Verzy, sur le territoire duquel se trouve aussi une forêt d'un genre particulier, classée monument naturel, constituée d'un millier de hêtres tortillards, dits « faux de Verzy », dont les feuillages enchevêtrés forment une sorte d'immense pergola végétale soutenue par des troncs difformes.

Une affiche publicitaire de la maison de champagne Paul Forestier & Cie, vers 1900.

La Montagne de Reims, à 10 kilomètres au sud de la ville, est un vaste plateau creusé de vallons et couvert de forêts, qui culmine à 286 mètres, au mont Sinaï. Les premiers et grands crus forment une couronne sur ses pentes. L'ensemble est protégé par un parc naturel régional. Ici, les sols plutôt argilo-calcaires conviennent particulièrement bien aux cépages rouges. Le chardonnay y est présent en moindre part que les pinots noir et meunier. Ceux-ci confèrent aux vins un côté gourmand, plein et légèrement tannique que l'on ne retrouve que dans la côte des Bars (Aube). Les crus de la Montagne de Reims sont réputés pour leur puissance, leurs saveurs et leur persistance. Les noms des villages chantent aux oreilles des connaisseurs. Ce sont tous ou presque des premiers crus ou des grands crus, qui correspondent ici aux appellations communales.

« Faux » de Verzy et rouges de Bouzy

La Montagne de Reims compte 11 des 17 grands crus reconnus en champagne, dont Verzenay, Mailly-Champagne et Verzy au nord-est, Louvois, Bouzy et Ambonnay au sud-est, et Aÿ au sud, en bord de Marne, dont Henri IV appréciait beaucoup, dit-on, le « vin fauvelet et roitelet » produit par les vignes. Elle réunit aussi la moitié des 44 premiers crus de l'appellation, comme Ludes, Chigny-les-Roses, Rilly-la-Montagne ou Mareuil-sur-Aÿ.

« Si je n'étois roye de France, je voudrais estre sire d'Aÿ », disait le bon roi Henri. Reconnaissante, la ville organise tous les deux ans « Les Fêtes Henri IV », occasion unique d'ouvrir les maisons de champagne et de faire la fête dans la ville.

L'origine du champagne

On trouve des traces de viticulture dans la région depuis le VII[e] siècle. Au Moyen Âge, l'église, les abbayes et les seigneurs ont des vignobles et font des vins tranquilles dont la réputation gagne les pays voisins. Le grand tournant est pris au XVII[e]. La légende dit que Dom Pérignon (1638-1715) inventa alors le champagne. En réalité, ce moine bénédictin de l'abbaye Saint-Pierre d'Hautvillers se contenta d'apporter la méthode de fermentation en bouteille des vins effervescents de Limoux (Aude), découverte à l'occasion d'un pèlerinage. Mais il fut le premier à pratiquer, avec un soin méticuleux, la méthode des assemblages de cépages et de crus différents, qui va considérablement améliorer la qualité des vins et donner à ceux de son abbaye une grande réputation. Les autres améliorations (bouteille résistante, bouchonnage adapté, éjection des lies mortes et dépôts et, surtout, levures de qualité et dosage du sucre pour une prise de mousse régulière) seront le fait de différents vignerons et savants, comme Cadet de Vaux et Pasteur, au cours du XIX[e] siècle. Ainsi, la production de champagne est-elle passée de quelques centaines de milliers de bouteilles avant la Révolution à 30 millions à la fin du XIX[e] et à 300 millions aujourd'hui.

À partir de Rilly-la-Montagne, des sentiers de randonnée et des pistes pour VTT permettent d'explorer le parc naturel tout en visitant les villages vignerons. Craon, au-dessus de Ludes, offre une superbe vue sur Reims et le vignoble. À Verzenay, la première attraction est son Phare-Musée de la vigne, construit en 1909 par la maison Goulet pour sa promotion. On peut admirer aussi le grand moulin toilé restauré par Mumm. À ne pas manquer, Verzy et ses fameux « faux » authentiques ou hêtres tortillards, classés monument naturel : un millier d'entre eux forme de leurs feuillages enchevêtrés une immense pergola végétale soutenue par leurs troncs difformes. Ambonnay et Bouzy sont des villages de caractère, avec de vieilles églises, fontaines et statues médiévales, connus aussi pour leurs coteaux-champenois rouges et tranquilles, tirés des pinots noirs bien mûrs.

À Mareuil-sur-Aÿ, il faut visiter la maison Philipponnat[(1)] et son réputé Clos des Goisses. On atteint les bords de Marne. Sur la rive droite, face à Épernay, Aÿ recèle de nombreux monuments comme le pressoir Henri IV à colombages, ou la villa Bissinger, hôtel particulier du XIX[e] et siège de l'Institut international des vins de Champagne, ainsi que plusieurs maisons renommées, telles Bollinger[(2)], Ayala[(3)] ou Gosset[(4)].

Mais l'intérêt de cette balade, c'est aussi de rencontrer les vignerons qui font vivre ces beaux villages, de les écouter raconter l'élaboration de leurs vins et de déguster ceux-ci. Voici quelques domaines recommandables pour la simplicité de leur accueil et la qualité de leurs champagnes : François Lecompte [(5)] à Rilly-la-Montagne, Mailly grand cru[(6)] groupement de producteurs à Mailly-Champagne, Georges Vesselle[(7)] et Paul-Louis Martin[(8)] à Bouzy, ou encore R.H. Coutier à Ambonnay.

(1) www.champagnephilipponnat.com
(2) www.champagne-bollinger.fr (3) www.champagne-ayala.fr
(4) www.champagne-gosset.fr (5) www.champagne-lecompte.fr
(6) www.champagne-mailly.com (7) www.champagne-vesselle.fr
(8) www.champagneplmartin.com

L'épopée des Normands de Si

C'est peu connu, mais les Vikings installés en France ont aussi marqué de leur sceau toute l'Italie du Sud. Une épopée qui s'est déroulée sur près de deux siècles, comme en témoigne une partie du patrimoine architectural de la Sicile. Par Karine Touboul

cile

Avant sa mort au combat contre les armées de l'Empire romain germanique, qui marquera la fin du règne des rois normands de Sicile en 1194, le roi de Sicile Tancrède de Lecce rend à l'empereur Henri VI son épouse, Constance de Hauteville, qu'il avait fait prisonnière [Peinture de Gennaro Maldarelli, vers 1795-1858]

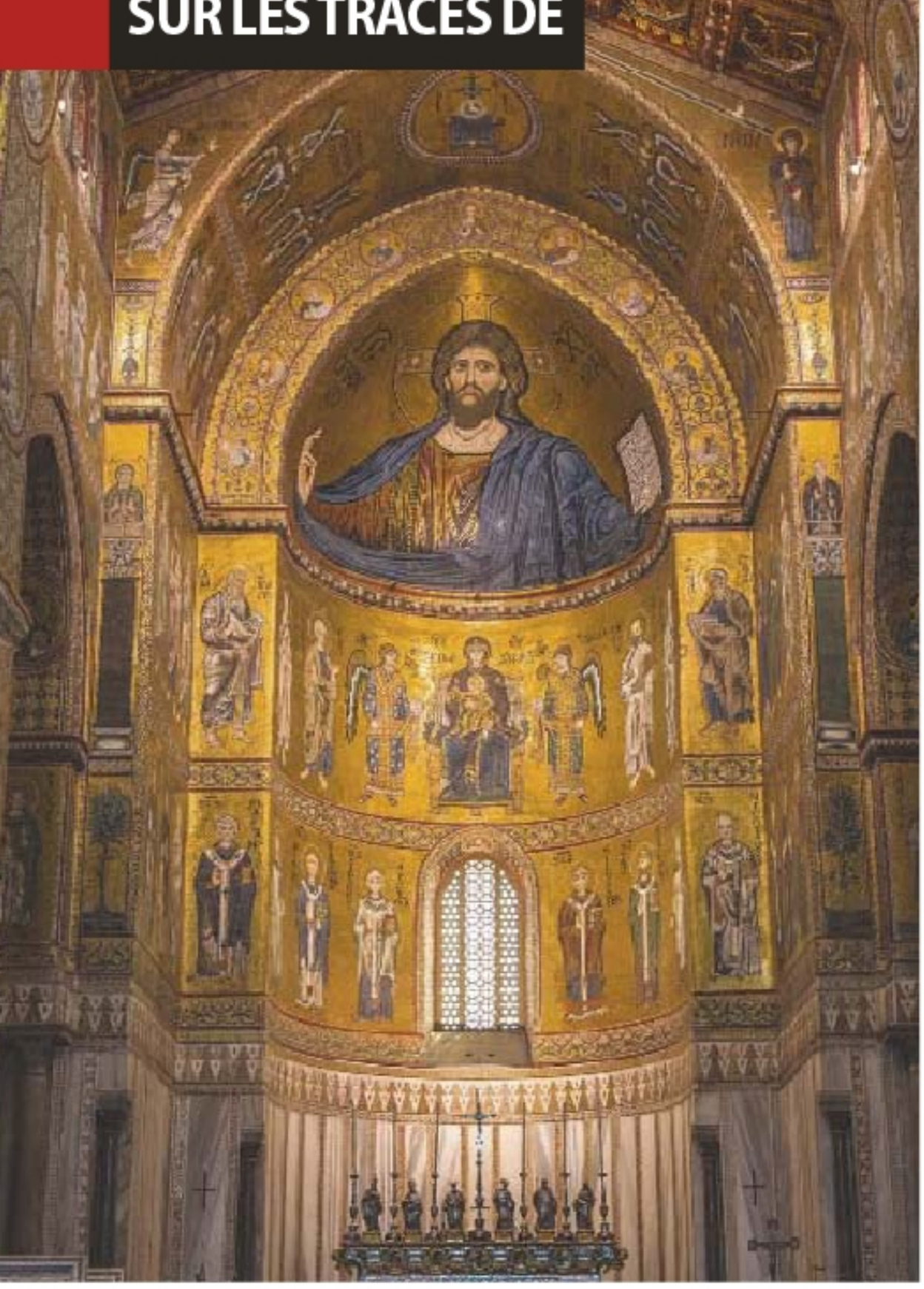
L'aventure des Normands en Sicile démarre au milieu du XIe siècle. Elle est l'œuvre d'une dynastie au destin exceptionnel : les Hauteville. Venus tout droit du Cotentin, près de Coutances, les onze fils d'un modeste seigneur, ne pouvant rien attendre de l'héritage paternel, décident de tenter leur chance dans le Mezzogiorno (Italie méridionale). Premier membre de la fratrie à jouer un rôle essentiel : Robert de Hauteville. Surnommé Robert Guiscard (« viscardus » signifiant « le rusé » en latin), il devient comte de Melfi, duc de Pouille et de Calabre. C'est avec son aide et sous son autorité que son frère cadet, Roger, entreprend la conquête de la Sicile en 1061. Depuis plus de deux cents ans, cette île stratégique, située au cœur de la Méditerranée, se trouvait entièrement sous domination musulmane. Ce n'est qu'en 1091, après trente ans de lutte acharnée, que Roger Ier, dit « Le Grand Comte », parvient à s'en emparer. Il s'éteint en 1101. L'un de ses fils, Roger, prend alors le relais. Le 25 décembre 1130, Roger II devient le tout premier roi de Sicile. Le royaume normand de Sicile est né.

L'âge d'or de la Sicile

Sous le règne du roi Roger II, l'île connaît un développement économique et culturel sans pareil. Pour le monarque, pas question de faire du passé table rase. L'héritage arabe, extrêmement important, est conservé et respecté. À la cour, on parle le français, le latin, mais surtout l'arabe et le grec. Politiquement, les Normands s'appuient sur les bases précédentes, musulmanes et grecques. Roger II déplace la capitale de Messine à Palerme, d'où il exerce tous les pouvoirs. Le poste de Premier ministre, désigné par les titres ➤

Certains sont plus égaux que d'autres

Sous le règne du très tolérant roi Roger II, l'égalité n'est cependant pas totale. Ainsi, les Musulmans et les Juifs possèdent-ils un statut inférieur et sont contraints de verser un impôt spécifique. Le royaume normand de Sicile reste et demeure avant tout chrétien. C'est la raison pour laquelle Roger II entreprend de transformer la plupart des mosquées en églises ou en cathédrales.



L'abside de la cathédrale de Monreale, à proximité de Palerme, typique de l'art normand de Sicile et de sa magnificence. Toutes les peintures ont été réalisées sur une sous-couche d'or.

➤ de « vizir » ou « émir des émirs », est tour à tour tenu par des Arabes, des Grecs, des Italiens, mais jamais des Normands. Roger II se montre particulièrement tolérant envers les populations locales. Arabes, Berbères, Grecs, Italiens, Français, Juifs… Tous jouissent du droit de s'exprimer dans leur langue et de pratiquer leur culte. Chaque peuple est même jugé selon le droit qui lui est propre.

Tensions religieuses

Roger II s'éteint en 1154. L'un de ses fils, Guillaume, âgé de 34 ans, lui succède. Devenu Guillaume Ier, il sera surnommé « Le Mauvais », en raison, notamment, de son goût pour le luxe et les plaisirs de la chair. Les premiers signes de tension apparaissent entre musulmans et chrétiens. À la mort du souverain, en 1166, son fils Guillaume est âgé de 12 ans. C'est sa mère, Marguerite de Navarre, qui se voit confier la régence. Les dissensions entre les diverses ethnies, cultures et religions s'accentuent. Le principal conseiller de la reine est notamment accusé de laisser éclater des soulèvements meurtriers à l'encontre des musulmans. Quand sont fils atteint sa majorité, devenant Guillaume II, le calme revient sur l'île. Gérant au mieux son royaume, on l'appellera « Le Bon », par opposition à son père.

L'épilogue du règne normand

Sans en avoir conscience, c'est pourtant ce Guillaume Le Bon qui met un terme au règne des Normands en Sicile. En 1184, il arrange un mariage entre sa tante Constance de Hauteville, fille du défunt Roger II, et Henri, fils aîné de l'empereur du Saint-Empire romain germanique Frédéric Ier Barberousse. Cinq ans plus tard, Guillaume II s'éteint, sans laisser d'héritier. Henri réclame la couronne, mais Tancrède de Lecce, petit fils illégitime de Roger II, la revendique pour lui-même. Il sera le dernier roi normand de Sicile. Après quatre ans d'une guerre sans merci contre les troupes d'Henri, devenu l'empereur Henri VI au décès de son père, Tancrède de Lecce meurt sur le champ de bataille, en 1194. Le 25 décembre de la même année, l'empereur accède au trône de Sicile. Le rêve normand s'achève, après quasiment deux cents ans de règne. ■

L'église de la Martorana : le sacre revisité

Roger II fut sacré par l'antipape Anaclet II dans la cathédrale de Palerme. Dans l'église de la Martorana, à la construction de laquelle le roi participa, on peut admirer aujourd'hui encore une splendide mosaïque représentant la scène… un peu romancée : au cours d'une cérémonie évoquant davantage les rites byzantins que chrétiens, Roger II reçoit la couronne des mains du Christ lui-même.

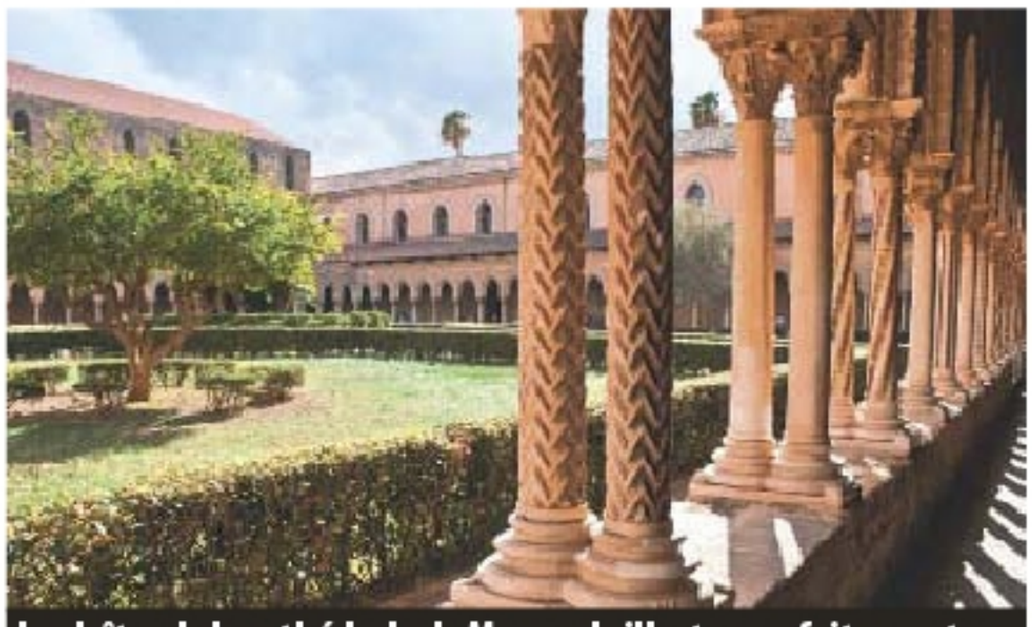
Un patrimoine
byzantino-arabo-musulman

Initié en 1164 par Guillaume Ier et destiné aux loisirs et au repos, le palais de la Zisa abrite, derrière sa façade monumentale mais sobre, un intérieur richement décoré.

Sous le règne de Roger, l'architecture se voit naturellement influencée par le cosmopolitisme de l'île. Intégrant les influences arabes et byzantines, les édifices se parent du style roman et gothique d'Europe occidentale. Un courant artistique mêlant les cultures musulmanes, arabes, byzantines et chrétiennes voit le jour. Roger II décide la construction d'un palais royal. Connu aujourd'hui sous le nom de palais des Normands, il abrite un somptueux décor de mosaïques, évoquant l'Orient. En plein cœur du palais est érigée la chapelle Palatine : ses trois nefs sont caractéristiques des églises latines ; le plafond de la nef centrale est recouvert d'une toile portant des inscriptions arabes et des enluminures typiquement orientales ; alors que les mosaïques de la nef retracent l'histoire de la Genèse, celles de la coupole offrent un résumé de la théologie byzantine. Au-dessus de l'extraordinaire candélabre du cierge pascal, un Christ pantocrator (en majesté) porté par des anges bénit Roger à genoux, vêtu en évêque.

Édifices religieux

Autre joyau, la cathédrale de Cefalù, dont Roger II voulait faire un mausolée royal. L'extérieur du monument mêle les cultures arabes, byzantines et chrétiennes. À peine entré à l'intérieur, le regard se porte sur le cœur, dont les mosaïques comptent parmi les



Le cloître de la cathédrale de Monreale illustre parfaitement la cohabitation des styles byzantins, arabes et occidentaux dans l'architecture de cette période historique de la Sicile.

chefs-d'œuvre latino-byzantins. La demi-coupole de l'abside, notamment, est ornée d'une représentation d'un Christ, là encore, pantocrator.

Guillaume le Bon, à son tour, enrichit l'île d'édifices remarquables. Érudit, passionné d'art et de culture, il ordonne notamment la construction de la magnifique cathédrale de Monreale. Typique de l'art normand de Sicile, l'édifice mêle les influences arabes, grecques et chrétiennes. L'intérieur est tapissé de près de 6 000 mètres carrés de mosaïques, illustrant sur plus de 100 tableaux les principaux épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce gigantesque livre d'images, produit sur un fond d'or étincelant, est incrusté de pierres précieuses et semi-précieuses. ■

Au coucher du soleil, vue du sud, la citadelle de Carcassonne se profile dans toute sa puissance défensive et sa majesté architecturale, telle qu'elle devait apparaître à son apogée, sous le règne de Philippe IV le Bel, au début du XIII[e] siècle.

Carcas défie

Au carrefour stratégique des routes qui mènent vers Barcelone et l'Espagne, Toulouse et l'Atlantique ou Narbonne et la Méditerranée, cette place forte sans égale a survécu aux assauts des siècles. Aujourd'hui dans tout son éclat, après des campagnes de restauration commencées dès 1853, elle témoigne d'une histoire aussi longue qu'intense. Elle est inscrite depuis 1997 à la Liste du patrimoine mondial établie par l'Unesco.

Par Florent Ledercq

La fondation d'un oppidum appelé Carcaso remonte, selon les archéologues, au VI[e] siècle av. J.-C. Il devient la capitale des Volques Tectosages, qui occupent la région deux siècles plus tard. Arrivent les Romains. Alors, 80 ans avant Alésia, le consul Gnaeus Domitius Ahenobarbus conquiert la Gaule transalpine, puis, nommé proconsul de cette province, s'empare de Carcaso. Il donne aussi son nom à la via Domitia, la voie qu'il fait construire entre l'Italie et l'Espagne, via Gap, Nîmes et Narbonne. Sur la branche qui conduit à Toulouse, la petite cité de Carcaso, serrée autour de son oppidum, prospère dans le commerce du vin, du blé et de tous les produits qui s'échangent entre la Méditerranée et l'Europe du Nord.

Carcassonne
le temps

À partir du IIIe siècle, alors que les « invasions barbares »menacent l'empire, les Romains commencent de véritables fortifications. Tours et remparts protègent la cité du côté est, le plus exposé à un assaut. Les autres côtés, moins accessibles du fait de la forte pente, sont peut-être fermés par un mur ou une simple palissade en bois et des pieux. Carcassonne, comme toute la région, connaît alors une période agitée et change plusieurs fois de mains. Les Wisigoths, qui occupent l'Aquitaine, finissent par s'en emparer vers 450 et s'ouvrent ainsi la route de l'Espagne. À cette époque, de nouvelles fortifications complètent les premières et forment une vaste enceinte. Les Francs chassent les Wisigoths d'Aquitaine en 507, mais ceux-ci conservent le Languedoc, et donc Carcassonne. Clovis assiège en vain la cité un an après. Ce ne sont que ses successeurs qui la prennent en 585, mais les Wisigoths la reconquièrent peu après. Un siècle plus tard, le royaume Wisigoth d'Espagne est attaqué par les Sarrasins qui s'emparent de Carcassonne en 725. La cité retombe dans l'escarcelle des Francs en 752, sous Pépin le Bref, fondateur de la dynastie carolingienne.

Les comtes de Carcassonne

Pour garder le contrôle de la cité, les souverains carolingiens y établissent des comtes. En 1082, la famille Trencavel en prend possession, puis profite des déchirements de la Maison de Barcelone, à qui elle appartient en droit, pour l'annexer à un vaste ➤

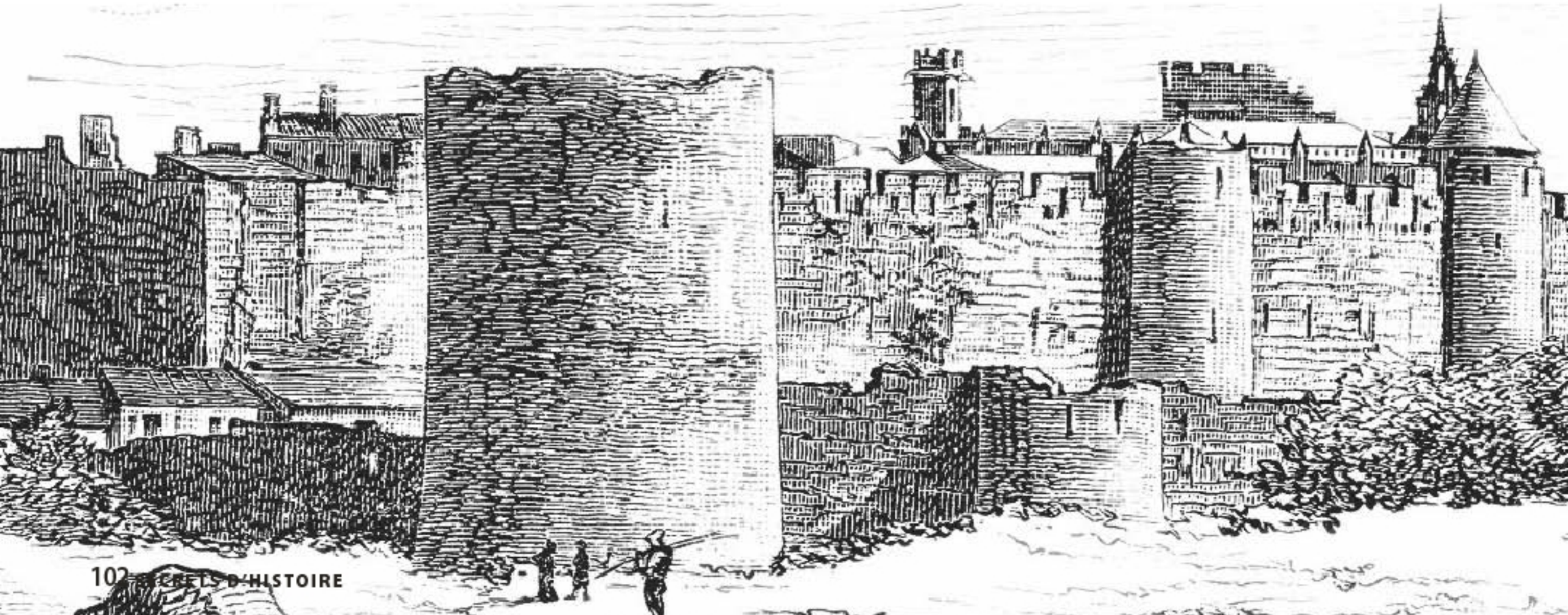
► ensemble de fiefs allant de Nîmes à Carcassonne. Sous sa tutelle, la ville se développe. Des faubourgs la ceinturent. En tout, d'après des estimations assez précises, elle compte alors entre 3 000 et 4 000 habitants. Ceux-ci, pressurés par les Trencavel, se révoltent au moins deux fois, mais le comte Bernard Aton IV joue habilement de la rivalité entre les comtes de Toulouse et de Barcelone pour maintenir son pouvoir au gré d'alliances fluctuantes. Il réside dans le château comtal, adossé à l'enceinte ouest, qu'il fait agrandir et fortifier. Il fait aussi élever la cathédrale Saint-Nazaire. En 1192, la ville obtient le droit de se doter de consuls, notables ou bourgeois, chargés de l'administrer.

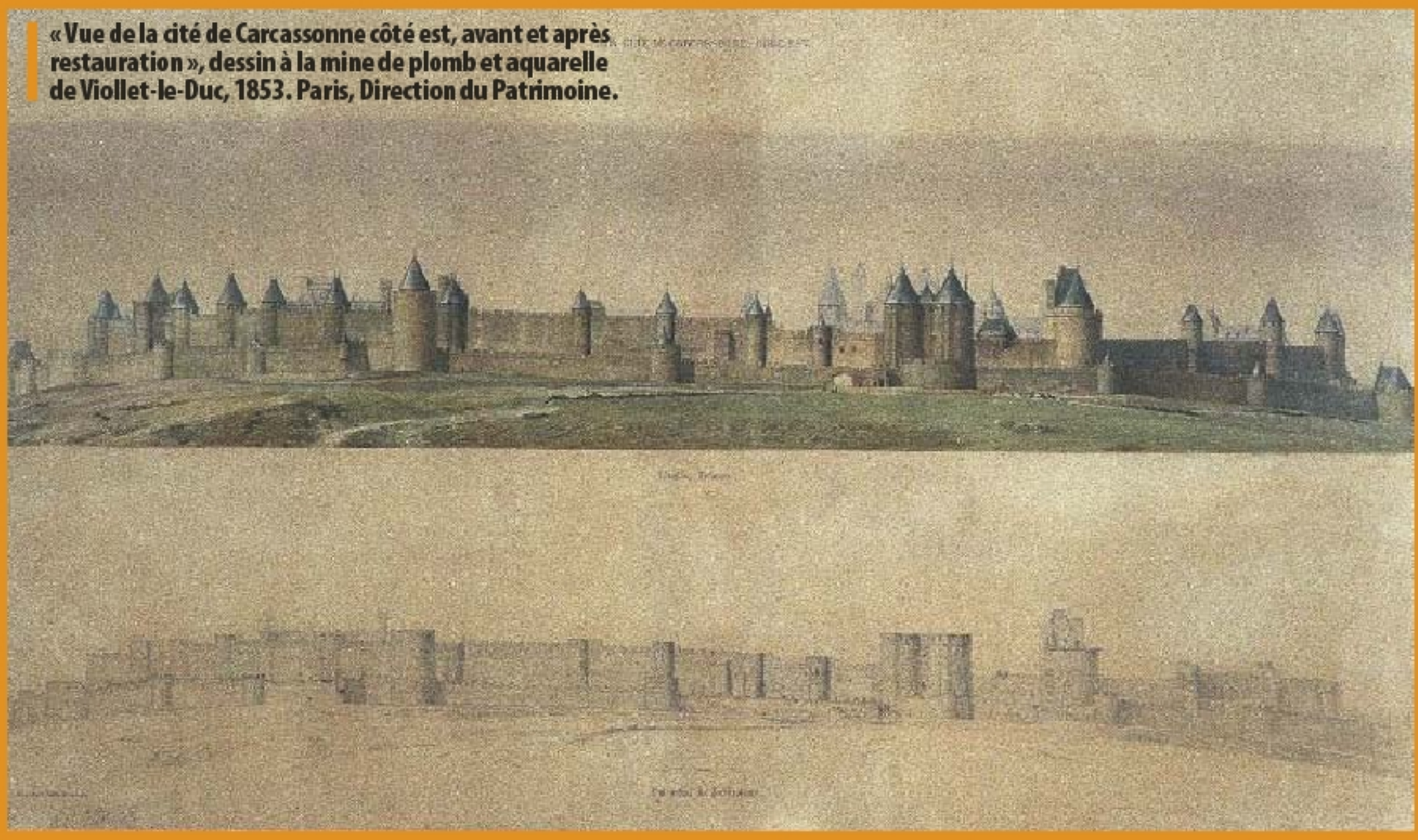
La « croisade des Albigeois »

Au XIII[e] siècle, Carcassonne va connaître la période la plus noire de sa longue histoire. Les Cathares, qui réfutent les enseignements de l'Église et se nomment les « bons chrétiens », ont fait souche dans le sud de la France. Le pape Innocent III prêche la croisade contre eux. Les seigneurs locaux qui les ont accueillis au lieu de les pourchasser sont aussi visés. Ainsi, Carcassonne et les possessions de Raimond Roger Trencavel sont « exposées en proie », c'est-à-dire offertes à celui qui le battra. La puissante armée des « croisés », menée par des barons du nord, descend la vallée du Rhône. Le comte de Toulouse, Raymond VI, ayant retourné sa veste, la cible de l'expédition – curieusement appelée « croisade des Albigeois » – devient le comte de Carcassonne et tous ses fiefs. Le 22 juillet 1209, Béziers est prise, les habitants massacrés et les maisons incendiées. Apprenant le massacre, Arnaud Amaury, légat du pape et abbé de Cîteaux, qui avait exigé que les catholiques quittent la ville avant le début du siège, lance : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ! »
Les croisés arrivent devant Carcassonne le 28 juillet. Raimond Roger Trencavel se rend dès le 15 août. En échange, les habitants ont la vie sauve, mais ils doivent abandonner leurs biens et s'exiler. La cité est alors donnée à Simon de Montfort, qui n'est pourtant pas le plus en vue des chefs croisés. Le comte de Carcassonne meurt opportunément trois mois plus tard, laissant un fils de 2 ans, Raymond II, confié au comte de Foix. Objectif atteint, la croisade se disperse. Mais les opérations se poursuivent, menées à partir de la cité par la petite troupe de Simon de Montfort pour réduire brutalement les places fortes qui résistent. En 1213, à Muret, il défait la coalition montée contre lui par les comtes de Toulouse et de Foix, ainsi que le roi d'Aragon, qui meurt dans la bataille. Mais cinq ans plus tard, assiégeant Toulouse, il est tué à son tour.

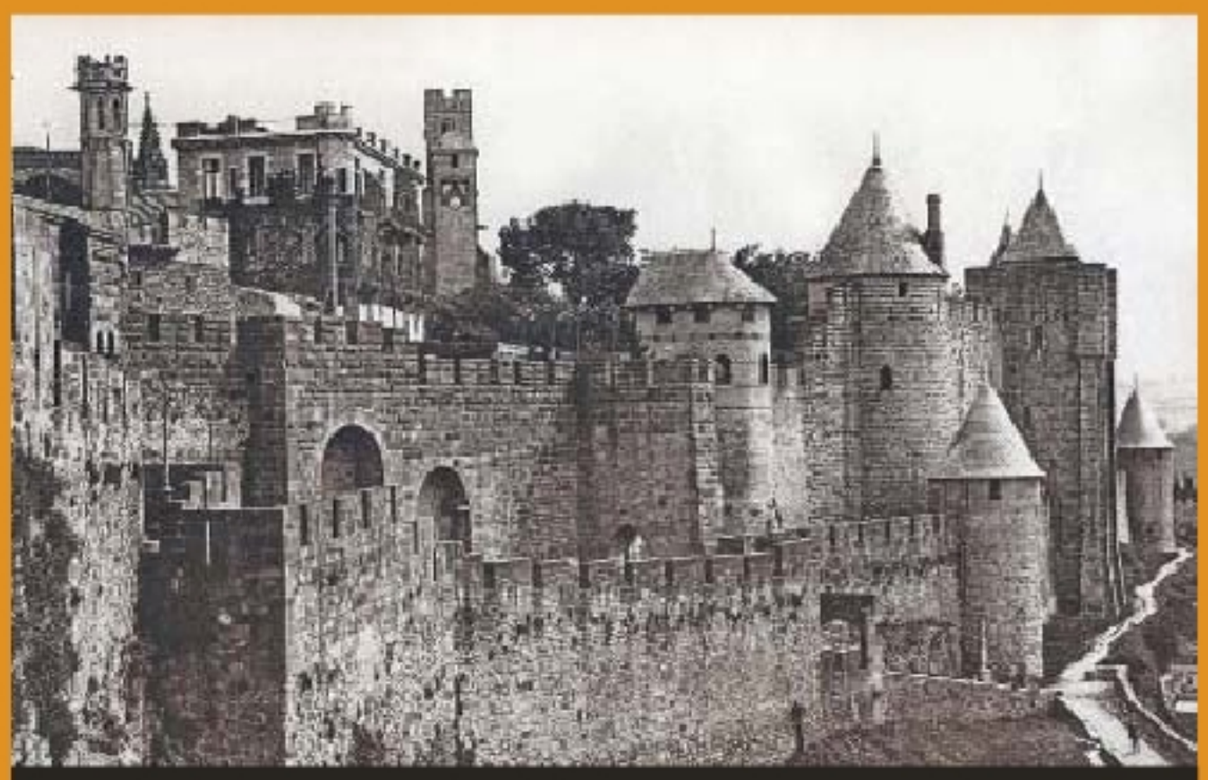
Le règne de l'Inquisition

Son fils, Amaury de Montfort, hérite de la cité mais, faute de pouvoir en prendre le contrôle, il la cède au roi de France, Louis VIII. Les comtes de Toulouse et de Foix se rebellent à nouveau et Raymond II Trencavel reprend la ville. Louis VIII prend alors la ►

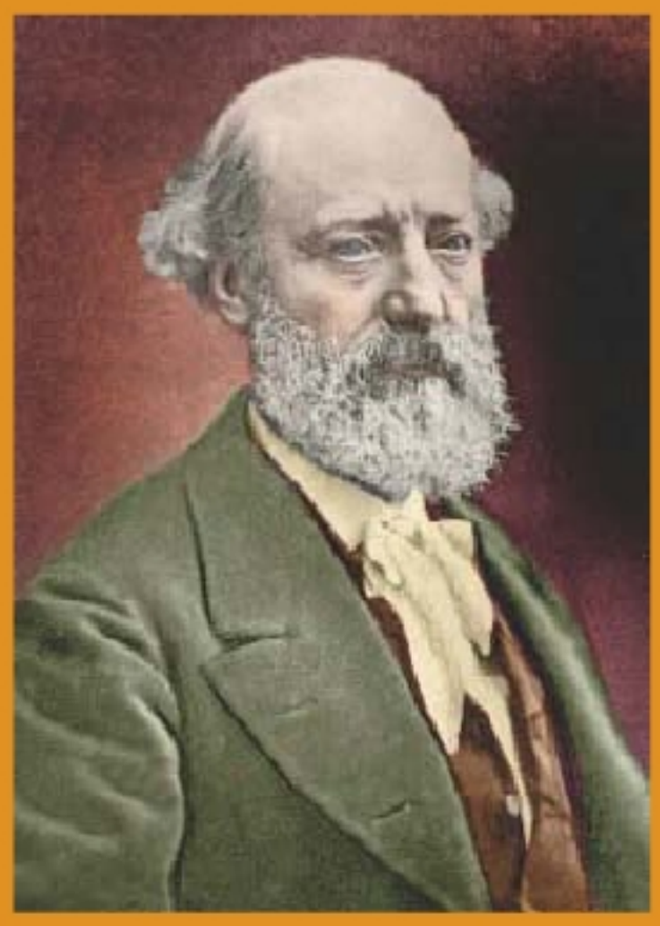




« Vue de la cité de Carcassonne côté est, avant et après restauration », dessin à la mine de plomb et aquarelle de Viollet-le-Duc, 1853. Paris, Direction du Patrimoine.



Vue sur le front ouest de la cité et le château comtal au second plan. Photographie prise vers 1910.



Portrait de l'architecte Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879)

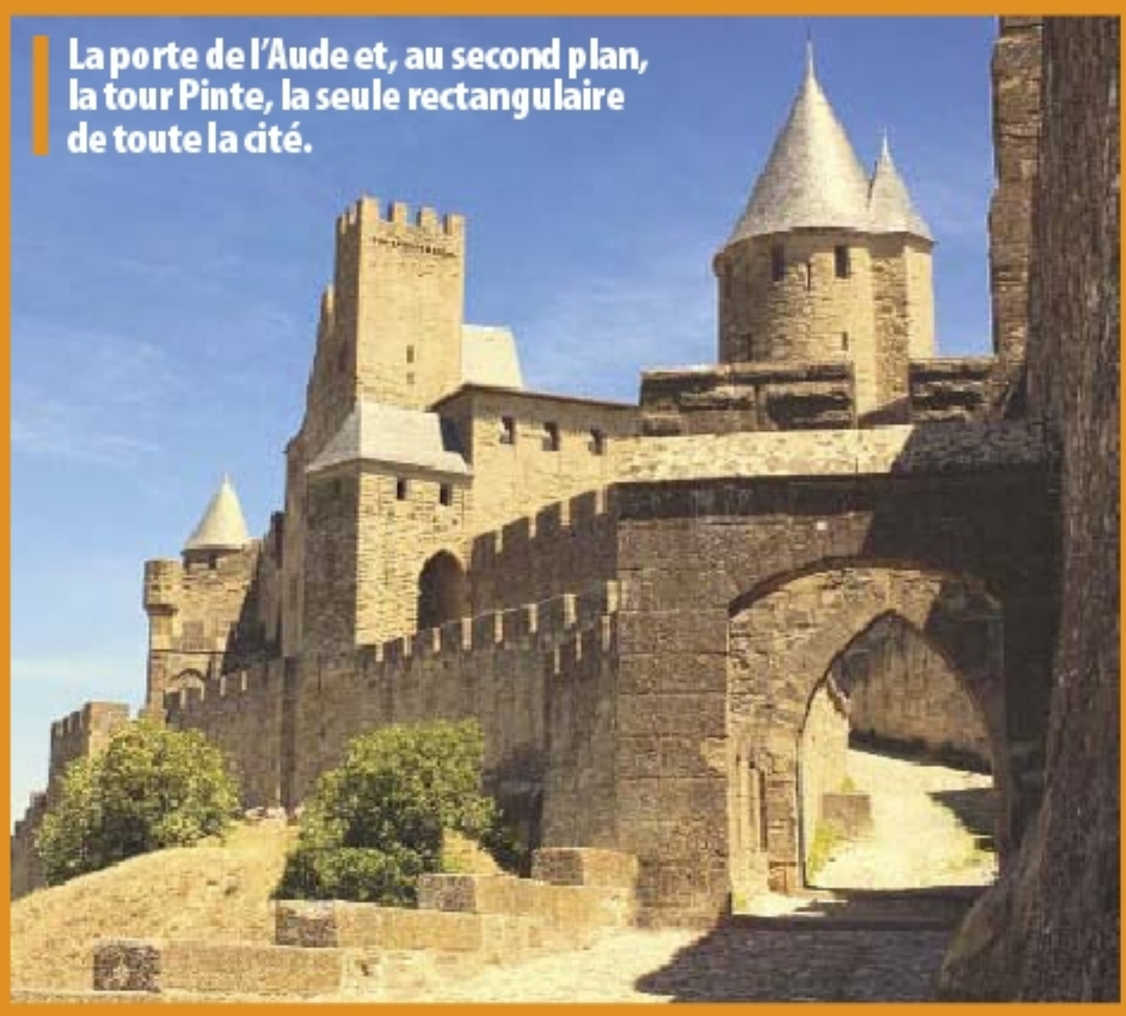
La dernière bataille

Carcassonne a élevé une statue à Jean-Pierre Cros-Mayrevieille (1810-1876). Natif de la ville, éditeur de presse et historien de passion, il a sauvé la cité. En 1839, il obtient le classement de la cathédrale Saint-Nazaire comme monument historique. Dans la foulée, il fait capoter le projet de destruction des enceintes et attire l'attention de Prosper Mérimée (1803-1870), alors inspecteur général des Monuments historiques. Celui-ci intéresse à son tour son ami d'enfance, l'architecte Eugène Viollet-le-Duc, alors âgé de 30 ans et engagé dans ses premiers chantiers de restaurations, à Vézelay et Notre-Dame de Paris. De 1844, date des premières études, à sa mort en 1879, ce dernier va consacrer beaucoup de temps et d'énergie à Carcassonne, menant ses campagnes de travaux au gré des subventions. Son œuvre sera poursuivie par d'autres et ne s'achèvera qu'en 1913, lorsqu'auront disparu les dernières constructions qui défiguraient les lices, entre les deux enceintes. « Restaurer un édifice, disait-il, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné. » Il s'est efforcé de donner une image cohérente de la cité, en s'inspirant de ce qu'elle devait être à la fin du XIII[e] siècle au faîte de sa puissance militaire. Critiques et détracteurs lui ont reproché son interventionnisme, des erreurs factuelles sur les vieilles tours d'origine wisigothe et, surtout, l'aspect de la couverture des tours. Mais certains de ses choix les plus contestés, comme l'emploi de l'ardoise, semblent justifiés au regard de la période considérée, même si des toitures ont été modifiées dans les années 60. Les restaurations n'ont concerné que 30 % de la cité. Et pourtant le résultat apparaît lumineux. Viollet-le-Duc a lui aussi sa statue à Carcassonne. ■

Près des remparts de la cité s'élève la basilique Saint-Nazaire, dont la nef actuelle date du XIe siècle. Le reste fut transformé au XIIIe. Il faut en visiter l'intérieur pour admirer ses vitraux et décors sculptés.

Les rues de la cité forment un véritable dédale, chacune offrant le spectacle de constructions médiévales remarquables.

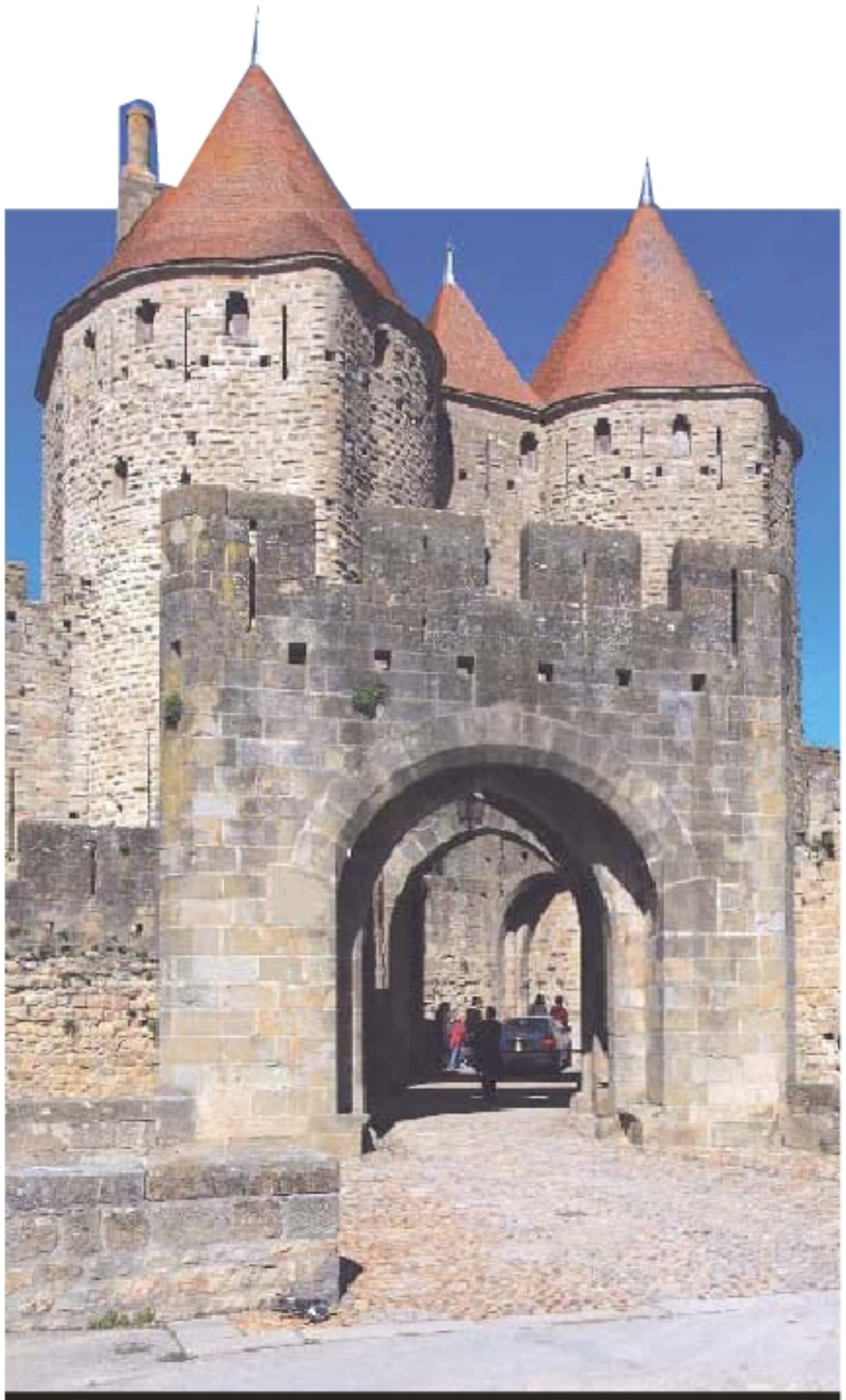
La tour de la justice, où Raymond Roger Trencavel se réfugia lors de la « croisade des Albigeois ».



La porte de l'Aude et, au second plan, la tour Pinte, la seule rectangulaire de toute la cité.

Un premier tour

L'idéal, pour découvrir la cité, s'imprégner de sa force et de sa beauté et se régaler de la vue sur les environs, c'est de prendre le temps d'en faire le tour. Le tour des tours et des remparts. Il faut n'être ni fatigué ni pressé. La balade fait environ 3 kilomètres. On passe d'une enceinte à l'autre, on traverse les portes, on descend dans les lices, on imagine des assaillants pris au piège entre les deux défenses… On peut aussi détailler les particularités des différentes tours : les gallo-romaines, en fer à cheval, avec des couches de briques à intervalles réguliers pour rattraper les inégalités de niveau ; celles « à gorge ouverte » pour que ceux qui les prendraient restent vulnérables côté ville ; celles du Moyen Âge avec leurs parements de grosses pierres taillées et leurs archères pour arquebuse ; les « hourds », galeries en bois permettant de surplomber l'ennemi ; etc. Le mieux, c'est de s'équiper du précieux petit guide du Centre des Monuments nationaux (« La Cité de Carcassonne », éd.du Patrimoine, 7 €). Il ne faut pas manquer le château comtal, très complet du point de vue de l'architecture militaire. Un film très instructif sur l'histoire du monument y est présenté, ainsi que les collections du musée lapidaire. À voir aussi, l'impressionnant ensemble de la porte Narbonnaise et de la tour du Tréseau avec leurs pierres à bossage. Autre admirable monument de la cité, la basilique Saint-Nazaire, pour le mariage harmonieux du roman et du gothique, ses splendides volumes intérieurs, son décor sculpté et ses vitraux. Les maisons à l'intérieur des remparts sont pour la plupart des pastiches de constructions médiévales, dans le style « troubadour » que le XIXe siècle appréciait. Se promener dans les rues de la cité permet d'en goûter l'atmosphère particulière. Le matin, si l'on ne craint pas de se lever tôt, avant l'afflux des visiteurs, est le meilleur moment pour se laisser prendre par « l'esprit des lieux ».



La porte Narbonnaise est l'entrée principale de la cité, qu'elle défend depuis la fin du XIIIe siècle.

► tête d'une seconde croisade en 1226, chasse le jeune comte, rattache Carcassonne au domaine royal et y installe un sénéchal. Dans la foulée – et jusqu'à la fin du siècle – l'Inquisition s'installe dans la cité, créant un climat de délation et de terreur : les biens des condamnés sont avidement confisqués, les « impénitents », qui refusent d'abjurer, et les « relaps », qui retombent dans l'hérésie, sont conduits au bûcher. En 1240, Raymond II est accueilli comme un sauveur par les habitants des faubourgs et assiège la cité. Le sénéchal Guillaume des Ormes repousse tous ses assauts et, lorsque les renforts royaux approchent, Raymond II doit à nouveau s'enfuir en Espagne.

Le pardon de Saint Louis

Dès cette époque, sans doute en plusieurs fois, les fortifications de la cité sont agrandies et consolidées. La deuxième enceinte est mise en place, séparée de la première par les « lices », et le château comtal est rehaussé et ceinturé de remparts et de tours, notamment du côté de la ville, pour résister à une possible révolte. Les faubourgs sont détruits, à la fois pour punir leurs habitants et pour empêcher des assaillants de s'y abriter. La place forte de Carcassonne va jouer durant quatre siècles un rôle considérable : non seulement elle verrouille le seul passage aisé entre la Méditerranée et l'Atlantique, mais, surtout, elle garde la frontière sud du royaume, face au Roussillon, alors possession du roi d'Aragon.

En 1247, Louis IX, le saint roi, fait la paix avec Raymond Trencavel, qui renonce à ses droits. En même temps, il accorde son pardon aux habitants des faubourgs et leur permet de s'installer sur l'autre rive de l'Aude, dans une bastide toute neuve achevée en 1262. La Cité prend son aspect définitif avec les travaux de renforcement entrepris en 1280, sous Philippe III le Hardi, et terminés durant le règne de Philippe IV le Bel. Tout le côté sud de l'enceinte intérieure est reconstruit. La porte Narbonnaise, avec ses tours jumelles, flanquée de l'imposante tour du Tréseau, est édifiée pour défendre l'entrée principale. Carcassonne ne sera plus jamais prise, ni même sérieusement attaquée. Pendant la guerre de Cent Ans, le prince de Galles, dit le Prince Noir, se contente de piller et d'incendier la bastide ou ville basse. Seule, la grande peste de 1557 parvient à franchir les remparts et décimer les habitants.

Les guerres de religion

Comme partout dans le royaume, la guerre civile entre catholiques et protestants va mettre à mal la paix et la prospérité de Carcassonne. La cité devient une place forte de la Ligue catholique. Les huguenots et leurs alliés tentent à plusieurs reprises de s'en emparer, notamment le duc Henri de Montmorency, mais en vain. L'assassinat d'Henri III, en 1589, et l'accession au trône d'Henri de Navarre dresse les habitants de la cité contre ceux de la bastide, partisans du nouveau roi. Pendant deux ans, de violents combats les opposent. Plusieurs quartiers des faubourgs sont détruits. Pour finir, en 1592, les défenseurs de la cité plient devant le nouveau pouvoir. ►

Edward Plantagenêt, dit Édouard de Woodstock Brackembury, dit le Prince Noir (1330-1376), prince de Galles, fils d'Édouard III d'Angleterre, gravure.

La tradition d'embraser la cité remonte au 14 août 1898, où l'on donna à Carcassonne un spectacle grandiose pour célébrer la visite des Cadets de Gascogne. Depuis, chaque année, la cité propose un feu d'artifice grandiose de 25 minutes sur 600 mètres de façade.

Mort et résurrection

Le traité des Pyrénées, 400 ans après celui de Corbeil, qui avait fixé la frontière au sud des Corbières, à une trentaine de kilomètres de Carcassonne, annexe le Roussillon à la France. Avec la solidité de ses défenses, déjà battue en brèche par les progrès de l'artillerie, la cité perd aussi son importance stratégique. Commence un lent déclin, au moment où la ville basse, débarrassée de ses propres remparts et fossés, s'active, s'agrandit et s'embellit. À la Révolution, toutes les archives de la cité sont brûlées. En 1820, elle perd même son statut de place de guerre, puis est ravalée au rang de simple quartier de la ville. Le château comtal devient une prison. La barbacane de la porte d'Aude est démantelée. Les entrepreneurs locaux prennent les pierres. Les lices sont envahies de constructions médiocres. Les tours se délabrent et les vieux bâtiments sont utilisés comme hangars. La misère s'installe dans la cité et la population s'amenuise au fil des ans. On commence à envisager sa démolition. Pourtant, des esthètes et érudits du cru s'émeuvent et sonnent le tocsin pour sauver la cité. Au milieu du XIX[e] siècle, la restauration commence (lire page 103), elle prendra soixante-dix ans. En 1997, elle est inscrite par l'Unesco sur la Liste du patrimoine mondial Aujourd'hui, elle accueille environ 2 millions de visiteurs par an et représente une source considérable de revenus pour l'économie locale. Son « embrasement », tous les 14 juillet, dans un époustouflant feu d'artifice et devant plus de 700 000 spectateurs, symbolise sa résurrection. ■

Une reine mythique

Un calembour de collégien a donné naissance à une légende tenace sur l'origine du nom de la cité. Sans le moindre respect pour la vérité historique, celle-ci affirme que Charlemagne assiégea la cité alors gouvernée par la reine Carcas. Cinq ans plus tard, les vivres venant à manquer, la reine demanda à voir ce qu'il restait. On lui apporta un cochon et un sac de blé. Elle fit alors engraisser le premier avec le second, puis précipita le porc du haut des remparts. L'empereur se désespère de prendre un jour une cité si bien approvisionnée, et son armée lève le camp. D'allégresse, la souveraine fait sonner les cloches à toute volée. On les entend de loin. Interloqué, Charlemagne demande de quoi il s'agit. « La reine Carcas sonne ! », lui aurait-on répondu. Sentant le coup fourré, il rebrousse chemin. Mais loin de reprendre le combat, les adversaires d'hier se réconcilient. La reine, peut-être un peu sonnée par le retour fulgurant de l'empereur, lui prête allégeance et garde son trône. La légende ne dit pas si elle et lui poussèrent plus loin cette renversante affinité.

Ne manquez plus aucun numéro

ABONNEZ-VOUS !

Recevez les **6** prochains **NUMEROS** de

SECRETS D'HISTOIRE

19 €

SEULEMENT

au lieu de 23,70 €

CRÉATION - TMBRS

SECRETS D'HISTOIRE

CONNECTEZ-VOUS SUR
pgpshop.fr
RUBRIQUE :
NOS MAGAZINES

TELEPHONEZ VITE AU
03 44 62 52 27
(prix d'un appel local) en donnant le code **SDH5**

OU RENVOYEZ CE
BON D'ABONNEMENT
Secrets d'Histoire /
Abonnements,
B945, 60643 Chantilly Cedex

☑ **OUI**, je souhaite m'abonner et recevoir les 6 prochains numéros de **Secrets d'Histoire**

19 € au lieu de 23,70 € *

J'ai bien noté que mon abonnement débutera avec le prochain numéro.

❑ Oui je souhaite recevoir des sollicitations commerciales et/ou participer à des études du groupe Publications Grand Public et de ses partenaires.

*Prix de vente au numéro. Offre exclusivement réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine valable jusqu'au 31.12.2013. Pour les DOM-TOM et l'étranger, nous consulter au + 33 3 44 62 52 27. Conformément à la loi informatique et libertés du 06/01/78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification pour toute information vous concernant.

Ci-joint mon règlement

❑ Chèque bancaire ou postal à l'ordre de PGP

❑ CB N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Date de validité : |_|_| |_|_| Cryptogramme : |_|_|_|
(merci de noter les 3 derniers chiffres du numéro qui figure au dos de votre carte)

Date et signature obligatoires :

Mes coordonnées :

Nom : SDH5

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

CP : |_|_|_|_|_| Ville : .....

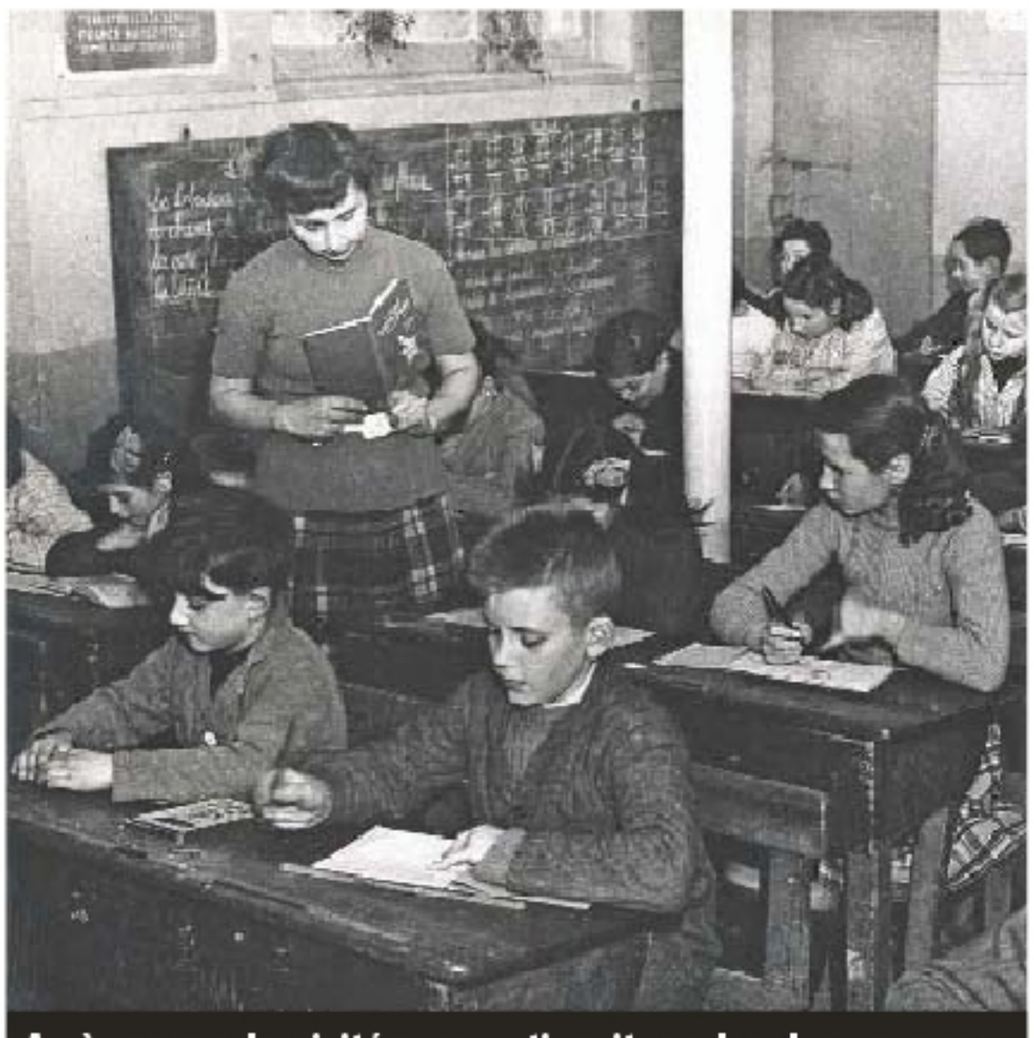
Tél. : .....

E-mail (en CAP.) : .....@.....

La communale *dans les années 50*

Empruntons le chemin des écoliers pour ressusciter le quotidien de ces élèves de l'école primaire publique, la fameuse « communale », de la génération du « baby-boom ». Par Karine Touboul

Les lendemains de la guerre de 39-45 marquent l'aube d'une ère nouvelle. Après la période sombre du régime de Vichy, le gouvernement De Gaulle rétablit les grands principes républicains. Dans une France en pleine mutation, l'école entend demeurer un pilier stable – et immuable –, imprégné de l'esprit des fondateurs de l'instruction publique menés par Jules Ferry à la fin du XIXe siècle. La laïcité, mise à mal par Pétain et ses ministres, se voit réaffirmée. Pour gommer les inégalités sociales, les élèves continuent de porter un tablier ou une blouse, à l'instar de leur maître ou de leur maîtresse. En outre, la mixité est officiellement exclue : garçons et filles sont toujours séparés. « Néanmoins, [elle] existe dans certains villages, lorsque les effectifs sont insuffisants », explique Monique Rogé, conservateur du Musée de l'école rurale en Bretagne, à Trégarvan (Finistère). Notamment à la campagne, où s'impose habituellement la classe unique dans laquelle tous les âges sont réunis. Le maître assure souvent les leçons aux « grands », tandis que la maîtresse, qui est parfois son épouse, prend en charge les « petits ». « Mais même lorsque les garçons et les filles partagent la même classe, précise Monique Rogé, ils sont séparés durant la récréation. » D'ailleurs, depuis le XIXe siècle, les prescriptions architecturales imposent la création d'une cour pour les filles distincte de celle des garçons. La différence des sexes s'immisce jusque dans les programmes, ou tout au moins une partie. Si les garçons sont invités à plancher sur l'évolution des techniques, comme la TSF (ancêtre de la radio) ou les machines agricoles (tel le tracteur ou la trayeuse), les filles, elles, reçoivent toujours un enseignement ménager – couture, cuisine, notions de puériculture. Dans cette France des années 50, les hommes travaillent et supportent financièrement le foyer, entretenu par la femme, épouse et mère de famille. « La plupart des élèves, rappelle Monique Rogé, interrompent leur scolarité à la fin de l'école primaire. La mission de celle-ci est d'enseigner tout ce qui est jugé utile pour préparer à la vie. Ou, plus précisément "ce qu'il n'est pas permis d'ignorer". »



Après-guerre, la mixité ne se pratiquait que dans les communes qui ne pouvaient se permettre de séparer garçons et filles.

En 1950, un groupe d'enfants se rend à l'école. Tablier ou blouse, cartable, ardoise et chaussures… robustes ! Tel était l'attirail de base des écoliers, qui devaient parfois parcourir plusieurs kilomètres à pied pour aller en classe.

Savoir lire, écrire et compter

Le point d'orgue est mis sur le français et les mathématiques. Orthographe, grammaire et conjugaison sont considérées comme essentielles. Les dictées rythment les journées des élèves. Cinq fautes d'orthographe au certificat d'études, et c'est l'élimination pure et simple ! Aussi, une bonne et belle écriture est jugée primordiale : on reproduit des modèles ; on s'applique à réaliser des pleins et des déliés ; la tenue des cahiers doit être exemplaire. Un exercice d'autant plus délicat que les enfants manient le porte-plume. Gare donc à celui qui fait des taches ou des ratures !

En calcul, les élèves doivent connaître sur le bout des doigts leurs tables de multiplication, maîtriser parfaitement les quatre opérations et se révéler des as en calcul mental. Les problèmes de trains se croisant ou de robinets qui fuient sont leur lot quotidien.

À cela s'ajoute l'instruction morale et civique, dont les programmes publiés le 17 octobre 1945 soulignent l'importance. Solidarité, politesse, devoirs envers les autres et soi-même, amitié, travail… telles sont les valeurs inculquées à ces futurs citoyens. La leçon s'achève par une maxime inscrite à la craie, sur le tableau noir : « L'oisiveté est mère de tous les vices », ou « L'alcool, voilà l'ennemi », etc.

L'Histoire et la géographie, quant à elles, font la part belle à la France et à ses colonies. L'une et l'autre sont enseignées de façon chronologique, avec les dates, le nom des personnages et les événements à retenir. Les élèves récitent par cœur la liste des départements, ainsi que leurs préfectures et sous-préfectures. Des cartes murales permettent d'illustrer certains points de géographie, d'histoire ou de sciences. D'autres panneaux ornant les murs de la classe servent de supports à la « leçon de choses ». Tous les sujets y sont abordés : le système nerveux, les feuilles des arbres, la pomme de terre, la circulation du sang, la digestion, le squelette du lapin, le cycle de vie du doryphore ou celui de la libellule… Autres outils pédagogiques incontournables : les manuels. De format petit ou moyen, ils sont imprimés en noir et blanc et comportent quelques illustrations. Certains s'imposent ➤

Rentrée scolaire de l'année 1950 à l'école de Montreuil-sous-Bois, en Seine-Saint-Denis (Île-de-France). Une classe de garçons regagne son bâtiment, celui des filles étant séparé.

► tellement que les maîtres les désignent parfois par le seul nom de leur auteur. Ainsi, le livre d'Histoire, devient « le Lavisse », celui de calcul, « le Rebière », etc.

Bons points, retenues et… vacances !

Les élèves vont à l'école du lundi au samedi inclus. La journée de congé, alors le jeudi, est en général réservée au catéchisme. Si la salle de classe demeure le royaume du maître, la cour de récréation est le domaine des enfants. Alors que les filles jouent à chat-perché, à la marelle ou font des rondes en entonnant « Une souris verte », ou « Pomme de reinette et pomme d'api » , les garçons s'amusent avec des billes en terre ou en verre, des petits soldats ou un ballon. En guise de récompenses, les plus méritants reçoivent bons points ou belles images. Pour sanctionner les bavards, les paresseux ou les cancres, le maître les envoie au piquet, les assigne à des retenues ou leur ordonne d'écrire cent fois des formules du genre « Je dois apprendre mes leçons ». « Si le bonnet d'âne et les châtiments corporels sont proscrits dans les textes officiels, souligne Monique Rogé, les coups de règles sur les doigts sont encore facilement distribués.» Les vacances, elles, se limitent presque exclusivement à celles d'été, dites les « grandes vacances », qui démarrent au début de juillet et s'achèvent au début du mois d'octobre, notamment pour permettre aux enfants des campagnes de participer aux travaux des champs. ■

Du repas en classe à la cantine

Dans les campagnes, pour rejoindre l'école, les enfants sont souvent contraints de marcher 3 ou 4 kilomètres, voire davantage, qu'il pleuve, vente ou neige. Pour éviter de parcourir ce trajet quatre fois par jour, ils ne rentrent pas chez eux le midi. Le poêle trônant dans la classe, imposant et rond, leur permet de faire réchauffer une soupe qu'ils versent dans leur gamelle et consomment sur leur pupitre. Les cantines scolaires, quand elles existent, relèvent d'abord d'initiatives locales. Ce n'est qu'en 1936 que la construction ou l'aménagement d'un réfectoire dans chaque école devient obligatoire. Mais elle ne s'imposera vraiment que dans les années 50.

Crédits photos

Couverture: Costa/Photo Josse/Leemage, Delphimages/Fotolia. P6-7: Kevin14/Grimplet/Fotolia, Istock/Thinkstock, Screen Prod/Photononstop, Moulinsart/Hergé 2013, Sylvain Riandet/Ville de Langres. P10-11: Mary Evans Picture Library/Photononstop. P12-13: Library of congress, Globe Photos/Imagecollect. P14-15: Istock/Thinkstock, Erica Guilane-Nachez/Fotolia, Mary Evans Picture Library/Photononstop, Library of congress. P16-31: Id1974/Ug/Vitas/Fotolia, Costa/Lee/Fine Art Images/Photo Josse/Leemage, Mary Evans Picture Library/Photononstop, Shutterstock, Rykoff Collection/Underwood&Underwood/Hulton Deutsh Collection/ Ken Sciciuna/Jai/Corbis, Getty images/Photos.com/Getty images/IStock/Thinkstock, Tallander/Rue des archives. P32-47: 2001 Twentieth Century Fox Film Corporation, CG57 Jean-Claude Kanny, Mary Evans Picture Library/ Photononstop, De Agostini/Isadoro/Lee/Selva/Leemage, Stephana Bianchetti/Bettmann/ Corbis, Screen Prod/Photononstop, Soja Andrzej/Robtek/Fotolia, Showtime Networks Inc. All Right Reserved, ImageCollect. P48-55: Gusman/Photo Josse/Jean Bernard/Leemage, Lebrecht Music & Arts/Bettman/Corbis, library of congress, National Museum of Women, Jonathan/Fotolia. P56-63: Georgios Kdildas/Fotolia, Dorling Kindersley RF/Hemera/Istock/Getty images/Photos. com/Thinkstock, Jenny Roberts/Landmark Media/White House photo by cecil Stoughton from Consolidated News Photos/ Alpha Photo Press Agency Lld/Ipol/Bs/Cp/Joseph Frisenda/Starmaxinc. com/Gres hedges/Image Collect. P64-75: Leonard de Serres: Domaine National de Chambord, Frederic Guillet/Packshot/Fred C/Laurine 45:Fotolia, 2012 Guillaume Lachaud, Dorling Kindersley RF/Thinkstock, Lionel Lourdel/Gerard Labret/Photononstop, Guillaume Perrin, Chateau de Villandry, Yann Arthus BErtrand/Vaux le Vicomte, Jm Manaa/Chateau de Versailles, Sophie Lloyd, Clement Guerard/Nicolas Gasseau/Guedelon. P76-80: Shutterstock, Bettman/Corbis, Jerome Galland/SNCF médiathèque, The Arvertising Archives/ BCA/Rue des Archives. P83-89: Raven/Chronicler/ graphlight/Jimjag/PHB.cz/Robert Neumann/Fotolia, E.Mangeat/CRT Centre Val de Loire, Delius/Bianchetti/ Lux in Fine/Delius/Leemage, Istock/Photos.com/Getty images/Thinkstock. P90-92: DeAgostini/Leemage, A Karnholtz/davidern/Efesenko/Fotolia, Matthas Süben. P94-98: Costa/Selva/Leemage, Mary Evans Picture Library/Photononstop. P100-106: Aimstock/Istock/ Thinkstock, British Library/Robana/Lylho/Bianchetti/Leemage, Erica Guilane Nachez/Boje 10/ The SockCube/Rostislav Ageev/Arjan Huizer/Konstantin Yolshin/Fotolia, Istock/Thinkstock. P108-110: Istock/Thinkstock, Delius/Leemage. P114: Leemage.

SECRETS D'HISTOIRE

«Secrets d'Histoire» est une marque déposée appartenant à la Société Européenne de Production (SEP)

CONCEPTION
Publications Grand Public

COMITÉ ÉDITORIAL
Jean-Louis Remilleux, Stéphane Bern, Marc Vignier, Jérôme Badie, Laurent Menec, Stéphanie Hauville

RÉALISATION
COM'Presse
6 rue Tarnac 47220 Astaffort
Tél. 05 53 48 17 60
Rédaction en chef:
Olivier Vignancour et Manon Wild
Direction artistique: Nicolas Mir
Rédacteurs graphistes: Thomas Durio, Jérémy Hiro, Morgan Delage, Heydi Falchetto
Chef de studio: Alain Adone
Rédactrice en chef photo: Caroline Quinart,
Service photo: Carole Hiro, Mathilde Londe
Secrétaire général de la rédaction:
Laurent Dibos
Secrétariat de rédaction:
Samuel de Cardaillac, Amanda Schrepf

ÉDITION
PGP/Reworld Media
Directeur général: Gautier Normand
DRH et directeur juridique: Richard Karacian
Éditrice: Stéphanie Hauville
Coordination éditoriale: Nathalie Grivot
Fabrication: Bruno Matillat
Promotion: Sandra Meneghini
Impression: Maury Imprimeurs, zone industrielle RN 152 45300 Manchecourt
Photogravure: COM'Presse, Point 4 Paris

DIFFUSION
Directeur général adjoint marketing et ventes: Pierre Louis Marek
Directeur administration des ventes:
Marc Desmont
Directrice nationale des ventes:
Élisabeth Herzog
Contact diffusion: 01 45 19 58 00

PUBLICITÉ
Mediaobs
44 rue Notre-Dame-des-Victoires 75002 Paris
Tél. 01 44 88 97 70 – Fax : 01 44 88 97 79
pnom@mediaobs.com
Directrice générale:
Corinne Rougé (01 44 88 93 70)
Directeur de publicité:
Jean-Benoît Robert (01 44 88 97 78)
Chef de publicité:
Aurélie Desz (01 70 37 39 76)
Studio: Reine Vitry (01 44 88 89 17)

SECRETS D'HISTOIRE
est édité par Publications Grand Public, SAS au capital de 4 500 000 €
192 avenue Charles-de-Gaulle
92523 Neuilly-sur-Seine Cedex

Actionnaire:
Reworld Media
Directeur de la publication:
Pascal Chevalier

ISSN: 2263-5513
CPPAP: en cours
Dépôt légal: à parution

ABONNEMENTS
03 44 62 52 27
www.pgpshop.fr

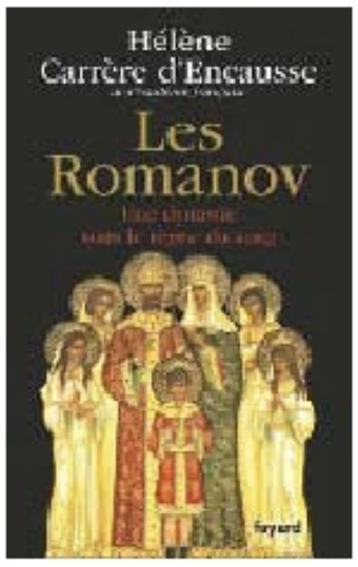
Les solutions du quiz

1A. Philippe VI (1293-1350), roi de France, a dit cette phrase lors de la bataille de Cassel contre les Flamands.
2B. 450 millions de personnes ont assisté à cet événement en direct (il y avait alors 3,5 milliards d'habitants dans le monde).
3C. C'est Charles IX (1550-1574) lors du massacre de la Saint-Barthélemy en 1572.
4A. Jacques Péricard a crié ces mots le 8 avril 1915 aux poilus épuisés, au Bois-Brûlé. Sa bravoure ce jour-là lui valut une promotion au grade de sous-lieutenant.
5A, B et C. Montesquieu (1689-1755) est un philosophe des Lumières.
6A. Le 13 mai 1958, le général de Gaulle a dit « Je vous ai compris » aux Algériens qui réclamaient l'indépendance.
7B. Ce proverbe a été prononcé par Jésus face aux pharisiens.
8A. Vespasien (empereur romain de 69 à 79) aurait dit ce proverbe à son fils qui lui reprochait la mise en place d'une taxe sur les toilettes publiques. Ce proverbe s'adresse aux individus qui veulent gagner de l'argent sans se soucier de sa provenance.
9B. Sur le champ de bataille de Waterloo, entre deux attaques, le général anglais crie en français : « Grenadiers, rendez-vous ! » Cambronne aurait répondu alors : « La garde meurt mais ne se rend pas ! » L'Anglais insiste, ce qui lui vaut le cinglant « Merde ! » du général Cambronne.
10B. On attribue cette sentence à Marie-Antoinette en 1789, mais elle provient des « Confessions » de Rousseau, publiées en 1782.
11A. Nietzsche (1844-1900) montre ainsi que c'est en s'inspirant du passé que l'on peut améliorer son avenir.
12C. Malcolm X (1925-1965), symbole de la lutte contre la ségrégation raciale.
13A. Albert Einstein (1879-1955), physicien théoricien, est l'auteur de la théorie de la relativité.
14C. Lors de la première expédition de Constantine, les trois cents soldats ont gagné la bataille en tuant un bon nombre d'ennemis et en faisant fuir le reste. Grâce à ces paroles encourageantes, Changarnier a gagné ses galons de lieutenant-colonel.
15A. Simone de Beauvoir (1908-1986) était une philosophe et romancière. Elle est devenue un symbole du féminisme.
16C. Serge Gainsbourg (1928-1991) auteur, acteur, chanteur, était réputé pour ses excès en matière de consommation d'alcool et de tabac.
17A. Sir Winston Churchill (1874-1965) a dirigé le Royaume-Uni durant la Seconde Guerre mondiale. Il fut Premier ministre de 1940 à 1945, puis de 1951 à 1955.
18B. Clémenceau s'est exprimé ainsi en 1886. « Il n'y a point de place faible, là où il y a des gens de cœur » est une citation de Bayard et « Se soumettre ou se démettre » est de Léon Gambetta.
19A. Ancien maire de Paris, Bailly a été exécuté le 10 novembre 1793.
20A. Alphonse Baudin s'est exprimé de la sorte en essayant de persuader les habitants du faubourg de se joindre à la barricade pour lutter contre le coup d'État. Il s'est fait tuer juste après par une balle.
21C. Le 25 juillet 1593, pour devenir roi de France, le protestant Henri IV s'est converti au catholicisme.
22B. Michael Jordan, né le 17 février 1963 à New York, est un ancien joueur de basket-ball américain. Il est sélectionné pour les JO de 1984, où il remporte la médaille d'or. Il a conquis de nombreux titres avec les Chicago Bulls. Il est considéré comme l'un des meilleurs sportifs de tous les temps.
23A. Ce sont les derniers mots de Danton, condamné à mort pour son opposition au régime de Terreur de Robespierre.
24A. Cette citation a été prononcée le 25 août 1944 à l'hôtel de ville lors de la libération de Paris.
25B. Ce discours qui prône l'égalité entre les Noirs et les Blancs a été prononcé le 28 août 1963, devant le Lincoln Memorial, à Washington.
26C. Le 26 juin 1963, John F. Kennedy a dit ces mots lors de son passage à Berlin-Ouest, quinze ans après le blocus de Berlin.
27C. La citation a été reprise par Woody Allen.
28C. Ronald Reagan (1911-2004) a été le 40e président des États-Unis, de 1981 à 1989.
29A. Socrate (470-399 avant J.-C.) est un philosophe grec à qui l'on attribue en partie l'invention de la philosophie morale et politique.
30B. Augustin d'Hippone ou saint Augustin (354-430) est un philosophe et théologien chrétien de l'Antiquité.
31A. Pour Blaise Pascal, si Cléopâtre n'avait pas eu ce nez, César n'aurait pas été l'amant de la dernière reine d'Égypte, ce qui aurait changé le cours de l'histoire.
32C. Cette citation est de Victor Hugo, né le 26 février 1802 et mort le 22 mai 1885 à Paris. Il fait partie des plus importants écrivains et poètes de la langue française. Il a écrit « Le Dernier Jour d'un condamné » en 1829, « Les Misérables » en 1862 et « Quatre-vingt-treize » en 1874.
33B. Le général Pierre Daumesnil, surnommé « Jambe de Bois », s'adresse aux émissaires des Alliés en 1814, qui veulent prendre le fort de Vincennes. Daumesnil a perdu sa jambe lors de la bataille de Wagram en 1809.
34A. Louis XIV aurait prononcé ces mots devant le Parlement de Paris pour éviter les contestations des magistrats sur ses décisions. Néanmoins, certains historiens contestent cette citation qui n'apparaît nulle part dans les registres du Parlement.
35C. François XII de La Rochefoucauld (1747-1827), duc de Liancourt, répondit ainsi à Louis XVI qui s'interrogeait sur l'ampleur de la prise de la Bastille.
36A. Le « Discours de la méthode » est le premier texte philosophique de René Descartes (1596-1650), publié en 1637.
37B. Pour motiver ses troupes avant l'attaque de la bastide des Tournelles, dans le but de lever le siège d'Orléans, Jeanne d'Arc a dit du haut de ses 17 ans : « Entrez hardiment parmi les Anglais ! [Ils] ne se défendront pas et seront vaincus et il faudra avoir de bons éperons pour leur courir après ! » Le lendemain, la bastide des Tournelles fut prise et les Anglais levèrent le siège d'Orléans.
38C. « Eurêka ! » est le cri poussé par Archimède lorsqu'il comprit que tout corps ou objet plongé dans un liquide subit une poussée verticale, de bas en haut, égale au poids du liquide déplacé.
39A. « Long Walk to Freedom » est le récit autobiographique de Nelson Mandela. Il aborde son enfance, ses 27 années de détention et son combat pour l'égalité des droits des Noirs en Afrique du Sud.
40C. Joseph Staline (1879-1953) a gouverné l'URSS. Il a interdit l'avortement, rétabli les peines de prison contre les homosexuels et abaissé l'âge limite de la condamnation à mort à 12 ans. Les historiens le disent responsable, selon son degré d'implication, de la mort de 3 millions à plus de 20 millions de personnes.
41B. Andy Warhol (1928-1987) est un artiste américain, peintre, producteur musical et auteur cinématographique. Il est aussi l'un des inventeurs du Pop Art.
42A. Le 10 avril 1916, au plus fort de la bataille de Verdun, le général Pétain encouragea ainsi les Poilus.
43C. Muhammad Yunus, surnommé le « banquier des pauvres », né le 28 juin 1940 au Bangladesh, est célèbre pour avoir mis en place la première institution de microcrédit, la Grameen Bank. Cette initiative lui valut le prix Nobel de la paix en 2006.
44C. Au mois de septembre 1824, avant de mourir, Louis XVIII a dit « Allons, finissons-en, Charles attend. » Charles X, son frère, était l'héritier du trône de France.
45B. Benito Mussolini (1883-1945). La politique fasciste qu'il a mise en place a permis l'installation en Italie d'une dictature totalitaire de 1922 à 1943.
46C. Né en 1981 à Malmö (Suède), Zlatan Ibrahimovic fait partie de l'élite du football et ne s'embarrasse pas de modestie : « Je suis le Nord, je suis le Sud, je suis l'Est et je suis l'Ouest. Je suis Zlatan Ibrahimovic. »
47A, B et C. Oscar Wilde (1854-1900) est un écrivain irlandais. Son « Portrait de Dorian Gray » (1890) fit polémique et il fut emprisonné pour homosexualité.
48C. Mohamed Ali (né Cassius Clay) est un ancien boxeur américain. Surnommé « The Greatest », il fut le premier triple champion du monde poids lourds. En 1967, il a refusé d'effectuer son service militaire dans l'armée américaine alors en guerre au Vietnam. Cela lui valut le retrait de son titre mondial et de sa licence de boxe.
49A. Cette bande dessinée du Belge Philippe Geluck a été créée le 22 mars 1983.
50C. Pour répandre des paroles de paix, Aristide Briand s'exclame à Gourdon : « La France ne se diminue pas quand libre de toute visée impérialiste et ne servant que des idées de progrès et d'humanité, elle se dresse et dit à la face du monde : je vous déclare la paix. »
51A. Olympe de Gouges, née à Montauban le 7 mai 1748, est l'auteur de la « Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne ». Elle fut guillotinée le 3 novembre 1793 pour ses revendications féministes.
52A. Cette citation est tirée de « La tragique histoire d'Hamlet, prince de Danemark », de William Shakespeare (1564-1616).
53B. Le Mahatma (grande âme) Mohandas Karamchand Gandhi (1869-1948) est un homme politique et guide spirituel indien. Il s'est battu pour l'indépendance de l'Inde, où il est considéré comme le « Père de la Nation ». Son anniversaire est une fête nationale. Lors d'une prière publique, il a été tué de trois balles par l'extrémiste indien Nathuram Godse.
54A. La bataille d'Austerlitz s'est déroulée le lundi 2 décembre 1805. Après neuf heures de combat, la Grande Armée napoléonienne a vaincu les hommes des empereurs d'Autriche et de Russie. Cette bataille est surnommée la « Bataille des Trois Empereurs ».
55A. Après ces mots, suivis d'un long silence, Valéry Giscard d'Estaing se lève et laisse devant les téléspectateurs une chaise vide, alors que retentit la Marseillaise. Le 21 mai 1981, François Mitterrand devient président de la République.
56B. Cette citation est extraite de « Polyeucte », une tragédie de Pierre Corneille représentée en 1641 au théâtre du Marais.
57B. Michel Colucci, alias Coluche (1944-1986), est un humoriste et comédien français. Il reçut le césar du meilleur acteur en 1984 pour son rôle dans « Tchao pantin », réalisé par Berri. En 1985, Coluche fonde l'association des Restos du cœur. Il décède le 19 juin 1986 dans un accident de moto.
58B et C. Bob Marley (1945-1981) est un chanteur et un auteur-compositeur de reggae. Il a vendu plus de 200 millions de disques dans le monde. Il est le symbole du mouvement rastafari.
59A. Steve Jobs (1955-2011) est un entrepreneur et inventeur américain, fondateur, avec Steve Wozniak, de la société Apple, le 1er avril 1976.
60B. « Mr. Watson, come here. I want you » ont été les premiers mots jamais prononcés au téléphone.

Livres

Une sélection d'ouvrages pour approfondir vos connaissances sur l'Histoire. Par Manon Wild

Les Romanov, 300 ans d'histoire



Au-delà de leur fin tragique, la dynastie Romanov a marqué l'histoire par une succession de règnes sur le trône impérial de Russie, depuis 1613. C'est l'histoire et le parcours de ces quinze souverains (dont trois femmes) que nous propose de découvrir Hélène Carrère d'Encausse. Si le massacre de Nicolas II et de sa famille a marqué les mémoires, la dynastie des Romanov dans son ensemble est marquée par le sang et les tragédies.

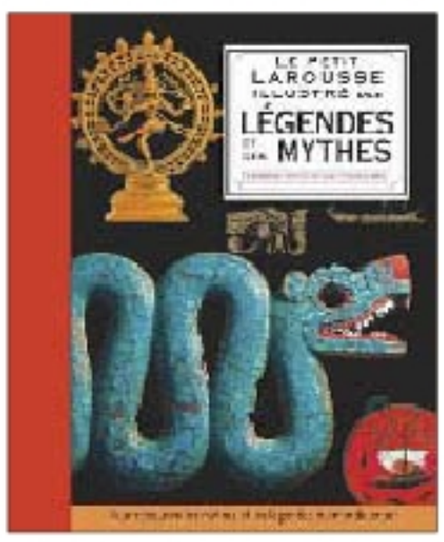
« Les Romanov, une dynastie sous le règne du sang », d'Hélène Carrère d'Encausse, éd. Fayard, 24 €.

Tout savoir sur la Première Guerre mondiale

Ses origines, ses enjeux, ses batailles, ses armes, ses hommes, ses conséquences… Vous saurez tout sur la Grande Guerre grâce à ce superbe ouvrage, riche en illustrations et en repères, qui vous entraînera jusque dans les détails de cet événement mondial. Avec un chapitre par année, de multiples chronologies, des portraits, des témoignages, des cartes, il permet de faire un tour complet de cet épisode complexe et fondamental de l'Histoire.

« 1914-1918. L'encyclopédie de la Grande Guerre », éd. Flammarion, 32 €.

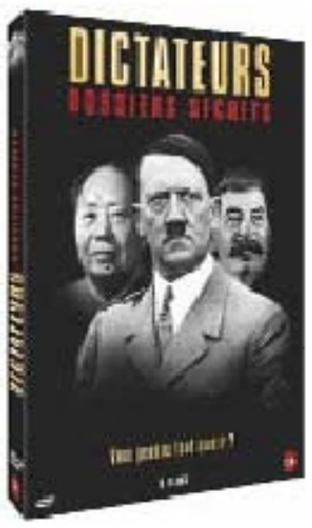
Aux sources de l'imaginaire



D'où viennent ces mythes et ces légendes que les hommes ont inventés, depuis la nuit des temps et dans toutes les civilisations ? Quelles sont leurs significations ? À quel besoin répondent-ils ? Cet ouvrage nous entraîne dans ces contes du monde entier, souvent forgés par l'homme pour expliquer l'inexplicable…

« Le Petit Larousse illustré des légendes et des mythes », de Philip Wilkinson, éd. Larousse, 25,90 €.

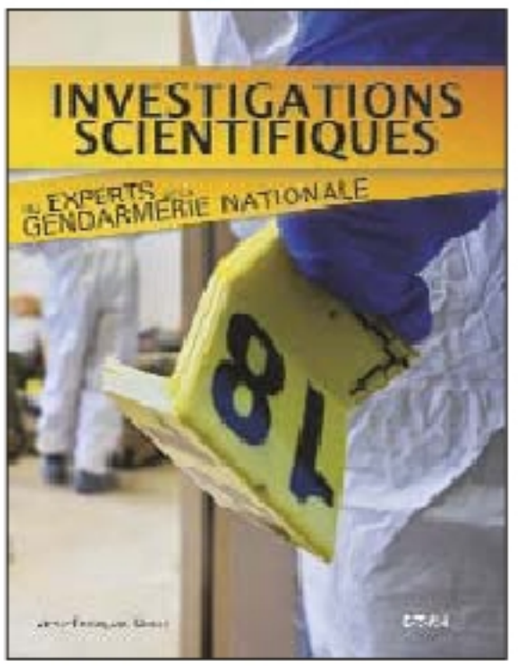
Horreurs sous dictatures



Cinq films documentaires nous dévoilent des horreurs peu connues commises par Staline, Mao et Hitler grâce à des témoignages, archives, documents rares et interviews. Par exemple l'épisode de « l'île aux cannibales » où 6 000 déportés par Staline en 1933 se retrouvent sur une île sans provisions, ou encore « les pouponnières du IIIe Reich », une « fabrique » d'enfants aryens, qui témoignent eux-mêmes, soixante-dix ans plus tard…

« Dictateurs, dossiers secrets », coffret de 2 DVD, éd. ZED Productions, 24,50 €.

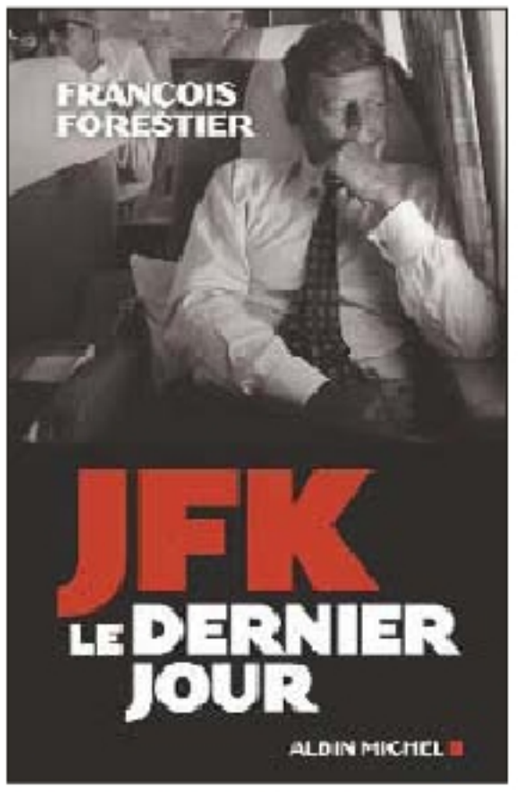
Dans les coulisses des experts



L'Institut de recherche criminelle de la Gendarmerie nationale (IRCGN) est spécialisé dans l'exploitation scientifique des traces et indices lors des enquêtes. Ce livre nous fait découvrir le quotidien des enquêteurs et les coulisses de l'institut, de la scène de crime au laboratoire d'analyses.

« Investigations scientifiques, les experts de la Gendarmerie nationale », de Jean-François Guiot, éd. E-T-A-I, 32 €.

Drame historique



De l'arrivée de Kennedy à Dallas, ce funeste 22 novembre 1963, jusqu'à son enterrement trois jours plus tard, ce livre retrace les derniers instants du président et les jours qui ont suivi. Entre roman, enquête, récit, il nous plonge au cœur d'un polar historique, plein de complots et de manipulations.

« JFK, le dernier jour », de François Forestier, éd. Albin Michel, 19,50 €.

14 avril 1912

Le naufrage du « Titanic »

Au port de Southampton, le 10 avril 1912, le plus grand paquebot du monde largue les amarres, direction New York. Peu de journaux se font l'écho de cet événement. En revanche, six jours plus tard, toute la presse relate à la une la collision du « Titanic » avec un iceberg. Les premières nouvelles transmises sont confuses : « Heureusement, les 1 600 passagers sont sains et saufs », indique « Le Figaro » ; « L'Humanité » titre : « Les 2 000 passagers ont failli périr » ; « Les 2 700 personnes qui étaient à bord ont été sauvées », ajoute « Le Petit Journal ».

C'est seulement le 17 avril que le monde connaîtra l'ampleur de la catastrophe : « 1 400 victimes », selon « Le Petit Parisien ». L'heure est au bilan – toujours incertain –, aux hommages et à l'émotion suscitée par « la plus grande catastrophe maritime que l'histoire ait enregistrée », de l'avis unanime de la presse. On peut lire partout, et notamment dans « Le Figaro », le récit des dernières minutes du drame : « Dimanche, 10 h 25 du soir. On entend le "Titanic" faire des signaux de détresse. 10 h 55. Le "Titanic" a signalé : "Nous sombrons par l'avant." 11 h 36. Le "Titanic" informe l'"Olympic" qu'il fait monter les femmes dans les embarcations. Minuit 27. "Le Titanic" continue à faire des signaux de détresse. Ce fut le dernier radiogramme envoyé par le "Titanic" ».

Très vite, la question des responsabilités se pose : « Le " Titanic" n'avait pas assez de canots », titre « Le Matin » en première page. « Dans une catastrophe comme celle-ci, les deux tiers des passagers étaient condamnés à mort, parce que la Compagnie n'avait pas voulu charger un navire des deux tiers de canots nécessaires en plus, mais qui tiennent de la place et ne gagnent pas d'argent », précise « L'Humanité ». Le capitaine, quant à lui, est qualifié de héros, ainsi que les « 1 300 hommes [qui], avec un ordre admirable, ont dû se sacrifier aux faibles, aux femmes et aux enfants. », s'émeut « Le Figaro ».

Quant à l'épave du navire, elle est « à jamais perdue à 3 600 mètres de profondeur, car il est impossible de songer à faire visiter son épave par des scaphandriers », précise « Le Figaro ». Il sera démenti… 73 ans plus tard.

Le nombre exact de passagers – et donc de victimes – est toujours sujet à controverse : il oscille, selon les rapports officiels, entre 2 204 et 2 223 personnes à bord, et 1 513 à 1 523 victimes.

LA DOMENICA DEL CORRIERE

Si pubblica a Milano ogni Domenica

Supplemento illustrato del "Corriere della Sera"

MILANO

Anno XIV — Num. 17.

28 Aprile - 5 Maggio 1912.

Centesimi 10 il numero.

Musée
départemental
Arles antique

Opération Arles Rhône 3

De la fouille au musée

Venez découvrir le chaland antique Arles Rhône 3,
classé Trésor National et plus de 450 objets
sortis du Rhône, présentés pour la première fois
au public à partir du 5 octobre 2013 dans la nouvelle
aile du musée départemental Arles antique.

© Teddy Seguin - chaland : Rémi Bénali photogrammétrie 3D sindegra

cg13.fr

CONSEIL GENERAL
BOUCHES DU RHÔNE

Musée départemental Arles antique
Presqu'île du Cirque Romain
BP 205 – 13635 Arles Cedex
Tel. 04 13 31 51 03
www.arles-antique.cg13.fr

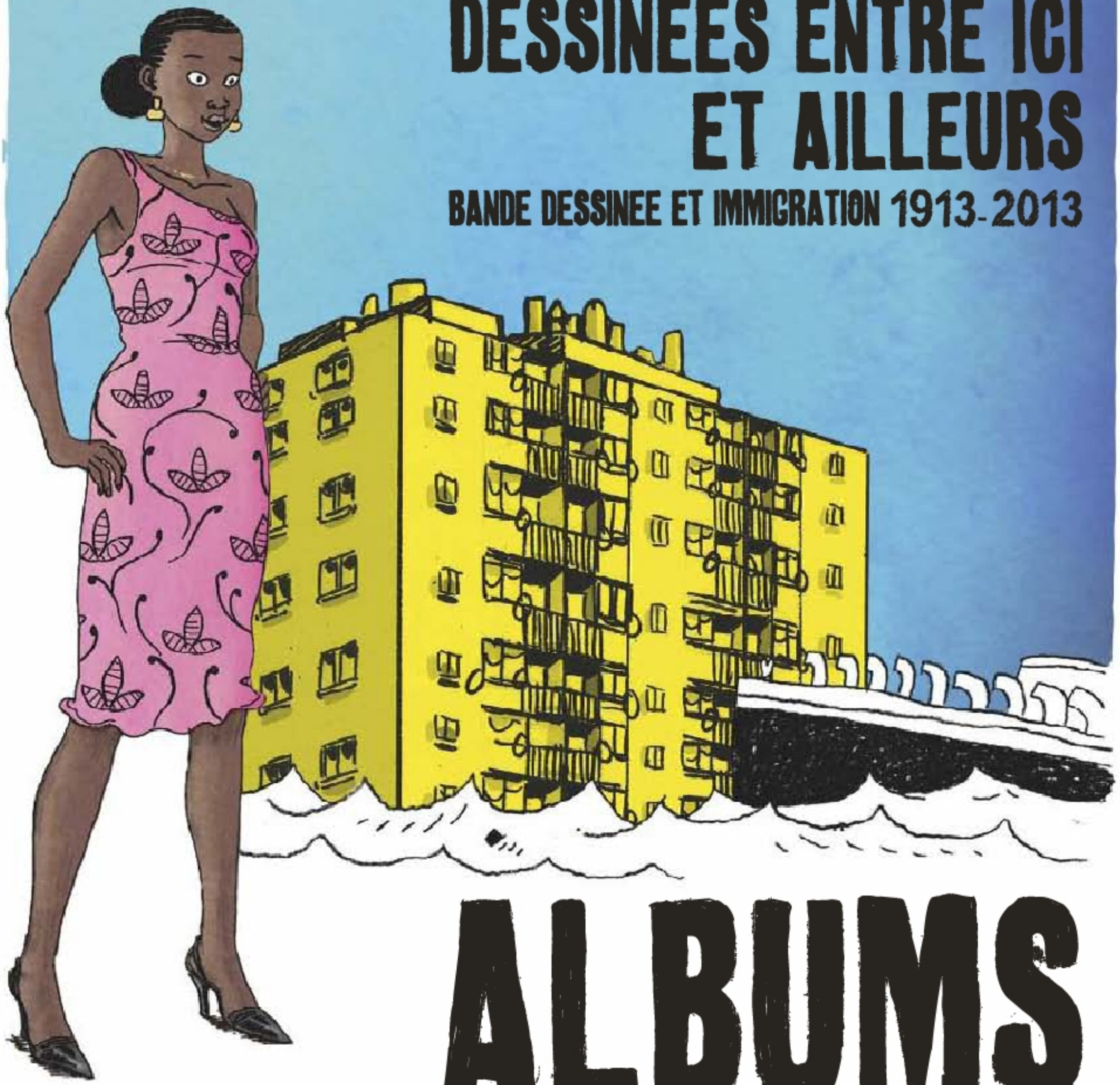
Bouches-du-Rhône MP2013
ICI
LA CULTURE EST PARTOUT
www.culture-13.fr

PALAIS DE LA PORTE DORÉE

MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION

DES HISTOIRES DESSINEES ENTRE ICI ET AILLEURS

BANDE DESSINEE ET IMMIGRATION 1913-2013



ALBUMS

EXPOSITION DU 16 OCTOBRE 2013 AU 27 AVRIL 2014

ACTES SUD · casterman · LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE · CROIX-ROUGE de Belgique · DARGAUD · fluide glacial · L'Harmattan · LE LOMBARD · paquet · WFS · ARTS MAGAZINE · A NOUS PARIS · Le Parisien · ZOO

www.histoire-immigration.fr

Mardi au vendredi 10h00-17h30 et samedi - dimanche 10h00 - 19h00.

PALAIS DE LA PORTE DORÉE - PARIS 75012

Métro 8 - Tramway 3a - Porte Dorée